

64e année, No 27

Montréal, 15 novembre 1952

DANS CE NUMERO :

a-c.

- CONFIDENCES D'ANDRE CLAVEAU
par LUCETTE ROBERT
- UN SANCTUAIRE CANADIEN EN FRANCE
par MAGALI et CLAUDE JAUNIERE
- LE CANADA, ROI DU NICKEL
- MEURTRE A L'AUBERGE
Un roman policier par ROGER DELVART

PÉR
S-400
E1-2

e Samedi

GAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents



Georges Guétary

DEMANDEZ le Fils Favori de l'Écosse...

JOHNNIE WALKER

BORN 1820—
STILL GOING STRONG

UN VRAI
BON
"SCOTCH"



Distillé Mélangé et
Embouteillé en Écosse

Vendu en différents formats

JOHN WALKER & SONS LTD., DISTILLATEURS DE WHISKY ÉCOSSAIS, KILMARNOCK, ÉCOSSE



Une belle réalisation française dans
le domaine de la sécurité routière.

LA RENTRÉE À PARIS au soir des fins de semaine demeure un problème épineux en dépit des autoroutes qui ont été ouvertes. Les voitures sont de plus en plus nombreuses et les automobilistes veulent tous rentrer aux mêmes heures. La Gendarmerie Nationale Française a donc décidé de faire appel à un hélicoptère relié au sol par radio et dont les observations permettront de décongestionner la circulation en utilisant les voies secondaires de détournement. Notre cliché: Avant de se mettre au travail, pilote et «motards» synchronisent leurs radios.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER
Président

JEAN CHAUVIN
Directeur

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Chef du tirage ODILON RIENDEAU
Chronique sportive OSCAR MAJOR

ABONNEMENTS

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



André Claveau à Montréal. Il considère son "nécessaire de toilette" tout en prenant contact avec les émissions de nos postes de radio.

(Photo Bernard M. Lauzé)

VEDETTES INTERNATIONALES

CONFIDENCES d'ANDRÉ CLAVEAU

recueillies par LUCETTE ROBERT

ANDRÉ CLAVEAU a peut-être raison de faire la moue devant l'expression trop galvaudée de « chanteur de charme ». Son talent est lié à des causes plus sérieuses et plus diverses qu'une popularité facile. Sa voix pleine et chaude, son intelligence et sa sensibilité d'expression comme sa présence en scène lui ont valu de nombreux engagements au cinéma.

— Mon prochain film n'est pas mal, me dit-il, mais en général on fait des scénarios idiots pour les chanteurs.

— Cependant, il y en eut un de Ray Ventura qui nous fit connaître Dassary à ses débuts...

— Oui, l'intrigue était ingénieuse, mais pourquoi ne pas nous consacrer une oeuvre digne du théâtre ? Prenez Bing Crosby dans "Going my Way", par exemple. Un chanteur qui peut jouer devrait être la vedette et non l'artiste invité de la réalisation.

Et pour illustrer sa théorie, André Claveau nous raconte, avec la faconde et l'esprit qui le caractérisent, le sujet de ses derniers films. Evidemment... Mince, élégant, la seule audace vestimentaire du chanteur est un magnifique pardessus blanc, d'un tissu pelucheux importé d'Angleterre et qui est soyeux comme de la vigogne. Son premier métier fut d'être décorateur, et plusieurs directeurs et gens de théâtre (Edwige Feuillère, Charles Boyer, etc.) lui ont confié leurs scènes ou leur appartement. Le sien est meublé de style romantique ; voilà pourquoi les commodes d'acajou aux poignées de cuivre de sa chambre d'hôtel lui donnent envie de rapporter quelques meubles d'inspiration anglaise « à la 1830 » pour son domaine de Chevreuse, à quelques milles de Paris. Il a une façon de dire « je le jure sur la tête de ma petite maman que j'adore » qui ne laisse pas de doutes sur son attachement pour elle, c'est Madame Louise qui gouverne sa maison, soigne les six chiens (un berger allemand, trois caniches, un bouvier des Flandres, un pékinois), surveille la basse-cour (et même le vieux coq « à sa retraite », seul dans un enclos) et le jardin. André aime à s'occuper de son village. Dernièrement il a donné une fête pour restaurer le clocher de l'église.

Avant de partir pour le Canada, le jeune chanteur dut enregistrer plus de trente-cinq heures d'émissions radiophoniques pour son mois d'engagements, ici, et ses deux traversées car il est l'artiste le plus occupé de la radio française : un programme quotidien d'une heure à Radio-Luxembourg, appelé « L'Ecole des Femmes » (et qui pourrait également s'intituler « L'Ecole des Maris », car les uns et les autres se succèdent sur la chaise honteuse) ; « Tous nos vœux », présentés sous forme de disques choisis par des enfants pour leurs parents : « On dîne », en écoutant trois chansons de

Claveau ; « Amicalement à vous », souvenirs de théâtre et réminiscences musicales. Enfin, « Bonjour matinal », par quoi j'aurais dû commencer puisque ces cinq minutes accompagnent le petit déjeuner.

Mais quel repos et quelle détente à bord de l'« Ile-de-France » où tout le monde choya le chanteur qui avait généreusement donné sa collaboration au concert du bord. Je n'ai pas besoin de demander à Claveau s'il est gourmand ; il n'y a qu'à l'écouter parler de cette cuisine fabuleuse, du caviar, du foie gras, des sauces, et du service. En arrivant à New-York, il téléphona ses vœux de bonheur à Edith Piaf qui vient d'épouser Jacques Pills à qui il est lié par un cousinage. La conversation d'André Claveau est pleine de noms illustres car « bien que je pratique un art mineur, je vois beaucoup de comédiens », explique-t-il avec trop de modestie.

Sa prochaine chanson, pour sa rentrée à Paris, sera « Fille d'Eve ».

Ce qui fait le charme (ça y est, voilà le mot tabou) de Claveau, c'est cette curiosité universelle, cet enthousiasme, cet appétit de vivre qui sont à la base de son dynamisme. Vous l'avez vu sur nos scènes présentant ses chansons ; pas de petits discours stéréotypés ; pas de petits boniments préparés à un exemplaire et

cent fois répétés. André Claveau aime improviser et y excelle. Il sent le climat d'une salle ou d'une ville et réagit selon le courant.

Le journal « Opéra » reproduisait, l'an dernier, l'enregistrement direct de discussions entre écrivains, comédiens, chanteurs, etc. C'est ainsi que j'ai lu, dans sa spontanéité non retouchée, l'explication assez vive qui opposa Patachou et Claveau à propos du droit que ce dernier voulait se garder sur l'exploitation des disques de son « Domino ». Il défendait les privilèges d'un artiste découvrant une chanson que d'autres (dont Patachou) avaient refusée et la priorité de celui-ci sur sa découverte, au moins pendant quelque temps. Tout récemment, il refusait (comme Yvette Giraud et Jacqueline François) d'interpréter la chanson-thème de « Belles de nuit », film de René Clair. L'avenir nous dira s'ils avaient tort ou raison.

Pendant sa tournée dans la province de Québec, André Claveau combla le public avec des succès anciens et toujours aimés ainsi qu'avec quelques nouveautés comme « Images » qui eut le Grand Prix français du disque en 1952. Nous sommes sûrs que son voyage n'est que le premier d'une série de concerts devant un public canadien qui n'a fait que l'acclamer pendant son séjour trop court en Amérique.



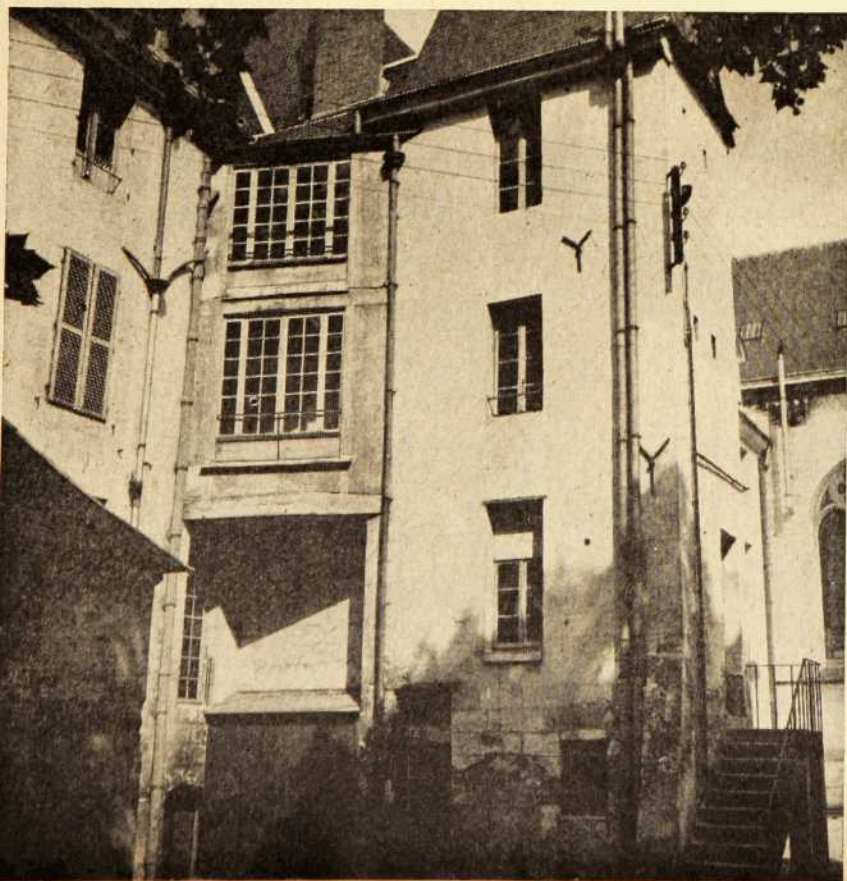
André Claveau photographié au cours de sa traversée à bord de l'« Ile de France » où il chanta pour le plus grand plaisir des passagers. (Photo Yves Bizien)

TOURS (FRANCE) OFFRE AU QUÉBEC LE SANC

Encore quelques formalités compliquées et nous aurons une terre canadienne au Jardin de la France.



Ci-dessus : emplacement de la chapelle St-Joseph (située actuellement dans l'angle sud-ouest du stade du collège des filles). Cette chapelle menaçant ruines fut démolie en 1943. On y plaça, en 1951, une plaque commémorative de Mère Marie de l'Incarnation qui dans cet oratoire eut l'intuition première de sa mission au Canada. — Ci-dessous : vestiges de l'ancien couvent des Ursulines (cour intérieure du collège des filles.)



MARIE DE L'INCARNATION, humble femme de France! A une époque où seuls voyageaient de hardis navigateurs, elle osa traverser les mers pour répondre à l'appel du Très-Haut, qui la guidait vers une terre où une grande tâche l'attendait.

C'est à la recherche des souvenirs de cette héroïne d'une extraordinaire épopée, que nous sommes allées, par une belle journée d'été, en cette saison où la lumière est si belle sur les rives de la Loire, où le ciel a ses couleurs les plus fines, les plus nuancées.

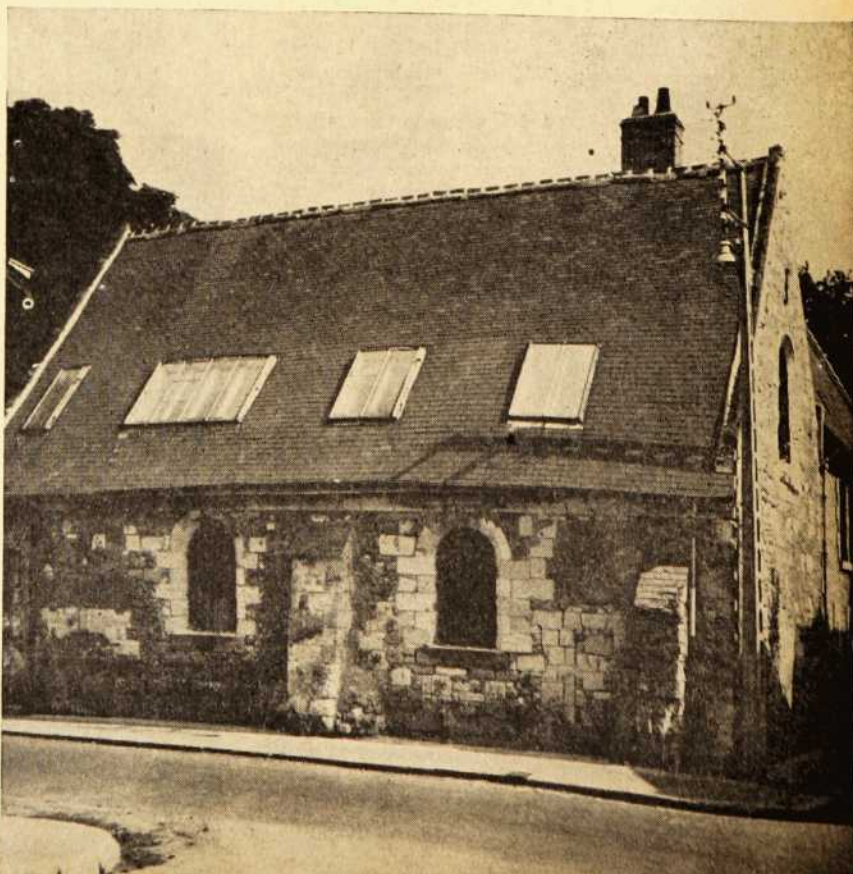
Avant de quitter la France, nous avons voulu, à l'intention de nos amis canadiens, faire ce pèlerinage à Tours, aux lieux où, en sa jeunesse, qui reste une si belle figure de Française, dont nous savions combien le souvenir était honoré dans la province de Québec.

Sous la conduite de l'éminent archiviste de la ville de Tours, monsieur J. M. Rouge, l'homme qui connaît et possède le mieux le folklore de la douce Touraine, nous avons parcouru les vieilles rues silencieuses d'une ville qui panse ses blessures de guerre et qui s'en guérit. Parce que nous étions très imprégnées du « Témoignage » de Marie de l'Incarnation, il nous semblait que son ombre légère nous accompagnait.

Notre savant guide nous conduisit d'abord vers un antique logis du XVI^e siècle. Si ce n'est pas la maison où vécut Marie, elle fut un des témoins de son époque et il n'est pas audacieux de penser que notre héroïne naquit dans une demeure toute semblable, le 28 octobre 1599.

La vie de Marie Guyard a ses premières étapes en France et nous les avons suivies pas à pas.

La chapelle St-Michel à Tours (angle des rues des Ursulines et Petit Pré) où Marie de l'Incarnation fit sa profession religieuse, le 25 février 1633.



TUAIRE DE MÈRE MARIE DE L'INCARNATION

par MAGALI et
CLAUDE JAUNIERE

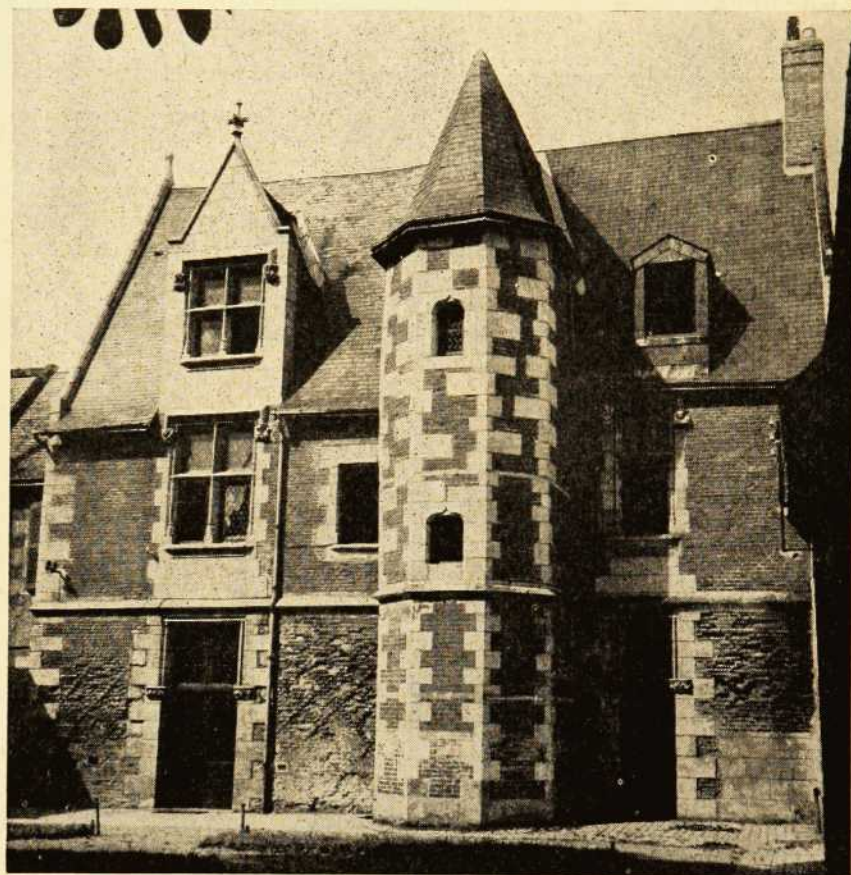
Les deux célèbres romancières qui, avant de nous rendre visite, ont fait un pèlerinage sur les lieux mêmes où devait naître la plus étonnante des vocations.

La grande piété qui marqua toute son enfance la portait vers la vocation religieuse. Docile à l'autorité paternelle, elle se laissa néanmoins marier à 18 ans, à Claude Martin « fabricant et commerçant en soie ». Un fils, Claude, naquit. Martin mourut alors que Marie avait tout juste vingt ans.

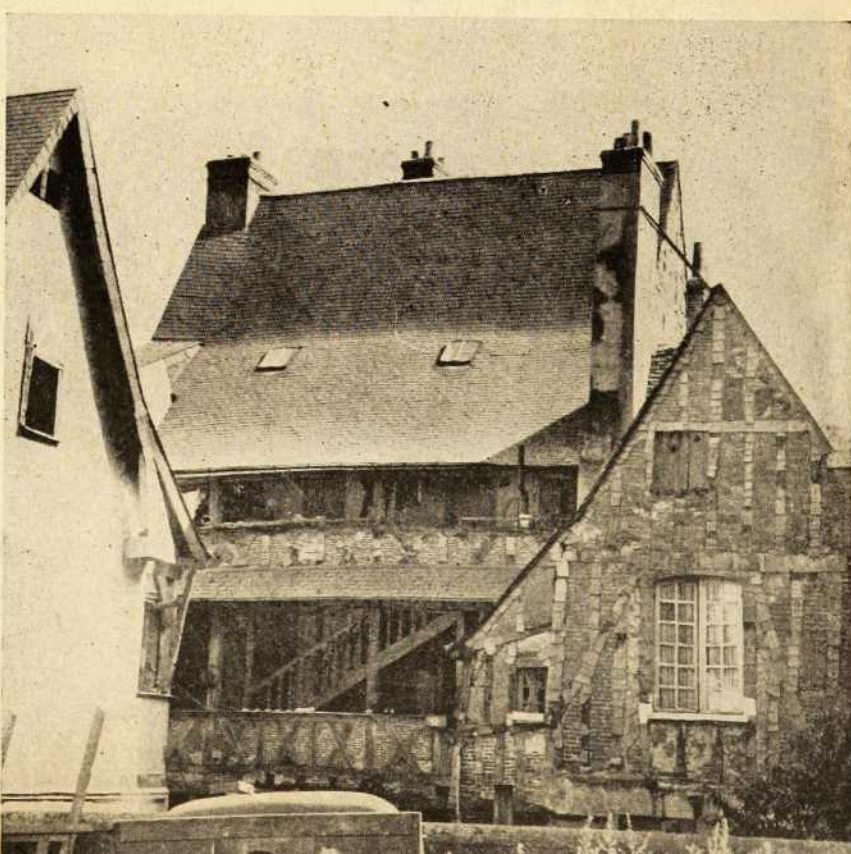
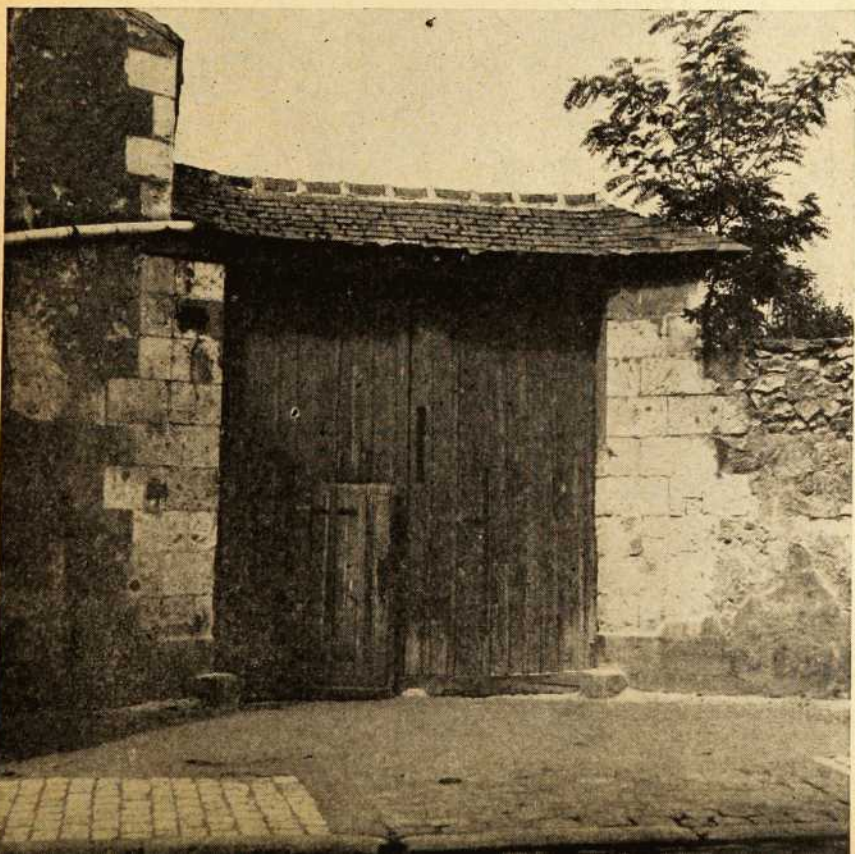
Bien qu'elle se sentit toujours attirée vers Dieu, Marie Martin fit face courageusement aux difficultés. Les affaires de son mari avaient été mauvaises et il lui fallut satisfaire ses créanciers.

Elle ne voulut pas être à la charge de sa famille et elle entra pour travailler, gagner sa vie et celle de son enfant, chez son beau-frère, Paul Buisson « qui faisait un grand commerce à travers tout le royaume et jusqu'aux colonies françaises. »

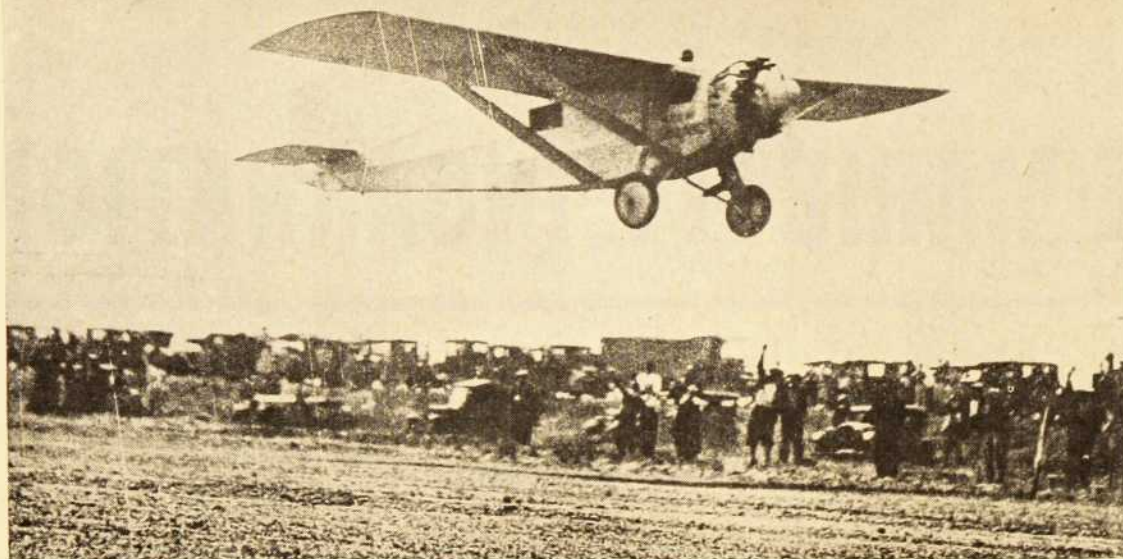
Tours possédait alors un port fluvial qui a disparu depuis que la Loire paresseuse s'est ensablée. Au début du XVII^e siècle c'est à port Feu Hugon, qu'accostaient les bateaux. Il y avait alors un grand va et vient entre le fleuve et l'entrepôt de Paul Buisson. Débardeurs, marinières, vérificateurs, se croisaient sans cesse du quai de la Loire au logis du commerçant. La veuve de Martin vivait parmi ces gens dont certains venaient de lointains pays. Tout en donnant l'exemple d'une vie chaste et laborieuse que ces hommes frustes, grossiers avaient fini par respecter, elle écoutait les récits de leurs longs voyages à travers l'Océan et de leurs séjours en Nouvelle-France. [Lire la suite page 30]



Ci-dessus : Hôtel de la Petite Bourdaisière, logis du XVe siècle, actuellement changé en collège de filles, acquis par les Ursulines en 1625. — Ci-dessous : au voisinage du port Feu-Hugon, un Vieux Logis des XVe et XVI^e siècles, témoin de l'époque où vivait Mère Marie de l'Incarnation.



Entrée de l'entrepôt du beau-frère de Marie de l'Incarnation, Paul Buisson, négociant, "voiturier et exportateur" sise actuellement rue Avisseau.



L'envol du terrain d'Oakland le 14 juillet 1927.

IL Y A 25 ANS LA PREMIÈRE TRAVERSÉE DU PACIFIQUE EN AVION

IL Y A 25 ANS, deux hommes, Ernie Smith (pilote) et Emory Bronte (navigateur) s'envolaient de Oakland (Californie) à bord d'un monoplan monomoteur pour rejoindre Hawaii, effectuant une traversée de 2,500 milles au-dessus du Pacifique. Ils menèrent à bien leur entreprise en 23 heures 36 minutes, mais, faute d'essence, durent se poser en pleine forêt, à 60 milles de leur but : Honolulu où une foule énorme les attendait. Smith n'avait

que \$5 en poche, il parvint à intéresser un fermier local qui, pour cette somme, le conduisit au poste de radio le plus proche. Avec vingt autres cents ils s'offrirent deux verres de bière et firent leur entrée triomphale avec seulement 5 cents en poche. Pour commémorer cet événement, Smith effectue actuellement un tour du Monde et passa à Paris en août dernier.

E. Smith à son arrivée à Orly (France) serre la main du commandant du Constellation, le capitaine Heath, qui totalise plus de 14,000 heures de vol.



Les deux célèbres aviateurs lors de leur réception à Honolulu en 1927. A gauche, le navigateur Emory Bronte ; à droite Ernie Smith. Au centre, Lowell Smith, le premier pilote qui a "volé" autour du monde.



- Alcock et Brown — 1919. Ce sont des Australiens, anciens pilotes de guerre dans l'armée anglaise. Ils utilisèrent le Vimy, un bombardier transformé de la série des Viking et équipé de moteurs Rolls-Royce. Terre-Neuve, Irlande.
- Une escadrille de quatre hydravions américains — 1919, les NCI (2, 3, 4). Ils partirent avec l'intention de faire le tour du monde, mais un seul d'entre eux y parviendra. Ils prirent la voie des Açores et du Portugal.
- Nungesser et Coli, pilotes français de la Grande Guerre, partent de Paris sur leur "Oiseau Blanc", un Bréguet monomoteur équipé en hydravion et muni pour le décollage d'un train d'atterrissage larguable, et comptent aller directement à New-York. Ils seront perdus corps et biens. On sait que dans ce sens la traversée est beaucoup plus difficile en raison des vents. 1927.
- En 1927 également, Lindberg effectuera seul sa magnifique traversée, directement de New-York à Paris, sans escale.
- En 1928, Coste et Bellonte reprennent l'idée de Nungesser et arrivent cette fois triomphalement.

A partir de ce jour, le mouvement est donné et les traversées se succéderont, celle de Byrd, maintenant amiral, d'Allemands, d'Anglais, etc.



Dans les mines de Murray, à 1,350 pieds sous terre, un mineur utilise une perceuse pneumatique ultra-moderne pour l'extraction du minéral.

LE CANADA EST LE ROI DU NICKEL

*Un métal indispensable à l'économie moderne
dont il couvre 80% de la production mondiale.*

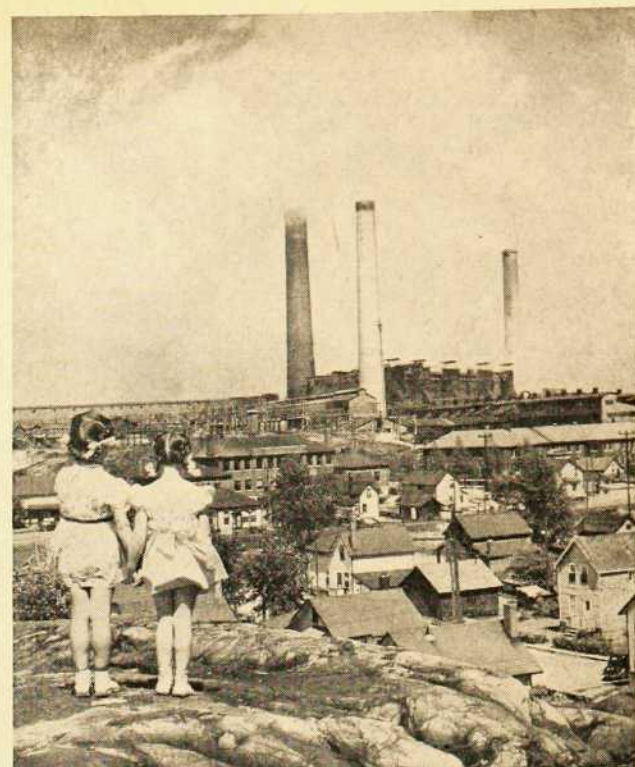
ADMIREZ l'éclat d'un devant d'automobile qui passe sur la route ; scrutez le firmament pour voir un avion-fusée ; surveillez un navire qui sillonne la mer ou regardez tout simplement dans votre maison, et vous verrez du nickel.

Dans votre maison en effet, le nickel fait partie de vos robinets, votre appareil de radio, votre malaxeur, votre lessiveuse et presque tous les autres appareils ménagers. Le grille-pain, le poêle, le fer à repasser, le réfrigérateur — tous ces accessoires de l'âge moderne — fonctionnent mieux parce que l'une ou l'autre des qualités du nickel conviennent le mieux pour leur rendement.

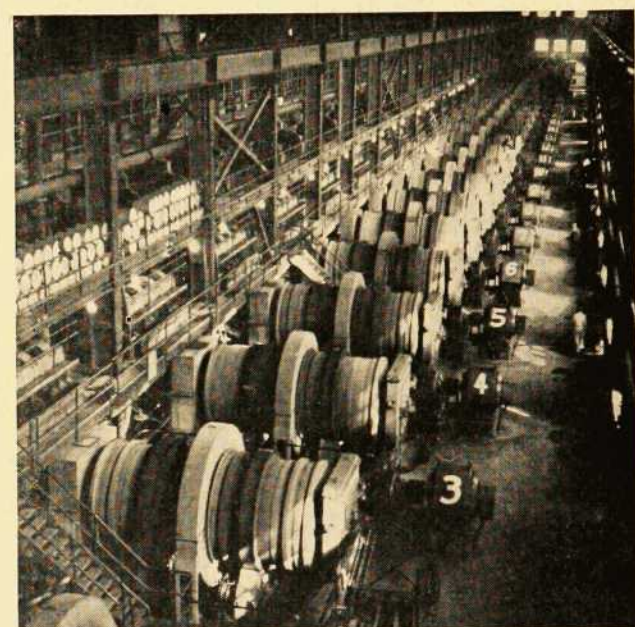
Le nickel, considéré autrefois comme un sous-produit embarrassant du cuivre, était si peu apprécié qu'on l'avait surnommé « le

cuivre du vieux Nick ». Les mineurs dans la Saxe, en cherchant du cuivre, trouvèrent du nickel qu'ils considérèrent si dur et si solide qu'ils ne pouvaient rien faire avec celui-ci. Cette substance ne pouvait se marteler ni se travailler ce qui la rendait inutile. Les mineurs superstitieux d'alors nommaient même ce métal, un produit du diable. Mais, ce métal aujourd'hui, nommé nickel par le savant suédois Cronstedt en 1751, est devenu l'un des plus importants produits dans le monde. Son usage constant en temps de paix comme en temps de guerre est hautement reconnu. Il donne une force et une endurance extra aux autres métaux et aide à les faire résister à toutes sortes de corrosion.

Dans le programme de défense des pays de l'Ouest, la versatilité [Lire la suite page 25]

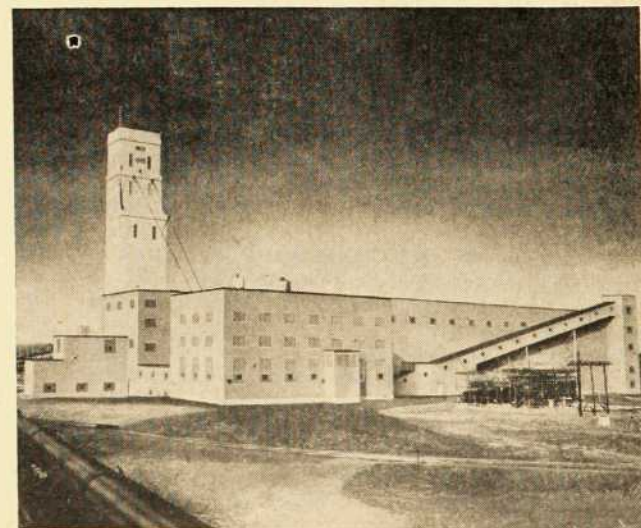


Le plus puissant groupe d'usines du monde pour le traitement du minéral de nickel à Inco's Copper Cliff.



A Inco's Copper Cliff, une vue des installations.

A Creighton, le groupe No 7, construit en 1949 et mis en route dès 1951.





Dessin de JEAN MILLET

Roman policier

MEURTRE A L'AUBERGE

par ROGER DELVART

*Les années de guerre ont réveillé toutes les passions, mis à jour
tous les égoïsmes. Des traîtres se sont révélés . . .
mais des justiciers se sont levés.*

DEPUIS l'aube, des ondées rageuses balayaient la contrée, coupées parfois d'averses de grêle. La terre était détrempée, les prairies transformées en marécages. Dans les bois, le moindre rameau déversait une douche glacée sur le promeneur imprévoyant.

Il ne pouvait être question d'excursions et de promenades. Même parmi les hôtes de cette auberge de jeunesse, située aux confins de la forêt de Fontainebleau, ceux des pensionnaires qui avaient projeté de reprendre la route, remettaient leur départ au lendemain.

On était en juillet. Pareil temps ne pouvait s'éterniser. Il s'agissait donc de prendre son mal en patience et de tuer du mieux possible les longues heures du jour.

La matinée s'était passée en de menus soins auxquels chacun apporta plus de minutie que de coutume. Les jeunes filles se coiffèrent avec plus de coquetterie, les garçons usèrent sans modération de seaux d'eaux et de l'appareil à douches.

Le déjeuner, enfin, organisé en commun, prit l'importance d'un véritable festin. Mais, la dernière goutte de café absorbée, l'on se demanda de quoi l'on pourrait bien attendre quelque distraction.

Certes, les veillées n'étaient jamais maussades : chacun racontait une bonne histoire, chantait sa chanson préférée mais, justement, la plupart des pensionnaires étaient là depuis quelques jours et les répertoires se trouvaient à peu près épuisés.

On se rabattit donc sur les jeux innocents.

Ils étaient six garçons et cinq filles, presque tous des moins de vingt ans, venus des coins les plus opposés de la France et de milieux assez variés.

Jean et René, deux frères, de « Paname », comme ils disaient, représentaient la faune du XVe arrondissement, étant nés dans une loge de concierge, rue Blomet. L'un exerçait le métier de typographe, l'autre celui d'électricien.

Robert Torsac, un Toulousain à la voix sonore, au type méridional accentué, venait des bords de la Garonne par petites étapes pédestres. Son voyage avait commencé aux premiers beaux jours et ne s'achèverait qu'à l'automne car c'était un véritable tour de France qu'il se proposait d'accomplir.

Fils de cultivateurs aisés, il n'était pas encore fixé sur le choix d'une carrière. Demeurerait-il auprès de ses parents comme son frère aîné et se contenterait-il de faire valoir sa part d'héritage ? Au fond, il avait une ambition : celle d'être peintre et c'est pourquoi

il promenait avec lui tout un petit attirail et s'emplissait les yeux des beaux paysages de France.

Omer Delvaecke était du Nord. Son père exerçait à Liévin les fonctions d'ingénieur des Mines et lui-même avait déjà commencé les études qui lui permettraient d'obtenir un diplôme d'Etat.

Le Tourangeau Maxime Pradier était étudiant en médecine, externe à Lariboisière. Très surmené il s'accordait quelques semaines d'air pur et de complète détente intellectuelle. A la veillée, ce n'était pas lui qui contait les histoires les moins hilarantes et chantait les plus mélancoliques refrains. Il se faisait parfois rappeler à l'ordre tant son répertoire avait de verdure.

Celui que ses compagnons nommaient simplement Carlo parlait peu de lui-même. Dix-sept à peine, un beau visage un peu tourmenté. Malgré son nom italien, il était né en France, avait vécu au Havre ; enfant épouvanté, il avait passé par toutes les horreurs de la guerre. Ses parents avaient trouvé la mort dans un bombardement. Terré dans la cave d'une maison à demi détruite, il avait enfin été recueilli par des voisins charitables, lesquels le gardèrent auprès d'eux, l'élevant comme s'il avait été leur fils. Jamais il ne faisait allusion au métier qu'il exerçait, ni à ses projets d'avenir. Une sorte de tristesse farouche le tenait toujours un peu à l'écart de ceux qui vivaient autour de lui.

Il était arrivé à l'auberge en même temps que l'étudiant en médecine et, comme lui, ne parlait pas encore de départ.

Du côté des filles, presque toutes appartenaient au monde de la couture ou des bureaux et habitaient

Paris, sinon par droit de naissance, du moins par transplantation.

Ginette et Colette Dars travaillaient dans le même bureau de Poste. Marcelle Astier était une dactylo dans une Banque. Yvette Prady, seconde main chez un grand couturier et sa petite soeur Alice, une gosse de quatorze ans, laide mais spirituelle et d'un entrain endiablé, commençait son apprentissage de modiste.

— Zut ! j'en ai assez de jouer aux portraits. Si vous croyez que c'est drôle de chercher les traits distinctifs du Président de la République ou du Ministre des Finances ! C'est toujours des « gros bonnets » qui ne s'occupent jamais de nous, si ce n'est au sujet de la feuille d'impôts !

— Je me fiche des impôts. C'est papa qui les paye !

— Et les prélèvements ?

— Ce sera pour plus tard. Actuellement, ni vu, ni connu, les poches vides !

— T'as de la chance ! Nous, on y passe bon gré, mal gré, avec la feuille de salaires.

Un bruit de moteur fit tourner toutes les jeunes têtes vers la large fenêtre ouverte sur la route noyée de pluie.

Une auto venait de s'arrêter et une femme, emmitouflée dans le capuchon de son imperméable, avait ouvert la portière et sautait sur la chaussée. Elle se retourna afin de prendre ses bagages, dit quelques mots à un homme dont on distinguait à peine la silhouette tellement les vitres étaient emperlées de gouttes d'eau.

La portière refermée, elle se dirigea rapidement vers l'Auberge, sa valise à la main.

L'hôtesse, déjà, s'était portée à sa rencontre et la guidait vers la petite pièce qui servait de bureau.

— Qui vous envoie ici ? questionna-t-elle, surprise par l'élégance de la nouvelle venue et la façon inhabituelle dont elle était parvenue à la petite localité.

La jeune fille eut une légère hésitation.

— Une camarade, qui a séjourné chez vous l'été dernier m'a vanté les paysages qui entourent cette maison et l'accueil qu'on y reçoit.

— Vous appartenez à une organisation de jeunesse ?

La jeune fille ouvrit son sac, en tira une carte sur laquelle Mme Valterbe lut un nom : Monique Duruy, et une profession : Employée de commerce.

Il n'y avait rien à objecter. Cependant l'hôtesse éprouvait une sorte de gêne. La nouvelle venue était si différente de la jeunesse bon enfant qui, d'habitude, se pressait autour d'elle. Et puis, l'arrivée en auto continuait de la tourmenter. Elle ouvrit cependant son livre, y consigna les indications prescrites, mais elle dut se forcer pour user du cordial et habituel tutoiement.

— Tu connais la règle de maison. Franche camaraderie ; pas de flirt...

— Je sais.

— La personne qui t'a conduite ici reviendra sans doute te chercher ?

— Non, personne ne viendra me chercher.

La voix s'était faite plus dure et le ton était formel.

— Oh ! si je demande cela, mon petit, c'est qu'il y a plusieurs kilomètres d'ici à la station et que ces petits souliers-là ne conviennent guère à la marche en forêt.

— J'ai des souliers de fatigue dans ma valise.

— Parfait. Je vais te montrer le dortoir et ta couchette, puis, si tu le désires, tu feras la connaissance des camarades.

Sous prétexte de fatigue, Monique ne fit son apparition qu'à l'heure où les préparatifs du dîner occupaient toute la bande.

Sa présence de nouveau, fit sensation, non qu'elle se montrât hautaine ou maladroite aux humbles besognes qui absorbaient les autres jeunes filles, mais sa beauté, son élégance que chaque détail de sa mise, volontairement modeste, révélait, faisaient d'elle un être d'exception. Inévitablement les regards convergeaient vers elle : Ceux des jeunes hommes, surtout, ne parvenaient pas à s'en détacher.

D'une taille à peine au-dessus de la moyenne, mais que sa sveltesse faisait paraître plus grande ; le teint avait la matité de certains pétales de fleurs que l'on croirait découpés d'un rose délicat. Dans l'ovale parfait du visage, les traits s'harmonisaient ; seuls, les yeux dont les bonnes gens disent naïvement qu'ils font le tour de la tête.

Leur éclat était celui du diamant noir dont ils avaient le scintillement à travers l'épaisse grille des cils presque toujours abaissés.

Autour du front, large mais un peu bas comme celui des déesses antiques, une opulente chevelure d'un châtain à reflets mordorés retombaient en larges ondulations.

Connaissances en la matière, Yvette et Alice évaluèrent le prix de la petite blouse de crêpe de Chine, d'aspect si simple mais travaillée à la main avec la plus grande minutie, la coupe impeccable de la jupe de souple lainage gros bleu, façon sport, et l'entrelacement compliqué des sandalettes faites de lanières de cuir blanc et bleu auxquelles s'assortissait la large ceinture qui entourait la taille souple de la jeune fille.

— Mince, il y en a pour quelques gros billets ! fit remarquer la cousette à la dactylo assise à côté d'elle et qui l'aidait à éplucher des pommes de terre.

— C'est rare de voir ça dans nos Auberges ! se contenta de répondre la blonde Marcelle.

— Plus indiqué pour un Palace. Moi, ça me gêne de lui parler comme à une « copine ». Pourtant, c'est guère amical de la laisser dans son coin se débrouiller avec ses oeufs durs et sa tranche de jambon.

— Elle n'a pas l'air bien gaie. Regarde, on dirait qu'elle vient de pleurer.

— Encore une qui aura eu des peines de coeur et qui cherche à les oublier en changeant de milieu.

Le dîner fut beaucoup moins bruyant que d'habitude. Assise à l'un des bouts de la table, la nouvelle venue ne cherchait pas à engager la conversation. Pourtant, elle répondit avec grâce aux quelques paroles que lui adressèrent ses voisins immédiats, Maxime Pradier, qui était à sa droite et la petite Alice, placée de l'autre côté.

A l'issue du dîner, elle s'offrit gentiment pour la corvée de la vaisselle, mais quand, la table et les chaises rangées, chacun eut pris sa place pour la veillée, on s'aperçut qu'elle n'était plus là.

— Quelle chipie, fit aigrement remarquer Ginette. Notre société lui déplaît, sans doute !

— Ne sois pas méchante, gosse. Elle est fatiguée, sans doute.

— Fatiguée ? Pour s'être fait porter en auto ? Et nous, alors, quand on fournit vingt kilomètres par jour ?

— Et même plus, ajoute Omer d'un ton moqueur. En tout cas, il n'y a pas vingt kilomètres d'ici à la « Dame Jeanne » et tu traînais terriblement la patte.

— Bien sûr. On venait d'empierrer le chemin. C'était à se fouler la cheville à chaque pas et Robert avait voulu nous faire faire de l'alpinisme...

— Les roches de Fontainebleau sont réputés pour l'entraînement.

— Allons, mes enfants, assez discuté. Ici, on ne médit pas des camarades. Entraide et amitié. Ne l'oubliez pas, et commençons la veillée par un choeur.

Jusqu'à minuit la jeune troupe, revenue à son habituel entrain, ne pensa plus guère à la nouvelle venue. Seul, à plusieurs reprises, Maxime fit montre

de quelque distraction. Il semblait très loin du joyeux cercle qui l'entourait et, souvent, son regard se fixait obstinément sur l'escalier conduisant à l'un des dortoirs qui occupaient l'étage supérieur de la maison. On aurait dit qu'il espérait voir, sur la plus haute des marches, une merveilleuse apparition.

— Zut ! Il va être minuit. Le vent a cessé, la pluie ne tombe plus et mes vacances touchent à leur fin. Demain, grande excursion du côté d'Aprement. En sera qui voudra. Pour moi, je pars à l'aube, aussi je vais pioncer. Bonsoir les copains !

— Je me couche aussi. Je serai de la partie, si tu veux de moi, Robert.

Marcelle s'était levée. Toute la petite troupe s'apprêta à suivre l'exemple donné par le Toulousain et par la petite dactylo. Cependant, les adieux se prolongèrent un peu. La première, Marcelle se trouva dans la grande pièce où s'alignaient une douzaine de couchettes.

L'obscurité régnait. Elle tourna le commutateur. Presque aussitôt, elle poussa un cri d'épouvante.

Au milieu de la pièce, entre les deux rangées de lits, un corps était étendu : un corps inerte dont le pâle visage aux yeux grands ouverts avait déjà revêtu le masque tragique de la mort.

II — La morte inconnue

«ELLE est morte, fit d'une voix sourde l'externe qui venait de s'agenouiller auprès de la jeune fille et d'ausculter le coeur.

— Morte ! s'exclamèrent les garçons et filles massés en cercle autour du sinistre groupe.

En vain M. et Mme Valterbe, le père et la mère aubergistes, accourus eux aussi aux cris poussés par la petite Astier, s'efforçaient d'éloigner leurs pensionnaires.

A son tour, Marie-Thérèse Valterbe voulut se rendre compte. Elle prit entre ses mains la tête inerte mais, aussitôt, elle la laissa retomber avec un mouvement d'horreur.

— Du sang ! s'exclama-t-elle ; regardez, j'ai du sang sur les mains !

Il fut, en effet, facile de constater que, sur la blancheur d'une manche, une tache rouge s'élargissait.

— Mon Dieu ! cette malheureuse s'est suicidée !

De nouveau, l'externe se penchait, soulevant précautionneusement le buste qui baignait littéralement dans une flaque de sang. Son examen, pour superficiel qu'il fût, lui apporta une conviction et, répondant à l'hypothèse de l'hôtesse.

— Suicidée ? Non pas. Elle a été assassinée.

Ce fut un véritable désarroi. Enfin, Maxime Pradier parvint à maîtriser la juvénile assistance et à obtenir que le groupe éploré s'éloignât.

Il demeura seul avec le couple Valterbe ; le mari questionna :

— Assassinée ! Tu es sûr ?

— Regardez.

Au défaut de l'épaule gauche, enfoncé dans la chair jusqu'à la garde, un poignard était planté. La victime, frappée par derrière, avait dû s'écrouler sur les genoux, puis s'immobiliser, étendue sur le sol. C'est ainsi que nulle trace suspecte n'était apparue avant que l'on touchât au corps. Celui-ci était encore tiède. Le crime avait été commis récemment.

Très pâle, Maurice Valterbe se retourna vers sa femme qui, ne pouvant supporter l'atroce vision, s'appuyait au chambranle d'une porte.

— Toi, reste-là. Je vais prévenir la police.

— La police !... répéta-t-elle, désespérée.

— Naturellement, puisqu'il y a crime.

— Un crime, mais c'est impossible ! Qui aurait pu ?...

— Ce n'est pas notre affaire. Je téléphone à la Gendarmerie. Camarade, ne quitte pas ma femme, je t'en prie.

— Vous pouvez compter sur moi, répondit le jeune étudiant d'une voix que l'émotion assourdisait.

Les constatations du brigadier de gendarmerie venu de Marlotte, furent assez succinctes. Il ne put que constater le décès, interroger brièvement les pensionnaires de l'Auberge de Jeunesse ainsi que les hôteliers et faire une inspection des lieux.

Il importait de savoir si l'assassin, son coup fait, ne s'était pas dissimulé dans quelque coin de l'habitation ou

PENSÉE D'AUTOMNE

*Au déclin de l'automne, il est souvent des jours
Où l'Année, on dirait, va se tromper de cours.
Sous les grands marronniers, sous les platanes jaunes,
Sous les pâles rideaux des saules et des aunes,
Si par un levant pur ou par un beau couchant
L'on passe, et qu'on regarde aux arbres, tout marchant,
A voir sur un ciel blanc les noirs réseaux des branches,
Et les feuilles à jour, aux inégales tranches,
Creuses par le milieu, les deux bords en croissants,
Figurer au soleil mille bourgeons naissants ;
Dans une vapeur bleue, à voir tous ces troncs d'arbres
Nager confusément avec leurs dieux de marbre,
Et leur cime monter dans un matin si clair ;
A sentir le vent frais qui parfume encor l'air,
On oublie à ses pieds la pelouse flétrie,
Et la branche tombée, et la feuille qui crie ;
Trois fois près de partir, un charme vous retient,
Et l'on dit : « N'est-ce pas le printemps qui revient ! »*

CHARLES-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE.

Nouvelle sentimentale

CHRISTINE A DIT "OUI"

par PAUL-LOUIS HERVIER

QUAND on a une maison agréable, remplissons-la avec joie sans réfléchir aux conséquences bien inattendues qui peuvent en résulter. Le destin s'amuse parfois à nous surprendre, et, croyez-moi, au lieu de réagir, il vaut mieux prendre la décision de s'amuser avec lui !

Mon agréable mission fut de tenir compagnie à la charmante Christine pendant son séjour à Paris. Aussi surprenant que cela puisse paraître, Christine, qui habite Saint-Jean-de-Luz, a un notaire à Paris. Quelle aubaine pour moi ! Une fois par an mon adorable amie d'enfance, m'annonce son arrivée et, pendant quelques jours, je fais l'enthousiaste chevalier servant. Sorties, promenades, excursions, musées, théâtres, concerts et dîners en tête-à-tête dans des restaurants que nous découvrons. Ah ! quels copieux programmes, pleins d'agréments et qui m'enrichissent de souvenirs auxquels j'attache un prix tout particulier.

Cette fois-ci encore le séjour de Christine a été un enchantement. Nous avons accompli en une semaine de quoi fatiguer tous les amateurs d'art, de musique, de curiosités naturelles et d'excellences gastronomiques, nous avons battu tous nos records antérieurs d'endurance et quand j'ai raccompagné Christine à son train du soir, elle m'a remercié avec tant d'effusion que j'ai éprouvé un nouveau bonheur à savoir que nous avions aussi bien partagé pensées, plaisirs et satisfactions. Ce départ fut des plus pittoresques.

Le quai était noir de monde et animé d'une exceptionnelle activité, un peu bruyante toutefois. La tournée Rabet gagnait Bayonne et Biarritz. Les artistes s'interpellaient, des parents, des amis les accompagnaient, les embrassaient en des effusions dignes de séparations « avant un tour du monde ». En attendant le départ du train, nous nous amusâmes, Christine et moi, à voir se dérouler la scène des adieux. Il y avait le camp des vieux acteurs, nobles et guindés, puis l'essaim des jeunes, des beaux, des élégants, des très belles, des

très élégantes, une admirable réunion de figures jolies et de mines attirantes. Quand le chef de gare souffla dans son sifflet pour faire partir le lourd convoi, je répétais à Christine :

— Prenez garde, belle amie, ne vous laissez pas enlacer par un Don Juan en disponibilité. Le train en est rempli.

Elle sourit et, bien vite, elle me regarda avec des yeux un peu tristes pour m'assurer de sa reconnaissance et de l'ennui qu'elle ressentait de notre séparation.

Mélancolique, je repris le chemin de mon logis où j'allais, par pénitence d'avoir été si franchement heureux,

me confiner dans une solitude durable. Une lettre m'attendait. Elle était de ma soeur et ne me fit aucun plaisir.

« Pierre, me disait-elle, tu ne sembles pas attacher l'importance qu'il faudrait au rôle de tuteur d'un grand garçon de vingt-deux ans. Mon fils qui, sur tes conseils, est allé passer ses vacances à Pins-les-Juans, te donne-t-il satisfaction ? Sais-tu quelque chose de ses faits et gestes ? As-tu des raisons de lui décerner des compliments ou des blâmes ?... Mon pauvre Pierre, je te devine abasourdi par cette explosion d'inquiétude maternelle que tu juges sans doute intempestive ! Hélas ! Re-

garde d'un peu près la coupure que je t'envoie et qui a été faite dans le dernier numéro du *Miroir du Monde*, regarde bien et écris-moi sérieusement pour me dire ce que tu en penses... »

La coupure carrée contenait une reproduction photographique, soulignée de cette légende :

« La saison très élégante et favorisée par un temps idéal bat son plein à Pins-les-Juans. »

Eh ! oui, à gauche, tout à fait ressemblant, voilà Guy, mon neveu, en maillot de bain, près d'une charmante jeune fille avec laquelle il converse de la façon la plus allègre et la plus espiègle, elle est en costume de plage, son sourire est angélique et, tout autour d'eux, il y a des gens qui défient le soleil. La blancheur du papier ne peut empêcher la révélation que les peaux sont bronzées, on ne voit pas la mer immense, on la devine.

Mon Dieu ! qu'est-ce qui a pu offusquer Alice ? Pauvre soeur, comme elle a, dans son manoir de Lazenay-sur-Auron, vécu en marge d'un monde en constante évolution ! Comme elle est demeurée figée en une sereine et calme personnalité faite de souvenirs et de morale « fin dix-neuvième ».

Mon parti est vite pris. J'écris à Alice que je tance Guy et que je lui recommande plus de retenue, plus de réflexion, plus de respect de lui-même. Ma semonce part, elle est partie et je la regrette déjà, car au fond de moi-même j'ai été incapable de concevoir le moindre véritable courroux contre ce petit qui a déjà l'âge des grands sentiments. Est-ce vrai ?

Et je suis puni de mon geste irraisonné. Je reçois quelques jours plus tard une réponse brève de Pins-les-Juans. L'enveloppe contient un billet assez cavalier et une seconde enveloppe.

« Mon bon oncle, tu m'étonnes et tu me peines. La jeune fille, c'est Maggy, tu aurais dû la reconnaître. Je t'en ai tant parlé. Nous nous aimons, nous nous marierons. Quant à toi, tu es un bien mauvais comédien. Comment vas-tu te tirer d'affaire à ton tour en constatant que ta conduite est aussi dans les journaux. Je t'envoie ta honte imprimée... »

Dans la seconde enveloppe, il y a une nouvelle coupure du *Miroir du Monde* ; la légende dit : « Le départ (à destination de Biarritz) de la troupe Rabet, l'autre soir à la gare d'Orsay fut très animé. » Animé, je le crois ! au premier plan, incliné, de profil, bien reconnaissable, comme regardé par toute une figuration béate, je baise la main de Christine au visage ingénument, candide souriant et triomphant.

Le destin me provoque et j'accepte le défi. Pour mander à Christine l'étonnante nouvelle, je reprends la phrase de mon neveu : « Nous nous aimons et nous nous marierons ».



*Le destin a de ces cheminements
imprévus auxquels il convient
de se rendre. Parfois il sait
nous révéler la voie d'un
bonheur que nous allions
laisser échapper.*

Dessin de JEAN MILLET

P.-L. H.

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

Non, pas ça! La vérité, s'il vous plaît!

C'est plus fort que nous, lorsque nos yeux tombent sur une erreur monumentale, au point de vue sportif, que ce soit en hockey ou autre sport, nous regimbons!

De plus, lorsqu'il s'agit de la plus forte ligue de hockey de l'univers, la N.H.L., en l'occurrence, qui engage un statisticien, relativement jeune, ne connaissant pas son affaire, eh bien! nous regimbons davantage!

Une minute! Et vous ne nous blâmez pas de sortir de nos gonds, de temps à autre! Il y a une couple de semaines, tous nos journaux nous ont fait savoir qu'à Détroit, au cours d'une joute de hockey entre le Toronto et les champions mondiaux, un record mondial fut brisé, au sujet du nombre de punitions imposées par un arbitre, soit 25.

Sans vouloir chercher pou dans la tête de qui que ce soit, nous vous disons que ce n'est pas la vérité; mieux devrait faire une ligue majeure, la meilleure qui soit dans tout l'univers; ce n'est pas ce qu'il y a de plus édifiant!

Bref, le statisticien, payé grassement par les mogols de la N.H.L., un jeune de bonne volonté, il est vrai, nous semble croire qu'avant lui n'existait pas l'être humain!

Vous voulez une preuve de plus? Lisez, tranquillement, pas vite, un passage de l'un des meilleurs statisticiens du monde sportif, un Montréalais, un Canadien-français, Jean Barrette:

«Lors de la joute disputée entre le Canadien et les Rangers, le 12 novembre 1931, les arbitres Cooper Smeaton et Bill Shaver ont décerné 35 punitions, six au gros joueur de défense Ching Johnson et cinq à Butch Keeling, qui agit, l'an dernier, comme arbitre de la N.H.L., sans trop de succès.

«Le 29 janvier 1927, les arbitres de la N.H.L. ont décerné 33 punitions, lors de la joute qui a eu lieu entre les Maroons et les Sénateurs d'Ottawa. Le 25 mars 1926, on a distribué 31 punitions, lors de la partie Ottawa-Toronto et le 10 mars 1928, les arbitres ont décerné le même nombre de punitions, alors que les Canadiens ont blanchi les Maroons 3 à 0. Fait à noter, c'est qu'Aurèle Joliat qui avait reçu six punitions durant cette partie, a compté 2 des trois buts de son club. Il aurait pu enregistrer le troisième, car les filets étaient déserts, quand il a passé le disque à Arthur Gagné, qui compléta le pointage».

A ce propos, nous sommes des plus surpris que seuls, notre jeune confrère de «Montréal-Matin», Jacques Beauchamp, et votre observateur aient eu l'idée, loin d'être géniale, de corriger cette grave erreur!

Depuis une quinzaine de jours, nous avons dû faire face à un tas d'arguments du genre, où les obstineux ont cru, malheureusement, avoir raison!

Nous connaissons un grand nombre de rédacteurs sportifs et de commenta-

teurs radiophoniques, excellents citoyens, qui se laissent bourrer le crâne par le statisticien de la plus forte ligue du hockey majeur! Ceux qui sont à blâmer, en l'occurrence, sont les mogols de la N.H.L. et non pas ce jeune statisticien, qui fait ce qu'il peut, dans les circonstances, pour gagner sa vie.

Ecoutez-nous bien! Si nous avions l'audace — et nous l'avons! — de conseiller les gros bonnets de la N.H.L. d'engager Jean Barrette, comme statisticien de la ligue majeure, un tas d'ignorants — il y a un aussi grand nombre d'Anglais que de Canadiens-français, à ce point de vue — écriraient ou diraient que notre observateur soulève la question raciale! Non, pas ça! Et nous le savons, depuis plus d'un quart de siècle!

La vue d'une bretelle vous incommode-t-elle, ma chère demoiselle?

Un grand nombre de jeunes filles et de moins jeunes s'appliquent à suivre les modes, aussi folles soient-elles! De nos jours, un aussi grand nombre de jeunes hommes et de moins jeunes font l'impossible pour imiter le beau sexe, qui n'a pas toujours raison, au point de vue santé. C'est le point qui nous intéresse.

Nous savons, pertinemment, que la vue des bretelles, aussi belles et propres soient-elles, incommode bon nombre de femmes qui, pourtant, aiment leurs maris, malgré leurs petits défauts!...

Vous allez nous dire que nous nous éloignons, quelque peu, de la question sportive! Non, pas tant que cela! Un jour, il y a une dizaine d'années, Jack Dempsey, ancien champion mondial des boxeurs poids-lourds, le plus populaire de tous les pugilistes, rendit visite à son médecin, afin de subir un examen annuel, comme tout homme devrait faire, même toute femme, ayant atteint la quarantaine ou la cinquantaine.

L'examen ne fut pas long, car son médecin lui conseilla, tout simplement, d'enlever sa courroie dorée pour la remplacer par une paire de bretelles, de couleur à son choix! Jack Dempsey, ayant pris quelque embonpoint, vu ses 58 ans, se porte parfaitement, depuis ce temps-là. C'est ce qu'il nous a raconté, lui-même, la dernière fois que nous avons eu le plaisir de l'interviewer, il y a quelques mois, au Forum.

Il y a une chose qui nous dépasse de cent coudées, de la part de certaines bonnes épouses de 40 et 50 ans. Elles possèdent d'assez bons maris, mais elles ne peuvent pas souffrir la vue de bretelles, portées par leurs hommes, qui pèsent, près de 120 à 185 livres, même plus!

Est-ce que, d'après elles, l'apparence, souvent trompeuse, passerait avant la santé? Qu'elles changent d'idée, au plus coupant!

Maintenant, nous allons être bon prince, comme toujours! Mesdames, si votre époux ou votre ami n'est pas trop gros, à son âge, s'il ne pèse que 140 ou 150 livres, s'il n'a pas, devant lui, un oeuf de Pâques, eh bien! laissez-lui porter une courroie de couleur jaune-cocu, rouge-enfer ou bleu-ciel, à votre guise, puisque vous aimez cela! Ce que femme veut, Dieu le veut, mais dans ces cas-là seulement! Attention!

Notre courrier

■ Réponse à un groupe d'amateurs de baseball de Rosemont.

Voici le record du jeune voltigeur canadien-français, Robert «Bob» Leblanc, des clubs Drummondville (6 joutes) et Trois-Rivières (47 joutes) de la Ligue Provinciale de 1952: 151 apparitions au bâton, 24 points, 42 coups sûrs, dont 5 deux-buts et un trois-buts, deux coups sacrifiés, 2 buts volés, 26 buts sur balles, sept fois retiré sur trois strikes, pour une moyenne au bâton de .278. L'an prochain, Bob conservera une moyenne de .300 et plus. A la défensive, il réussit 81 retraits, 9 assistances, sans commettre une seule erreur. Il participa à six doubles-jeux, exécutés du champ extérieur à l'un des joueurs du champ intérieur. Il mène la ligue du président Albert Molini, à ce sujet... Nous nous devons de vous dire que Bob Leblanc, Doug Benning et Georges Carpentier sont les trois joueurs juniors de Montréal les plus intelligents que nous avons eus à diriger, ces dernières années. Ce sont, d'ailleurs, trois gradués d'écoles supérieures.

■ Réponses à M. J. Camirand, Québec.

1 — Vous avez gagné votre pari de cinquante dollars. Seulement dix joueurs de la Ligue Provinciale, classe C, ont réussi à conserver, au cours de la dernière saison, une moyenne au bâton de .300 et plus, selon la compilation de Jean Barrette, l'un des meilleurs statisticiens de notre planète. Ce sont: Al Pinkston, du St-Hyacinthe, .360; John Werner, Québec, .353; Fred Pacitto, Trois-Rivières, .346; Hector Lo-

pez, St-Hyacinthe, .342; Edwin Charles, Québec, Joseph Taylor, St-Hyacinthe, .308; Thomas Taylor, .303; Alphonso Gerard, Trois-Rivières et Granby, .303; John Malangone, Trois-Rivières, .302; Jacques Monette, St-Jean, .300.

2 — Non, monsieur, le club de baseball St-Jean de 1947 n'a pas terminé la saison en première place, mais en seconde position, deux parties en arrière du club Granby. Cependant, le club St-Jean a remporté les honneurs des joutes éliminatoires de 1947, après avoir vaincu les clubs Sherbrooke, St-Hyacinthe et Drummondville. Vous perdez ce pari. Nous le savons d'autant mieux que nous gérons, alors, l'équipe St-Jean. C'est la seule erreur que nous avons constatée dans les compilations de la Ligue Provinciale de cette année. C'est pardonnable! On ne peut pas tout savoir!

La griserie de la vitesse

Un grand nombre de fervents partisans du Canadien et des Royaux de Montréal possèdent des automobiles. Ils devraient savoir que la griserie de la vitesse fait de plus en plus de victimes, si bien que les routes ne sont plus très sûres, même pour les personnes très prudentes.

Les conseils, les recommandations, les exhortations sont souvent écoutés d'une oreille distraite et aussitôt oubliés. C'est pourquoi certains automobilistes ont imaginé des moyens propres à assurer leur sécurité. Et ce qui ne nous surprend aucunement, ce sont d'anciens athlètes du hockey et du baseball.

Ainsi, l'un de nos amis, suivant une automobile sur une route très fréquentée, lut cette pancarte, fixée à l'arrière du véhicule:

«Si tu peux lire ceci, joueur ou partisan du Canadien, des Royaux, des Alouettes, c'est que tu es trop près de mon essieu arrière et que tu risques la collision!...»

Une autre automobile porte à l'arrière, cette inscription narquoise:

[Lire la suite page 29]



ROCKY MARCIANO (à gauche), champion mondial des boxeurs poids-lourds, met à profit les précieux conseils du populaire JACK DEMPSEY, ancien As des pugilistes, toutes catégories. A l'offensive, ces deux athlètes de renom ont et avaient le même style, dans leurs esquives et leurs fougueuses attaques. Le grand Jack est en train de faire de Rocky un boxeur plus scientifique, à la suite d'une série de 5 leçons, qui rapportera à Dempsey la somme de \$2,000, dans le prochain mois. On le voit Jack n'a jamais vendu son savoir-faire pour des prunes!...

Le "Samedi" présente :

LE FILM DES FILMS

BIG JIM McLAIN



Big Jim McLain (John Wayne), un brave policier, et son assistant Mal Baxter (James Arness) ont pour mission d'enquêter sur les agissements d'une bande de terroristes. Ils partent bientôt pour Hawaï où ils essaient de déceler dans l'accueil original et cordial qu'on leur fait les indices des activités de la bande dont ils sentent l'étroite surveillance.



A l'aéroport d'Honolulu, Jim et Mal ont vite fait de reconnaître un de leurs amis journaliste, Phil Briggs (Vernon "Red" McQueen) qui promet discrétion absolue sur leur identité. Avec la collaboration du chef de police, Dan Liu, ils apprennent que Edwin White (Robert Keys) est soupçonné d'être le chef des terroristes, dont le mieux connu, Willie Namaka visite le Dr. Gelester chaque jour.

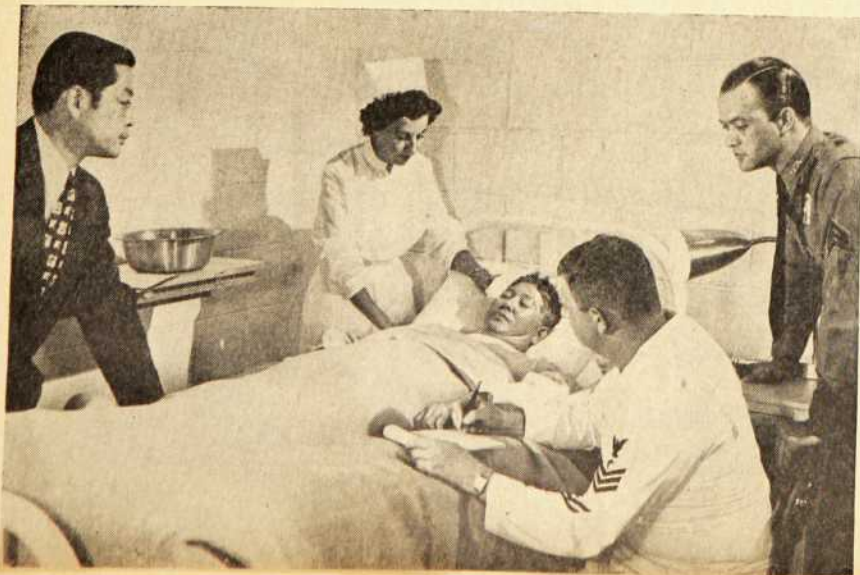


Jim rend visite au Dr. Gelester. Il y rencontre une charmante veuve de guerre, la réceptionniste Nancy Vallon (Nancy Olson). Une idylle s'ébauche bientôt et Jim tente d'obtenir certaines informations sur Namaka. Les rendez-vous prennent bientôt une toute autre tournure et chacun goûte tout le charme d'un sentiment partagé. Nancy assure Jim de son entière collaboration.



L'arrivée d'un étranger Sturak (Alan Napier) chez le Dr Gelester (Gayne Whitman) permet de découvrir que celui-ci est à la solde des terroristes. Sturak, chef de la bande, ordonne d'éliminer Namaka. Une des pistes conduit bientôt Jim à une léproserie où il trouve l'épouse divorcée de Namaka. Avec l'aide de la concierge de Namaka, il est prouvé que celui-ci participa au sabotage d'un navire de guerre.

Jim reçoit la collaboration de la police de la marine. Une visite à un vieux couple lui apprend que leur fils, dont ils sont sans nouvelles, vient de connaître une certaine notoriété dans les journaux. Il s'agit de Edwin White, le pseudo-chef anti-terroriste. On retrouve enfin Namaka (Ralph Honda) dans une clinique où il n'est qu'une pauvre épave privée de raison. Edwin White est bientôt démasqué.



MEURTRE A L'AUBERGE

[Suite de la page 9]

des communs assez vastes, hypothèse plutôt invraisemblable mais qu'il ne fallait pas négliger.

L'interrogatoire d'identité terminé, jeunes gens et jeunes filles reçurent l'ordre de ne point bouger de l'Auberge où se transporterait prochainement le Parquet.

Ce fut en effet, le lendemain que commença la véritable enquête.

Le Procureur de la République, M. Malevoisier, était un magistrat d'âge moyen, d'aspect froid, en imposant par ses airs ironiques ou distants.

D'avance, il s'était fait une opinion classant l'affaire parmi les meurtres passionnels. En effet, il se trouvait devant une jeune fille jeune, remarquablement belle. Sur ce point tous les avis concordaient. Le vol n'avait pas été le mobile du crime car la morte conservait au poignet une montre-bracelet de grand prix et, dans son sac à main, on découvrit deux fort belles bagues et une somme de plusieurs milliers de francs en billets de banque.

La voyageuse ne possédait, pour toute pièce d'identité, que la carte exhibée par elle à son arrivée et qui portait comme état civil : Monique Duruy, née à Paris le 5 juin 1926.

La profession y était indiquée ainsi que l'adresse : 105, rue Nollet.

Avec de telles précisions, l'affaire serait vivement éclaircie.

Cependant, une difficulté surgissait : celle de découvrir la façon dont le drame s'était déroulé.

Tous les témoignages concordaient. Monique Duruy était arrivée vers les dix-huit heures. Elle ne connaissait personne à l'Auberge et personne ne paraissait la connaître.

Le théâtre du meurtre était une vaste pièce à usage de dortoir, tenant la moitié de l'unique étage de l'Auberge.

En effet, cet étage avait été séparé en deux chambrées : l'une, donnant sur la façade, était destinée aux jeunes filles ; l'autre, prenant jour sur le jardin, servait aux hôtes masculins.

Entre ces pièces, un étroit couloir avec, à chaque extrémité, un cabinet de toilette avec eau courante et appareil à douches. Deux escaliers conduisaient du rez-de-chaussée, au premier étage. L'un, débouchait dans le dortoir des filles. Il partait de la salle commune. L'autre, extérieur, avait été construit pour les circonstances. Il menait directement à la pièce attribuée aux garçons.

C'était par le premier de ces escaliers que la malheureuse Monique était montée vers son destin, par celui-là, aussi, que s'était élancée Marcelle, environ deux heures plus tard et que l'avaient rejointe tous les habitants de l'Auberge, alertés par ses cris.

Entre les deux jeunes filles, personne n'avait emprunté cette voie. Le fait était indéniable, ou, alors, il fallait admettre une complicité entre les deux personnes qui affirmaient ce détail.

Par contre, aucun contrôle n'avait pu être exercé sur l'escalier extérieur. Il était facile à quiconque de s'y engager et, après avoir traversé le dortoir des garçons, de pénétrer dans celui des filles et d'attendre, dissimulé dans l'ombre, la victime désignée ; à moins qu'un rendez-vous ait été convenu d'avance entre le meurtrier et la nouvelle arrivée.

Seulement, une grave difficulté surgissait, tendant à faire écarter cette thèse. L'auberge était strictement clôturée de murs. Sur la route, la façade de la maison tenait tout l'espace.

Sur le derrière, se trouvait une cour entourée de bâtiments. Une porte donnait dans un jardin potager, également entouré de haies et de treillages im-

pénétrables. De plus, un chien de garde avait sa niche juste au bas de l'escalier et n'aurait pas manqué de signaler toute intrusion étrangère.

Au cours de la veillée, des allées et venues avaient certainement eu lieu.

Tout d'abord, l'hôte et l'hôtesse, après avoir mis les jeux en train, s'étaient retirés dans leur bureau comme ils le faisaient chaque soir, après leur dure journée de travail, afin de mettre leurs comptes en ordre.

Parmi les jeunes gens, tous reconnaissaient avoir un moment ou l'autre, quitté le cercle et certaines des jeunes filles s'étaient, elles aussi, absentes un instant, mais chacun niait être monté au premier étage et nul ne pouvait, plus que son voisin, être taxé de mensonge.

Il fallait attendre, pour se faire une opinion, les résultats de l'enquête qui révéleraient ce qu'était Monique Duruy, quel genre de vie et quelles relations étaient les siens.

III — Premières enquêtes

UN coup de théâtre venait de transformer le banal assassinat d'une petite employée en villégiature, en une affaire des plus mystérieuses.

La véritable Monique Duruy était parfaitement vivante et n'avait jamais quitté Paris. Les renseignements demandés à son domicile ne laissaient point l'ombre d'un doute subsister.

La jeune fille travaillait depuis plus d'un an dans la maison « Pérou » où elle était entrée comme vendeuse mais venait, grâce à son joli physique et à sa ligne élégante, d'être promue au rang de mannequin. D'autre part, elle vivait chez ses parents et ne pouvait être soupçonnée de faire usage d'un faux état civil.

Convoquée à la Police Judiciaire, elle ne put donner aucun renseignement concernant la jeune morte de l'A. J. Elle déclara seulement avoir égaré sa carte d'identité, elle ne savait trop comment.

Cette pièce n'ayant plus, depuis la Libération, une grande importance, elle avait omis d'en faire établir un duplicata.

Aussi naturelle que la déclaration spontanée de l'automobiliste qui avait déposé l'inconnue devant la maison où elle devait trouver la mort.

Il s'agissait d'un homme fort honorable le quel, passant devant la gare de Bouron, avait aperçu l'élégante voyageuse qui semblait fort encombrée par ses bagages et avait fait vers lui un timide signe d'appel.

Galamment, l'automobiliste s'était arrêté et, bien que ne se rendant pas à la petite localité où se trouvait l'A. J., il avait fait un détour afin de déposer sa passagère.

Aucune raison plausible ne permettait d'infirmer ce récit. Un fait en découlait : la fausse Monique Duruy était arrivée tout simplement par le train, comptant faire à pied les trois kilomètres qui séparaient Bouron de l'Auberge de Jeunesse.

Pourquoi n'avait-elle pas emprunté le car qui dessert toutes ces petites localités, puisque le footing ne semblait point être son sport favori ?

Aux inspecteurs lancés sur l'affaire de tirer parti de ces détails, d'apparence peu importants. Mais, tout d'abord, il s'agissait de percer à jour le mystère d'une identité si soigneusement dissimulée.

Vérification fut faite des empreintes de la morte. Le service de l'identité judiciaire n'avait rien relevé quant au meurtrier, lequel était sûrement ganté

LA PLUPART des
EXPLOITEURS
FORESTIERS
PRÉFÈRENT

LES BOUGIES

CHAMPION

pour

BAS PRIX DE REVIENT
par TONNE-MILLE

GRATUIT

AUX

NOUVEAUX MEMBRES

du Cercle du Livre Romanesque

CASTEL-
PIRATE
PAR
MAGALI

Stella aime Gordon,
Gordon aime Stella et depuis
des siècles, leurs deux familles se
haïssent. Leur amour triomphera-t-il
de la vendetta familiale ?

Pour recevoir gratuitement CASTEL-PIRATE de MAGALI, devenez
membre du CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE et achetez notre
roman d'amour du mois ROMANCE À GRENADE de Claude Jaunière.

COMMENT DEVENIR MEMBRE DU CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE

N'envoyez pas d'argent. Vous paierez \$1.00 dans les dix jours de la réception de votre livre. Chacun de nos livres du mois est un ROMAN D'AMOUR entièrement nouveau, jamais encore publié, qui est une exclusivité mondiale du CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE.

Dans les mois à venir, vous recevrez avant qu'ils paraissent en France et plus d'un an avant qu'ils soient publiés dans les magazines, les nouveaux romans d'amour de DELLY, MAGALI, MAX DU VEUZIT, CLAUDE VIRMONE, ETC, ETC.

Chaque livre seulement \$1.00 pour les membres du CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE. (Ces livres se vendent beaucoup plus chers en librairie.)

Les membres du CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE ne s'engagent pas à acheter chaque mois un nouveau roman d'amour, mais seulement à en acheter un tous les trois mois, aussi longtemps qu'ils restent membres du CERCLE DU LIVRE ROMANESQUE.

REMPLISSEZ CE COUPON
ET ADRESSEZ-NOUS-LE
AUJOURD'HUI

LE CERCLE DU LIVRE
ROMANESQUE LTEE, 8A-1
462 est, rue Ste-Catherine,
Montréal. HA. 5336

Veuillez m'inscrire au Cercle du Livre
Romanesque et m'envoyer ma prime gratuite
CASTEL-PIRATE de Magali,
ainsi que votre roman d'amour du mois
ROMANCE À GRENADE de Claude Jaunière.

Vous m'envoyerez l'annonce de vos romans
d'amour du mois et je m'engage à en acheter
au moins un tous les trois mois, aussi long-
temps que je resterai membre du Cercle du
Livre Romanesque. Il est bien entendu que
je peux quitter le Cercle quand je veux.

NOM:

ADRESSE:

VILLE: Age si moins
de 21 ans:

☐ Veuillez trouver ci-joint \$1.00 en paiement
de ROMANCE À GRENADE

☐ Veuillez me facturer, je vous enverrai
\$1.00 dès réception de mes livres.
Rayez la mention inutile.

462 est,
Ste-Catherine

Montréal,
Canada



au moment où il avait frappé le coup mortel.

La photographie et le signalement de la jeune fille parurent dans plusieurs journaux.

Cependant, une atmosphère lourde pesait sur l'A. J. où la volonté du juge immobilisait, bien contre leur gré, tous les témoins du drame.

Si nul d'entre eux ne pouvait être particulièrement incriminé, pas un n'était en mesure de faire la preuve formelle de son innocence.

A priori, les jeunes filles paraissaient hors de cause. Il avait fallu au meurtrier une grande force et une sûreté de main remarquable pour frapper un seul coup entraînant la mort immédiate, car le poignard risquait de rencontrer l'omoplate et, dans ce cas, la victime aurait eu le temps d'appeler au secours.

— Un rude coup, disait l'inspecteur Cartier que le Chef de la Sûreté avait définitivement chargé de la partie de l'enquête concernant la fausse Monique Duruy, un coup épataant, juste comme pratiquent les toréadors. L'épée s'enfonça au défaut de l'épaule, le tauréau s'agenouilla... et tout est dit.

En ce tueur expérimenté, Cartier devinait un adversaire redoutable et se proposait bien de ne point laisser la gloire d'une pareille arrestation à ses confrères provinciaux.

Ne trouvant rien à Paris, d'où il était cependant certain que venait la mystérieuse voyageuse, il résolut de faire un petit tour dans l'Auberge avant que le Juge d'instruction, en désespoir de cause, ne se décidât à libérer tous les pensionnaires.

Il fit le voyage dans sa petite voiture qui datait d'avant-guerre et dont le moteur commençait à donner des signes évidents de fatigue.

Mélancolique, il songeait, se voyant distancé par de plus puissants véhicules, aux luxueuses autos qui, dans les films américains, sont l'apanage des policiers.

N'ayant pas cru indispensable de passer au Parquet, il agissait sans mandat régulier mais il était peu probable qu'un foudroyant succès couronnât son entreprise et que l'assassin se laissât si facilement découvrir.

Marie-Thérèse Valterbe croyait pouvoir affirmer qu'elle n'avait, pour ainsi dire, échangé dix paroles avec ses nouveaux camarades.

— Il y avait en elle quelque chose qui arrêta la familiarité, pourtant de règle, et si naturelle parmi nos jeunes gens. Moi-même, j'ai éprouvé très vivement cette sensation. Quelque chose me disait que j'avais tort d'héberger cette jeune fille; mais pouvais-je lui fermer ma porte? Il faisait, d'ailleurs, un si vilain temps.

— En effet, je me souviens qu'il a plu à Paris toute la journée. Cette circonstance a dû empêcher que l'on découvre des empreintes sur le sol si, par hasard, le meurtrier est passé par le jardin?

— C'est possible, Monsieur l'Inspecteur. En tout cas, ces Messieurs du Parquet, et les gendarmes avec eux, ont cherché partout s'il y avait des traces d'escalade. Ils n'ont rien découvert. La pluie comme vous dites, a dû tout effacer.

— Mais sur les marches de l'escalier extérieur et sur le parquet du dortoir?

— On a tellement piétiné, Monsieur. Songez donc, ils étaient onze, sans nous compter, à se bousculer pour mieux voir!

— Personne ne venait du dehors, il me semble?

— Vous pensez bien qu'au cours de la veillée tout mon monde n'est pas demeuré vissé à sa chaise. Les garçons allaient fumer une cigarette dans la cour, les filles regarder le temps

qu'il ferait le lendemain. Non, il était impossible de rien découvrir.

— Vous-même, Madame, n'avez pas assisté à la veillée?

— Certes non. On a trop de besogne pour s'attarder avec les gosses quand tout marche bien.

— Vous n'avez pas songé à vous informer si la nouvelle venue n'avait besoin de rien?

— Une A. J. n'est pas un hôtel, Monsieur. Chacun apporte son matériel et se débrouille, parfois, avec l'aide de ses camarades.

— Et vous n'avez fait aucune remarque que celles concernant l'éléance de la jeune fille?

— Comme tout le monde, j'ai remarqué sa tristesse; quand elle est descendue, à l'heure du dîner, elle avait certainement pleuré.

Cette dernière observation fut confirmée par les cinq jeunes filles interrogées à leur tour. Beaucoup de propos oiseux furent énoncés. Chacune cherchait à se donner de l'importance, espérant avoir les honneurs d'un interview dans un journal.

Avec les hôtes masculins, Cartier poussa davantage les choses.

Il s'applique à poser quelques questions tendancieuses ou à mettre ses interlocuteurs en contradiction avec eux-mêmes, mais, pas plus que leurs gentilles camarades, les frères Vareuil, Omer Delvaecque, Robert Torsac, Maxime Pradier — qui, cependant, avait tenu dans le drame un rôle plus considérable — ne prêtaient à la moindre suspicion.

Tout était net, limpide, pas une faille dans ce qui n'était pas une défense mais la visible expression de la vérité.

Le dernier interrogé, fut le jeune Carlo. Tout de suite, l'inspecteur fut frappé par la nervosité du garçon, par la pâleur de son visage tendu et cette sorte de défense hargneuse, alors que personne ne songeait à le soupçonner.

Cependant, parmi le groupe masculin, Carlo était seul à n'avoir quitté

sa place qu'une seule fois et, quand il l'avait fait, il se trouvait que Jean Vareuil était, lui aussi, dans la cour, sorti quelques minutes avant son camarade: ils avaient échangé deux ou trois phrases, allumé une cigarette et regagné ensemble la pièce commune.

Cependant, quand l'inspecteur quitta l'Auberge de Jeunesse, un obscur travail se faisait dans son esprit. Non qu'il vit un criminel possible en ce jeune garçon, mais son instinct lui disait qu'il y avait un mystère dans l'existence de Carlo et, ce mystère, c'était son métier de l'élucider.

L'état civil que le jeune homme avait dû décliner était celui d'un enfant naturel, reconnu seulement par sa mère, Linda Prati, laquelle exerçait la profession d'artiste chorégraphique.

Il ne fut pas difficile à l'inspecteur d'obtenir tous les détails permettant de reconstituer l'histoire de Carlo.

Linda Prati exhibait ses talents et sa grâce dans un dancing du Havre quand elle fit connaissance d'un armateur, lequel s'éprit d'elle au point de lui demander de quitter son métier.

Elle profita de cette protection avouée pour faire revenir d'Italie un enfant qu'elle avait eu, trois ans auparavant, et qu'une vieille parente élevait dans un village de Toscane.

De son côté l'armateur, veuf depuis peu, était père d'un jeune garçon d'environ onze ans. Ce fut même à cause de ce fils que Jean Reydel ne régularisa pas sa situation.

Au cours d'un des premiers et très sévères bombardements, l'armateur et son amie, lesquels n'avaient point quitté la ville, se contentant de passer presque toutes les nuits dans une propriété que M. Reydel possédait à quelques kilomètres du Havre, trouvèrent la mort sous les ruines de leur maison où, par exception, ils étaient demeurés ce soir-là.

L'enfant fut épargné mais il se trouva subitement seul au monde, ne pouvant compter sur la générosité d'une

famille que la liaison de l'armateur avait brouillée avec lui.

Des voisins charitables recueillirent le bambin. C'étaient de pauvres gens. Aussi, tandis que le fils légitime recueillait tout l'héritage de celui que Carlo avait considéré comme son père, le fils de la danseuse entraînait dans la vie sous les auspices d'un petit tailleur de quartier qui, plus tard, voulut lui apprendre son métier.

Peu enclin à ce labeur sédentaire et obsédé par ses souvenirs d'enfance, Carlo rêvait d'être danseur, lui aussi.

Une fugue, précédée et suivie de violentes querelles, l'avait définitivement chassé de l'humble logis où il s'était toujours senti dépaycé. Parti avec de petites économies, il s'était accordé quelques jours de vacances, tout en se rendant à Paris afin d'y tenter sa chance.

Quels liens pouvaient-ils exister entre cet enfant malchanceux et la belle inconnue? Carlo était d'origine italienne. La mort avait péri d'un coup de stylet et l'on a coutume de dire que cette arme est particulièrement familière aux compatriotes du Dante. Hypothèse assez fragile; de plus il était certain que le homme, matériellement, n'avait pu commettre le crime. L'alibi fourni par son camarade était formel et Jean Vareuil n'avait aucune raison de mentir; d'ailleurs, leur retour à tous deux avait été remarqué par plusieurs personnes.

Chercher dans l'entourage du jeune garçon? Cela était facile.

De son voyage du Havre à Fontainebleau Carlo avait fourni un itinéraire minutieux et contrôlable. Depuis huit jours qu'il séjournait à l'Auberge de Jeunesse, il avait participé aux excursions en commun et personne n'était venu le demander.

L'inspecteur, assez déçu, avait regagné la capitale n'ayant d'autre espoir d'atteindre la vérité que par la victime elle-même, quand sa véritable identité serait enfin établie.

IV — Les intuitions du commissaire Cartier

LES RECHERCHES faites dans tous les milieux où la fausse Monique Duruy pouvait avoir évolué n'avaient encore donné aucun résultat. L'arme du crime ne portait pas d'empreintes. Celui qui l'avait maniée avait su prendre ses précautions. Le Juge d'instruction, M. Montandier, s'avouait, non sans perplexité, que l'affaire se présentait mal.

Brusquement, deux faits capitaux se produisirent. Dans un hôtel des plus modestes, un voyageur, arrivé la veille au soir, avait été trouvé, le matin suivant, râlant dans son lit.

Il avait absorbé une dose massive de véronal et, afin que personne ne puisse douter du suicide, il avait eu soin de laisser, bien en vue et adressée au commissaire de police du quartier, une feuille sur laquelle il avait tracé la formule consacrée: «Je me donne volontairement la mort», puis signé d'un simple prénom: Carlo.

Une seconde lettre, cachetée, celle-là, portait le nom de M. Bernard Reydel, aux bons soins de Me Hastier, notaire au Havre.

Prévenu de ce drame qui, en somme, pouvait avoir une corrélation avec celui de l'A. J., l'inspecteur principal Cartier avait aussitôt pris ses informations.

Bernard Reydel était le fils de l'armateur, Jean Reydel que, durant sa première enfance, le petit Carlo avait considéré comme son père.

La Police Judiciaire ne pouvait renoncer à une aussi précieuse piste. La lettre fut donc ouverte, puis recachetée et n'arriva entre les mains de Me Hastier qu'après que l'inspecteur et le

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	7	2	6	5	3	8	2	6	5	3	7	2	6	4	8
O	D	U	M	D	N	D	N	A	U	O	E	E	R	P	E
4	7	3	6	2	5	4	7	3	8	2	6	5	4	7	5
P	S	U	I	B	N	O	C	V	L	O	A	O	R	O	U
7	4	8	3	7	5	2	6	4	3	7	5	8	2	6	4
M	T	A	E	P	V	N	G	U	L	T	E	C	N	E	N
4	7	2	8	4	6	3	5	7	2	8	6	3	5	4	7
I	E	E	H	T	A	L	A	S	S	A	L	E	U	E	A
5	7	4	6	5	2	8	4	7	3	6	5	2	7	3	4
A	A	F	H	U	E	N	A	C	R	O	F	M	Q	E	V
7	4	6	2	5	7	3	8	4	2	6	5	3	7	4	8
U	O	R	A	O	I	F	C	R	I	I	Y	O	T	A	E
6	3	7	4	5	7	2	6	4	3	5	7	2	6	3	4
Z	R	T	B	E	E	N	O	L	M	R	R	E	N	E	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope formé par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Juge d'instruction en eussent pris connaissance.

Le jeune désespéré avait écrit :

« Je ne peux plus vivre après ce qui s'est passé entre nous. Vous m'avez indignement joué. Que ma mort soit pour vous un remords de plus, si toutefois vous êtes accessible au remords. »

Ces phrases ambiguës, pour sévères qu'elles paraissent, semblaient moins se rapporter au meurtre de l'inconnue qu'à l'attitude qu'avait eue, après la mort de l'armateur et de son amie, le fils légitime ou, plutôt, son tuteur, sans doute approuvé par lui.

Presque en même temps, l'identification de la morte éclaira l'affaire d'un nouveau jour.

Quelques journaux avaient publié un signalement de la jeune fille. Un seul, reprenant les renseignements fournis par la police, donna une description très exacte des vêtements de la morte, si bien qu'un matin une dame se présenta quai des Orfèvres.

Non seulement elle avait cru reconnaître l'habillement que portait, le jour de son départ pour une période de vacances, une jeune étudiante à laquelle elle sous-louait une chambre de son appartement, mais elle ajoutait que le silence de sa locataire l'inquiétait car celle-ci ne devait s'absenter qu'une huitaine de jours et avait promis à son hôtesse de lui donner de ses nouvelles afin qu'elle puisse faire suivre le courrier à elle adressé. Or, depuis près de quinze jours, le silence s'était fait. Elle n'avait reçu qu'une carte de Deauville ne comportant pas d'adresse, et cela tout au début du voyage.

Elle ne savait pas grand-chose sur sa locataire, si ce n'est que celle-ci avait dix-huit ans, qu'elle était inscrite à la Faculté des Sciences où elle suivait des cours en vue d'une licence d'histoire naturelle. Elle venait de Tunisie et c'est de là qu'une pension mensuelle lui était envoyée.

La jeune étudiante paraissait à son aise, toujours élégamment vêtue, payant sans difficulté un loyer mensuel de 2,500 francs.

Mise en face des photographies de la fausse Monique, Mme Dollin avait formellement reconnu celle qu'elle nommait Rachel Strager.

— Affaire empoisonnante ! avait déclaré Cartier, définitivement chargé de la délicate enquête.

Entre ses mains, telles les pièces d'un puzzle compliqué, les nombreux éléments ne parvenaient point à se coordonner.

Aucun détail qui lui parût de plus d'importance que les autres, autant d'énigmes toujours insolubles.

Qu'était venu faire dans cette modeste Auberge de Jeunesse, cette fille élégante et cultivée qui avait certainement les moyens de voyager en des conditions moins sportives et plus confortables ?

Pourquoi le vol et l'utilisation d'une carte d'identité, trouvée par hasard ou dérobée sciemment à sa légitime propriétaire, laquelle, en rappelant ses souvenirs, supposait que la carte lui avait été soustraite dans un dancing.

Pour quelle raison Rachel Strager cachait-elle sa véritable identité ? Enfin, quelles relations pouvaient-elles exister entre l'étudiante et les deux jeunes hommes, le fils légitime de l'armateur, le bâtarde de la petite danseuse ? Malgré qu'il s'en défendit, les noms de Carlo, de Rachel et de Bernard Reydel ne se séparaient pas dans son esprit et finissaient par l'obséder, malgré tous les efforts qu'il faisait pour s'en détourner en faveur d'autres et plus vraisemblables hypothèses.

En attendant les résultats d'une enquête faite à Tunis à l'adresse d'où provenaient les mensualités servies à l'étudiante, Cartier décida qu'un voyage au Havre s'imposait et que la première chose à faire était de prendre contact avec le fils de l'armateur, destinataire de l'ultime message tracé par le jeune suicidé.

Dans le grand port normand qui commençait à resurgir de ses ruines, l'inspecteur apprit tout de suite que la lettre posthume de Carlo n'avait pas encore été remise à son destinataire. Celui-ci, depuis sa mise en possession des biens paternels, n'avait plus donné signe de vie au notaire chargé du règlement. Son tuteur, pas davantage, n'avait connaissance de l'adresse du jeune homme lequel, après avoir, en un temps record, dilapidé le plus clair de sa fortune, avait complètement disparu.

Dès son adolescence, Bernard avait fait preuve d'un esprit d'indépendance et d'un goût immodéré pour la dépense. Au sortir du collège il avait, sous prétexte de faire son droit, obtenu de vivre à Paris. Il s'y trouvait au moment de la mort tragique de son père. Majeur quelques mois après et nanti d'une somme coquette, même en cette période où le marché noir était roi, personne n'entendit plus parler de lui, pas même Me Hastier lequel, cependant, s'occupait encore de faire toucher au jeune homme les dommages de guerre auxquels il avait droit.

— Tout est en ordre, Monsieur l'Inspecteur ; vous pouvez vous en rendre compte. Bernard Reydel n'a qu'à se présenter. Je lui remettrai, en outre, la lettre qui m'a été transmise par le Commissaire du XVe arrondissement.

Le fait que cette lettre ait porté seulement l'adresse du notaire n'était pas pour simplifier les choses. Carlo ignorait donc, lui aussi, où se trouvait Bernard Reydel et, cependant, les termes employés incitaient l'inspecteur à s'imaginer que les deux garçons s'étaient revus depuis l'époque lointaine où un bombardement avait fait du pauvre enfant, un orphelin et un abandonné.

Comment Bernard, lycéen, puis étudiant, aurait-il pu « jouer », c'était le terme employé, le fils de la danseuse, enfant alors, et qui n'avait rien à réclamer de l'héritage laissé par le protecteur de sa mère ? De quels « remords » pouvait-il être question ?

Faute de trouver à ces questions de satisfaisantes réponses, Cartier se retourna vers la toujours mystérieuse assassinée.

Ce fut à Trouville que ses recherches eurent un plein succès.

Rachel Strager était descendue au Grand Hôtel. Elle y avait donné sa véritable identité. Le lendemain de son arrivée, elle se rendit au Havre par le bateau. De retour le soir même, elle reprenait, le lendemain matin, le train pour Paris.

Or, à Paris elle n'était point rentrée chez sa logeuse et, trois jours plus tard, elle débarquait en gare de Boulogne et se faisait conduire à l'Auberge de Jeunesse.

De tous ces détails, Cartier en revenait invinciblement à son idée maîtresse, celle que son intuition lui suggérerait de plus en plus comme valable.

Tous les fils de l'intrigue convergeaient véritablement vers cette région où Bernard Reydel était né, où Carlo avait vécu la plus douce période de son existence.

A tout prix il fallait retrouver le premier, puisque le second était muet pour toujours.

[Lire la suite page 30]

Pourquoi est-il le meilleur ? *Qualité*

THÉ "SALADA"

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménagier de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

Pêches "Colombine"

1/2 tasse de riz 1/2 tasse de sucre 1 tasse de lait
1 tasse d'eau bouillante 3 oeufs 1/2 c. à thé de vanille

Bien laver le riz et le cuire dans l'eau bouillante salée 1/4 d'heure. Ajouter le lait chaud et cuire encore 1/4 d'heure, ou jusqu'à ce que le riz soit bien tendre. Ajouter 3 jaunes d'oeufs battus légèrement avec le sucre. Cuire à feu doux sans laisser bouillir, de préférence au bain-marie. Déposer sur assiette allant au four par rondelles épaisses d'un pouce environ et creusées au milieu. Placer sur chacune une demi-pêche la partie bombée sur le dessus et garnir de meringue.

Remettre au four pour dorer à 300° F.

Meringue

3/4 de tasse de sucre fin 3 blancs d'oeufs

Battre les blancs d'oeufs avec un mousoir jusqu'à ce que fermes. Ajouter graduellement en battant 1/2 tasse de sucre et incorporer le reste du sucre avec une cuillère en repliant le mélange mais sans battre.

Tarte mousseline aux fraises

1 1/2 c. à tb. de gélatine 1/4 de tasse d'eau froide
1 tasse de fraises écrasées 1 blanc d'oeuf battu ferme
2/3 de tasse de sucre 12 belles fraises
1 tasse de crème fouettée 1 croûte de tarte Graham

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes et faire dissoudre au-dessus de l'eau bouillante. Ecraser les fraises, ajouter le sucre et brasser jusqu'à ce qu'il soit bien dissous. Lorsque la gélatine a la consistance d'un sirop, ajouter aux fraises et au sucre. Bien mélanger et refroidir. Quand le mélange commence à épaissir, battre au mousoir jusqu'à obtention d'une belle mousse. Incorporer le blanc d'oeuf battu et la crème fouettée. Verser dans la croûte de tarte refroidie et laisser prendre. Garnir de belles fraises fraîches.

Croûte de tarte aux biscuits Graham

1 tasse de biscuits Graham écrasés
1/4 de tasse de beurre fondu
1/4 de tasse de sucre

Mêler dans un bol tous les ingrédients à l'aide d'une fourchette. Etendre bien également dans une assiette à tarte. Passer au four de 400° F. 10 minutes et faire refroidir avant d'y mettre la garniture.

Petits gâteaux à la crème sure

1/2 c. à thé de bicarbonate de soude 1/2 c. à thé de cannelle
1/2 c. à thé de crème de tartre 1/2 tasse de crème sure
1 c. à thé de sel 1 1/2 tasse de farine
1/2 c. à thé de gingembre 2 oeufs
1 c. à tb. de shortening 2 carrés de chocolat fondu
1 tasse de sucre 1 c. à thé de vanille

Défaire en crème le shortening, y ajouter le sucre graduellement et les oeufs. Bien battre. Faire dissoudre le bicarbonate de soude dans la crème sure. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la crème de tartre, le sel et les épices. Ajouter au premier mélange alternant avec la crème. Verser dans des petits moules à gâteaux beurrés et cuire au four de 375° F. 20 à 25 minutes. Garnir après refroidissement d'une glace au chocolat.

Glace au chocolat :

3 c. à tb. d'eau chaude 2 c. à tb. de beurre
2 carrés de chocolat fondu 2 tasses de sucre à glacer
1 c. à thé de vanille

Faire fondre le chocolat au-dessus de l'eau chaude, y ajouter le beurre, le sucre et l'eau chaude. Battre le tout jusqu'à consistance crémeuse. Il sera peut-être nécessaire de mettre un peu plus d'eau si la crème est trop épaisse.

NOTRE FEUILLETON

LE SERMENT VOILÉ

par PIERRE NINOUS

No 5

« **C** EPENDANT, il te faudra du courage. — Pourquoi?... — Parce que s'il ne s'en va pas en Amérique, il voudra quand même acquiescer une situation avant que tu deviennes sa femme.

« La délicatesse et le désintéressement sont trop ancrés en lui pour que nous lui demandions d'y renoncer ainsi.

« Ce serait l'amoinir. Nous ne le devons pas!

« Mais vous êtes jeunes tous les deux.

« Il faut qu'il continue son travail et ses efforts, qu'il arrive à se créer une personnalité; et que toi, pendant ce temps, tu l'encourages, tu sois patiente et douce, et forte comme je t'ai toujours rêvée et voulue.

« Me comprends-tu, chérie?

Très grave, elle répondit:

— Oui, et je suivrai tes conseils.

— Alors, va le chercher, et sans qu'il s'en doute, amène-nous-le ici.

— Et tu me permets d'y revenir avec lui?...

— Si je te le permets!... Mais je veux absolument que tu y sois, et que ce soit toi qui lui répètes devant moi ce que tu as entendu tout à l'heure dans la montagne.

— Oh! merci... merci...

« Ah! tu m'aimes trop!

« Je suis trop heureuse!

« J'ai peur.

— Pourquoi?

— On dit que le bonheur n'est pas de ce monde!...

— Quand on sait l'étayer par la volonté, l'intelligence et la droiture, ce bonheur, pourquoi donc ne le fixerait-on pas autour de soi?

« Et, à part la mort, contre laquelle il n'y a plus d'efforts possibles, de quoi une volonté bien trempée n'est-elle pas capable?...

« Va, ma Yéthou bien-aimée, va me chercher ton ami.

Elle disparut en courant.

— Ah! Pascalet!... dit aussitôt Mé- rindol, combien je suis heureux!

« Qu'il me tarde de voir ces enfants l'un à l'autre, de bénir les chères petites créatures qui naîtront d'eux!...

« Alors seulement, vois-tu, mon vieil ami, j'aurai rendu au petit-fils de notre commun bienfaiteur tout ce qu'il a fait pour nous!...

— Et je prierai Dieu pour que ce soit le plus tôt possible, mon brave Pierre, répondit le curé ému jusqu'aux larmes.

Au bout de quelques secondes, Mé- rindol reprit:

— Pascalet, je suis comme ma fille, j'ai peur de ma joie...

« Elle est si grande!... si tu savais!...

« Elle me rajeunit... elle me console... elle me guérit!

« J'étais si soucieux, si angoissé de sa peine!

« Ah! qu'elle n'éprouve jamais, elle, ce qui a été un si dur supplice pour moi: — le vide absolu du foyer, le con-

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le marquis de Verrières, de son pseudonyme John Gomer, ingénieur à New-York, revient en France après plusieurs années, avec ses deux enfants, Paul et Paulette, ayant fait fortune. Mais au cours de la traversée, une collision terrible s'est produite, et le marquis, qui a emporté tout son avoir avec lui, sort sain et sauf, lui et ses enfants, de la catastrophe, mais non sans avoir perdu tout son argent, et il atteint finalement le sol natal, absolument sans le sou. Son but, en revenant dans sa patrie, est de rechercher sa femme, Henriette Mé- rindol, présumée morte, mais qu'il croit encore vivante et victime de machinations diaboliques. En effet, il soupçonne le duc de Grand-Croix-Châteaufort d'avoir mis tout en oeuvre pour mettre la main sur la fortune d'Henriette et le croit capable de tous les crimes pour assouvir sa cupidité.

tact perpétuel avec une créature orgueilleuse, égoïste, peut-être perfide!...

C'était la première fois que Mé- rindol parlait ainsi de sa femme.

Etant la mère d'Henriette, elle avait toujours eu droit à tous ses respects.

Mais maintenant que la porte des soupçons s'était ouverte en lui, ce n'était plus la même chose.

Il continua:

— Le médecin me croit très malade, je le sais.

« Alors, en vue d'une mort soudaine, j'ai réglé mes affaires.

« Je te désigne comme le tuteur de ma fille, Pascalet.

— Pourquoi t'appesantis-tu sur ces idées-là, mon Pierre?

— Parce qu'un homme d'action et de décision, ainsi que je l'ai toujours été, doit voir la vérité en face, quelle qu'elle soit.

« Si je disparaissais, je ne veux pas que ma fille soit malheureuse.

« Pour cela, je te donne tous les droits que j'ai moi-même sur elle, et tu diras bien à Jean que ces scrupules, que je trouve si beaux aujourd'hui, ne devront plus exister alors.

« Tu les marieras le plus tôt possible, si je meurs, n'est-ce pas, Pascalet?

— Je te le jure, oui, mon ami...

— Ah! merci... jamais tu ne sauras à quel point ta parole m'apaise et me tranquillise, mon vieux camarade!...

La conversation en resta là.

Henriette, en effet, revenait avec Jean.

La jeune fille tenait son ami par la main, et ils faisaient le plus joli couple qu'il soit possible de rencontrer.

Lui, la dépassait de la tête, élégant, nerveux, plein d'une distinction hautaine, un peu froide malgré l'ardeur dévorante du regard noir et brillant comme une escarboucle.

Elle, blanche, frêle et jolie ainsi qu'un rêve de poète, ressemblait, avec sa souplesse, la rougeur de ses joues, ses yeux de pervenches fleuries, à la grâce même, faite femme.

Mé- rindol les regardait s'avancer, en extase.

— Mais vois donc, Pascalet, s'ils sont beaux l'un et l'autre!... ne pouvait-il s'empêcher de répéter. Et comme notre Jean ressemble bien à notre bienfaiteur, non seulement au physique, grand et fort comme lui, mais aussi au moral!

« Te souviens-tu de la délicatesse si farouche de notre vieux maître, qui ne voulait jamais rien devoir à personne?

« Ah! comme il est bien son fils, celui-là qui refuse mes millions, lorsque, au contraire, tant d'autres les convoitent si âprement!

Les enfants étaient à deux pas.

— Approche, mon petit, dit Pierre.

« Notre Yéthou a découvert un grand secret, et sur nos conseils, à l'abbé et à moi, elle va te le confier devant nous.

Le jeune marquis abandonna violemment la main de Mlle Mé- rindol, et recula de quelques pas.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-il, subitement préoccupé et méfiant.

— J'ai un amoureux, Jean, dit aussitôt Henriette. Et ce que ça me rend heureuse!... continua-t-elle, en enveloppant le jeune homme de ses regards doux comme des caresses.

Tout le visage du jeune marquis tressaillit et se contracta.

Ses yeux, à lui aussi, brillèrent comme des étoiles; mais, se ressaisissant très vite par un formidable effort de volonté, il répondit:

— Rien qu'un?... J'en suis surpris!...

Elle lui rendit sa raillerie, mais gentiment, avec ses belles prunelles toujours ensoleillées d'amour:

— J'en ai peut-être plusieurs, en effet, dit-elle.

« Mais je ne m'occupe que de celui-là.

— Ah!...

— Tu ne me demandes pas son nom, mon Jeannot?

— Que m'importe?... Il m'est indifférent.

D'un mouvement empreint d'un charme irrésistible, Henriette jeta ses bras blancs autour du cou de Jean:

— Mais c'est toi que j'aime, grand orgueilleux, grand menteur, grand fou! s'écria-t-elle; toi, qui m'aimes également, et que j'adore!

Il essaya de se dégager.

— Laisse-moi, laisse-moi... balbutia-t-il.

« Tu te trompes, je ne t'aime pas... Comme tu crois, du moins.

— Tu mens!... tu mens!...

« Je t'ai entendu tout à l'heure quand tu causais avec Raoul de Grand-Croix.

« Je sais ce qu'il y a dans ton coeur... « Et moi donc, comme je t'aime!

« Je te le dis devant père qui le veut, devant l'abbé qui va nous bénir!...

« Mon cher petit compagnon d'enfance, si bon pour moi, qui m'a tant protégée, tant aimée, était-il possible que je n'éprouvasse pas pour toi la même tendresse exclusive que tu m'as toujours témoignée?...

Le jeune homme à bout de forces, en sentant frémir dans ses bras cette enfant pure, son idole, n'y tint plus.

Il la couvrit de baisers.

— Ah! cruelle!... put-il enfin murmurer. — Cruelle! Quel mal tu me fais et quelle lâcheté tu vas me faire commettre!...

L'abbé pleurait, et essayait toutefois de cacher son émotion.

Mé- rindol, au contraire, rayonnait.

Ah! oui!... il était heureux.

Que Dieu était bon!...

Il serrait de temps en temps la main du curé, et disait très bas:

— Prie Dieu, Pascalet, toi qui es un saint, pour que rien n'entrave le si grand bonheur de nos enfants!...

Henriette continua:

— Moi, mon Jeannot, t'apporter une souffrance, non, ce n'est pas possible, puisque c'est, au contraire, la joie du paradis que je veux goûter toute ma vie avec toi!...

« Mais, voyons, papa attend que tu parles, et à présent que j'ai ouvert tes lèvres closes, demande-lui donc de devenir tout à fait son fils.

— Non, ce serait me déshonorer. Tu es trop riche!...

« Plus tard, si tu as le courage de m'attendre, oui, je parlerai; mais pas à présent!...

— Mon petit, dit Mé- rindol, de plus en plus poigné d'émotion, tu n'es point dans les conditions ordinaires.

« D'abord, tu n'es pas pauvre, et même si nous établissions nos comptes, tu serais tout aussi riche que moi.

— Que veux-tu dire, papa?

— Je vais m'expliquer.

« Ton grand-père m'a recueilli orphelin et sans le sou.

« Pour faire de moi l'homme que je suis devenu, il n'a marchandé ni sacrifices pécuniaires, ni direction morale.

« De sorte que si, au lieu d'être un paysan, même riche, je suis aujourd'hui le millionnaire que tu sais, c'est à lui seul que je le dois.

« Dans ces circonstances, n'est-il pas juste que je partage avec toi ce que, sans ton grand-père, je n'eusse certainement jamais pu gagner?...

— Non, dit Jean, les sourcils froncés.

« Toutes ces choses sont dignes de vous, mais elles ne sont que des subtilités que je n'accepte pas.

« Jamais, quel que soit mon amour pour ma femme, je ne consentirai à ce qu'elle m'enrichisse.

« Le contraire, oui.

« Qu'elle me doive tout, c'est naturel.

Mé- rindol l'interrompit.

— Henriette t'a appelé orgueilleux tout à l'heure, dit-il, comme elle a eu raison!...

« Oh! fais-le donc taire, cet intraitable orgueil, au moins en présence de ceux qui t'ont exclusivement aimé!

« Pour nous récompenser de notre profonde tendresse, vas-tu nous désespérer?...

« Je suis affaibli, sans forces, vieux avant l'âge, ne veux-tu donc pas que je te confie mon cher et doux trésor, ma Yéthou que seul tu sauras aimer comme je l'aime?

Commencé dans l'édition du 18 octobre 1952.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

« Que seul, peut-être, ajouta-t-il plus grave, presque solennel, tu pourras protéger et sauver des pièges qui lui seront tendus ? »

Le jeune homme avait les joues couvertes de larmes.

Un combat terrible se livrait en lui.

Les regards angoissés de Mérindol, les signes de l'abbé Soubirade, par-dessus tout l'amour intraduisible qu'il lisait dans les prunelles éperdues de sa bien-aimée, tout cela eut raison de son fier courage.

— Eh bien ! oui, dit-il enfin vaincu, je veux tout ce que vous voulez tous les trois... Est-il donc besoin de l'avouer, que moi aussi je l'adore, ma chère petite amie d'enfance, ma Yéthou aux yeux d'azur ?...

« Est-ce que mon cœur ne lui a pas appartenu depuis toujours ? »

« Être digne d'elle, n'est-ce pas mon unique but depuis que je comprends, que je discerne, que je veux ? »

« Et toi, père bien-aimé, si tendre, si bon, qui m'as fait sentir l'amour paternel dans ce qu'il a de plus noble, de plus profond, de plus dévoué, à moi pauvre enfant maudit et solitaire depuis ma naissance, et qui, à part mon pauvre abbé, n'avais été aimé par personne, crois-tu que mon ambition n'est pas de te prouver mon infinie reconnaissance ?... »

« Mais si vous m'aimez tous les trois, je vous en conjure, ne m'abaissez pas à mes propres yeux. »

« Ne me faites pas commettre une action dont je rougirais toute ma vie ! »

« Vos âmes sont hautes, et mes sentiments de si farouche susceptibilité, n'est-ce pas dans vos exemples et vos principes, bien plus encore que dans le sang dont je suis issu, que je les ai puisés ? »

— Alors, que veux-tu ? lui demanda la jeune fille, qui, aussi fière que lui, le comprenait.

— En Amérique, les fortunes sont rapides.

« Laissez-moi partir. »

« Je reviendrai vite. »

« Avec l'idée que tu m'attends, ma bien-aimée, je ferai des miracles. »

« Et combien plus satisfaite tu seras alors, à mon retour, malgré les douleurs de l'absence !... »

Déjà, Mlle Mérindol baissait la tête en pleurant.

Pierre ne laissa pas à sa fille le temps de parler.

— L'Amérique, dit-il, c'est trop loin.

« S'il m'arrivait malheur, et avec ma maladie, c'est à prévoir, qui donc veillerait sur Henriette et la garantirait des pièges qui certainement lui seraient tendus ? »

« Ah ! si tu savais, Jean, combien cette pensée me fait trembler ? »

Le jeune homme avait blêmi.

— Dans cet ordre d'idées, dit-il, tu peux tout me demander.

« Tu n'as qu'à parler, papa, je t'obéirai aveuglément. »

Comme Mérindol, en effet, Jean connaissait les Grand-Croix, et il savait de quoi le duc, aidé par l'aveuglement obstiné de Blanche, serait capable.

Pierre continua :

— Lorsque j'ai été nommé ton tuteur, je suis parvenu à sauver une quarantaine de mille francs de ton patrimoine.

Jean protesta.

Il se souvenait de la conversation échangée, dans le grand salon du château, entre le notaire et Mérindol, le jour où ce dernier l'avait adopté.

— Tu m'étonnes, répliqua-t-il aussitôt, j'ai toujours entendu dire, au contraire, que j'étais plus que ruiné, et que sans ta générosité, les dettes du marquis Henri de Verrières n'eussent point été payées.

Mérindol eut un geste d'impatience.

— Ne m'interromps pas, ordonna-t-il assez péremptoirement, c'est ainsi.

« Ces quarante mille francs, jetés par moi dans des spéculations très hasardeuses, car je voulais leur faire rapporter gros, au risque de les perdre, ont produit plus du triple. »

« Tu as donc aujourd'hui cent trente mille francs en chiffres ronds. »

« Ton patron actuel ne demande pas mieux que de te céder sa maison pour une somme que je te cautionnerai, et que tu paieras peu à peu, avec ton travail, tandis que ton capital actuel deviendra ton fonds de roulement. »

« Les plus grandes fortunes n'ont pas toujours eu des débuts aussi heureux, servis par plus de volonté, d'énergie et de loyauté. »

« Alors, à Paris, à côté de nous, dans l'intimité de ton rôle de fiancé, vous goûterez, ma fille et toi, sous mes yeux, un bonheur qui me rendra les forces et la santé. »

Jean était tombé à genoux devant Mérindol.

— Oh ! comme tu paies tes dettes ! s'écria-t-il, comme tu es bon ! »

« Oui, dans ce cher pays qui nous a tous vus naître, je jure de rendre ta fille heureuse. »

« Je l'adorerai encore plus que par le passé et le présent, je ne vivrai que pour elle... et mon existence entière sera consacrée à l'entourer d'un amour égal au tien. »

Pierre prit à deux mains la tête du jeune homme agenouillé devant lui.

— Je te crois, lui dit-il.

« Les Verrières ont toujours été l'honneur même, et c'est pour cela qu'à ma reconnaissance ancienne pour eux s'ajoutera une reconnaissance nouvelle. »

« Mais les obligations que je t'impose ne s'arrêtent pas seulement à ce que je t'ai dit, à ce que tu as accepté. Si Dieu me laisse au milieu de vous, oui, je te permets de gagner la fortune que tu veux offrir à ta femme. »

« Mais si le mal terrible dont je suis atteint s'aggrave et m'emporte, je veux, tu entends, Jean, je veux que tu deviennes le plus tôt possible le mari de ma fille, et cela par tous les moyens qui seront en ton pouvoir, et dans lesquels Pascalet t'aidera. »

« Et rappelle-toi bien que, devrais-tu faire des choses hardies pour sauver Henriette, je veux que tu les fasses. Et c'est à ton honneur que je m'en rapporte pour prendre telle décision que tu croiras nécessaire. »

— Je le jure, répondit Jean, très grave.

— Maintenant, ajouta Mérindol, mets-toi à genoux, toi aussi, ma Yéthou ; je veux que mon saint ami vous bénisse tous les deux. »

Ils obéirent.

Et sous l'oeil de Dieu, dans le calme divin de cette nature si admirablement belle, magnifique et féconde, le curé leva sur eux ses mains tremblantes.

— Que le Seigneur vous protège, mes enfants bien-aimés, leur dit-il.

« Jean, s'il le faut, tu tiendras lieu de famille entière à la femme que te donne aujourd'hui ton bienfaiteur. »

« Et toi, Henriette, regarde dès à présent le marquis de Verrières comme ton fiancé, choisi par ton père vénéré, en attendant qu'il soit ton mari !... »

Mérindol, à son tour, toucha les fronts purs de ses enfants inclinés religieusement devant lui.

— Aimez-vous, leur dit-il, aimez-vous !... Soyez honnêtes, fidèles et droits et le secret du bonheur en ce monde est là. »

« N'oublie jamais mes paroles actuelles, ma fille chérie... Aime exclusivement Jean toute ta vie... Sois-lui douce, tendre et dévouée. »

« Le foyer où il y a l'amour absolu, la confiance illimitée, l'estime réciproque console de tout !... »

« Penses-y toujours, ma Yéthou ; — Tu auras vis-à-vis de ce mari adoré une dette immense à payer, la mienne. Sans les siens, nous ne serions rien, ni toi ni moi !... »

« Et maintenant, embrassez-vous tous les deux, mes enfants adorés, vous êtes fiancés... Vous êtes irrévocablement liés l'un à l'autre. »

Ils se couvrirent de baisers.

— Pour toujours, dit Jean en pressant Henriette sur son cœur.

— Pour toujours, envers et contre tous, la volonté de mon père sera respectée par moi, répondit la jeune fille aussi grave, aussi recueillie que si, devant l'autel, l'abbé Soubirade lui eût donné la bénédiction nuptiale.

VI — La lettre anonyme

D'un commun accord, personne ne parla de ce qui s'était passé en présence du curé et de Mérindol.

Cependant si heureux, si rasséréné fut tout à coup le visage de Jean ; si longues furent les promenades autour des massifs en compagnie de son adorée, qui maintenant s'appuyait sur lui, avec une confiance heureuse, point vue jusque là, que ce changement frappa tout le monde.

Depuis le jour béni des fiançailles, le jeune marquis, au lieu de rechercher Raoul de Grand-Croix, le fuyait, au contraire, comme la peste.

Maintenant, les rôles étaient renversés.

C'était Philippe, actuellement, qui très alarmé essayait de suivre les amoureux et de mettre constamment entre eux sa vilaine tête d'épervier.

Il atteignait rarement son but.

En effet, Mérindol voyait son manège, et il était rare qu'il n'arrivât pas à l'arrêter au passage.

Jean alors filait comme le vent, et avec des ruses de sauvage, il rejoignait Henriette qui, d'ordinaire, l'attendait dans un massif épais, aux premiers escarpements de la montagne.

Alors, très heureux, très jeunes, ils partaient en courant, et montaient très haut, très loin.

Puis, lorsqu'ils avaient découvert quelque endroit inaccessible ou caché, ils s'asseyaient l'un à côté de l'autre.

Là, tout près la main dans la main, ils parlaient de leur éternelle tendresse, de leur avenir ; ils faisaient des projets honnêtes et purs comme eux.

Mais le plus souvent, ils restaient de longues heures sans prononcer une parole.

C'était alors qu'ils se comprenaient, qu'ils s'entendaient le mieux.

— Je vous assure, ma chère amie, dit un jour Philippe de Grand-Croix à Mme Mérindol, qu'il se passe ici des choses très graves, et qui compromettent absolument nos projets, si nous n'y mettons ordre.

— Quelles choses ?... demanda Blanche, qui, très peu intelligente, ne voyait jamais rien par elle-même.

— Il y a du nouveau entre votre entrepreneur, votre fille et Jean de Verrières.

— Allons donc ! Vous rêvez !

« Si cela était, Pierre m'en eût parlé, à moi, la mère... »

— Il ne vous a jamais prise au sérieux, aujourd'hui moins que jamais.

— Vous croyez ?

— J'en suis certain.

— Alors, vous ne voulez pas ce mariage ?

— La belle demande ! Est-ce qu'Henriette ne doit pas être la femme de Raoul, et devenir après vous la duchesse de Grand-Croix-Châteauneuf ?...

Blanche tressaillit.

Ce titre que l'habileté de Philippe faisait miroiter à ses yeux chaque fois

QUE répondriez-vous ?

Q. — Où trouve-t-on : « Allez, vous êtes une ingrate. Ne tombez jamais sous ma patte » ?

R. — Dans « le Loup et la Cigogne », de La Fontaine.

Q. — Qu'est-ce qu'un pavé de l'ours ?

R. — C'est un éloge maladroit. Allusion à la fable de La Fontaine : « l'Ours et l'Amateur des Jardins ».

Q. — Que signifie : « Elever sur le pavois » ?

R. — C'est mettre en grand honneur. Les Francs élevaient sur le bouclier ou pavois leurs chefs qu'ils voulaient glorifier.

Q. — Qu'est-ce que Pic de la Mirandole ?

R. — C'est un grand savant italien qui offrit de soutenir publiquement 200 thèses sur tous les sujets « et beaucoup d'autres » (et quibusdam aliis).

Q. — Qu'est-ce que se conduire en pied plat ?

R. — En homme sans manières, sans éducation. Les nobles portaient des chaussons à talon, mais pas le peuple.

Q. — Que veut dire : piquer des deux ?

R. — Quand un cavalier veut partir vite, il pique son cheval des deux éperons.

Q. — Que signifie : y mettre les pouces ?

R. — Cela signifie céder. Les policiers comprimant les pouces des prisonniers dans des poucettes, la douleur les faisait céder.

Q. — Qu'est-ce que chanter pouilles ?

R. — C'est dire des injures, des choses désagréables, traiter quelqu'un de pouilleux.

Marquée au coin de l'élégance

Vous éprouverez une fierté bien légitime en prenant le volant de votre nouvelle Buick — car vous aurez la distinction de conduire la voiture la plus populaire du monde élégant.

Son apparence racée fait honneur au bon goût des gens qui choisissent la Buick. Sa nervosité et son économie d'essence attestent leur bon jugement. Et c'est ainsi que partout où vous rencontrez les gens avertis, vous voyez la Buick — la plus désirable, la plus désirée.

C'est à peu près ce qu'il y a de plus élégant sur roues — à l'intérieur comme à l'extérieur.

A l'intérieur, elle a l'élégance de draps riches, en deux tons harmonieux, sur des banquettes larges aux coussins moelleux — et les fenêtres donnent une vue vraiment panoramique.

A l'extérieur, elle a le cachet crâne et la distinction du profilage et de la brillante lance de chrome qui vous disent à l'instant que — c'est une Buick.

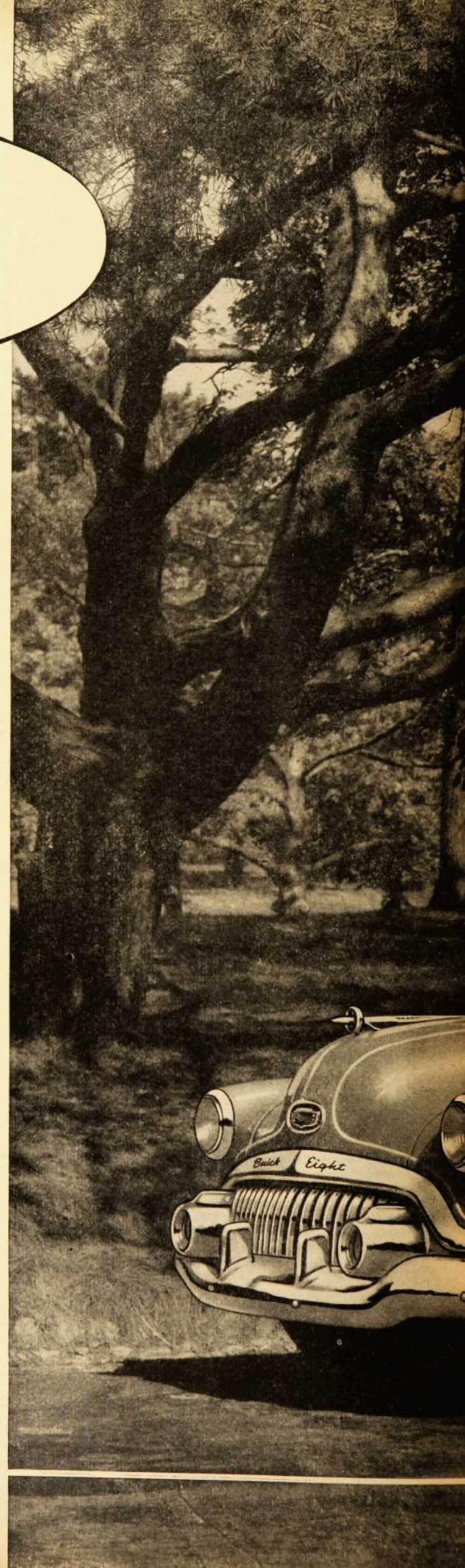
Et, sous son capot, vous avez l'ardeur et la puissance d'un moteur qui forme et fait exploser 10,000 boules de feu par mille—le moteur Fireball 8 de Buick—un moteur à soupapes en tête et à haute compression, caractérisé par la puissance et l'économie d'essence.

Vous avez donc raison d'être fier de cette superbe voiture économique car l'économie commence avec le prix que vous payez.

Vous feriez bien de visiter votre marchand Buick aussitôt que possible.

UNE VALEUR GENERAL MOTORS

*Illustré — Sedan Tourback Buick 4 portières.
Les écussons aux roues sont d'équipement régulier sur la Roadmaster,
facultatif à coût additionnel sur les autres séries.*





Quand de meilleures automobiles
seront construites

BUICK

les construira

LE SERMENT VOILE

[Suite de la page 17]

qu'il voulait obtenir quelque chose d'elle lui enlevait le peu de cervelle que contenait sa tête jolie, mais si petite !...

— Oh ! mon Philippe ! soupira-t-elle, que faut-il faire pour atteindre ce but ?

« Vous savez bien que je suis toujours disposée à vous obéir. »

— Prévenez-moi scrupuleusement de tout ce que vous verrez, dit-il ; même du détail qui vous paraîtra le plus insignifiant. Après nous aviserons.

Elle le promit ; mais suivant son habitude elle ne vit rien du tout. Le duc de Grand-Croix fut plus heureux.

A force de rôder, d'espionner, d'écouter aux portes, il finit par acquérir la quasi-certitude que l'avenir des deux fiancés était arrêté et décidé par Méréndol.

Il se creusait la cervelle pour savoir comment il pourrait détruire ce bel échafaudage d'espoir et de bonheur, quand, un matin, Pierre dit à son fils adoptif :

— Je viens de recevoir une lettre de ton patron.

« Tout est réglé avec lui, ainsi que je te l'ai dit l'autre jour. Il t'attend. »

« Jusqu'au mois de janvier, tu vas travailler à l'inventaire à ses côtés. »

« A ce moment-là, vous passerez l'acte de vente, et d'ici quatre à cinq ans, en déployant toute l'énergie dont tu es capable, tu peux être dans une telle voie de fortune que ton mariage soit possible. »

Jean saisit les mains de Méréndol.

— Oh ! merci !... dit-il simplement, la gorge serrée comme dans un étou.

Au bout de quelques secondes seulement, il put ajouter :

— Je partirai demain matin !...

Méréndol inclina la tête et répondit :

— Cette ardeur ne me déplaît pas.

« Néanmoins, comme je n'ai jamais rien fait qu'au grand jour, tout à l'heure, après le déjeuner, j'annoncerai ma volonté, c'est-à-dire vos fiançailles actuelles et votre futur mariage à Mme Méréndol. »

« Et me permettras-tu de mettre devant tous au doigt d'Henriette la bague de fiancée ?... »

— Certes !... Mais en as-tu une très convenable, très belle ?...

— J'ai celle de ma mère, que tu as jadis sauvée de notre naufrage, avec quelques autres bijoux de famille. »

« Elle est faite d'un vieux diamant ancien, assez gros et d'une grande pureté. »

« Elle est montée sur un chaton à nos armes, surmonté de la couronne de marquise avec les initiales de ma mère, qui se trouvent être celles d'Henriette, puisque ma mère s'appelait Hélène. »

— C'est parfait ainsi, dit Méréndol.

En effet, comme le repas finissait Pierre dit à sa femme :

— Mon fils adoptif, le marquis de Verrières, partira demain pour Paris où son patron le réclame. Mais avant son départ, je t'annonce qu'il est fiancé à ma fille Henriette, en attendant qu'il devienne son mari.

« Sous nos yeux, il va passer au doigt de sa future femme l'anneau des fiançailles. »

Philippe de Grand-Croix était devenu livide.

Blanche, qui depuis très longtemps recevait de lui toutes ses impressions, devint également pâle de colère.

— Vous parlez, Dieu me pardonne, comme si vous étiez le seul maître de ma fille, dit-elle au bout de quelques secondes.

« N'a-t-elle pas sa mère également ? »

« Sa mère qui a quelques droits sur elle, je suppose, et qui est autant que »

vous maîtresse de consentir ou de refuser ?...

— Je pourrais vous répondre que lorsqu'une mère s'est aussi complètement désintéressée de son enfant et de son mari que vous l'avez toujours fait ; lorsque, comme vous, elle a sans cesse vécu indifférente à ce qui les touchait, ayant renié tout devoir, elle n'a plus aucun droit. — Je ne le ferai pas.

« Je me contente de vous déclarer que ce mariage a été le vœu de toute ma vie, le but de tous mes efforts, et qu'aujourd'hui ma volonté formelle est qu'il s'accomplisse. »

« Et il s'accomplira, ajouta Pierre avec une singulière énergie, il s'accomplira parce que le cœur de ma fille est d'accord avec le mien. »

Henriette inclina la tête en signe d'adhésion.

— Ce geste ne me suffit pas, dit Méréndol.

« Jure à haute et intelligible voix que tu seras la femme de Jean de Verrières, que tu l'attendras, s'il le faut, à travers tous les obstacles, et que tu réaliseras tôt ou tard mon vœu le plus cher, en dépit de tous les pièges, des infamies ou des efforts qui seraient tentés pour l'empêcher. »

La jeune fille étendit la main, se leva et d'une voix dont la netteté fit tressaillir Philippe de Grand-Croix, elle dit :

— Je jure que j'accomplirai, de quelque façon qu'il le faudra, la volonté de mon père bien-aimé, et que Jean de Verrières, le seul que j'aimerai jamais, sera mon mari.

Elle abaissa sa main, et comme Jean était à côté, il la saisit, la couvrit de baisers, et se levant à son tour, il passa à l'annulaire de sa fiancée la bague de »

la marquise Hélène, de celle qui était morte en lui donnant le jour.

Avec un respect infini, Henriette y appuya ses lèvres.

Le duc, immobile, le nez dans son assiette, n'osait relever son visage, de peur que, sur ses traits contractés, Méréndol ne lût la rage folle à laquelle il était en proie.

Mais sa volonté ne fut pas à la hauteur de sa prudence habituelle.

— C'est la première fois, dit-il, ne se contenant plus, que je vois faire aussi peu de cas d'une mère impeccable et honnête comme l'est Mme Méréndol.

Blanche, qui attendait un mot ou un signe de Philippe, éclata :

— Eh bien ! non... dit-elle, cela ne sera pas !...

« Henriette est ma fille, elle ne se mariera pas sans mon consentement. »

« Et je le lui refuse !... »

— Elle n'en a pas besoin, dit Méréndol. La loi a prévu ce cas : — lorsqu'il y a dissentiment entre les deux époux, la volonté du père l'emporte. »

« Or, moi, je veux que ma fille se marie avec Jean de Verrières. »

La colère de Blanche augmenta devant la froideur calme et glaciale de son mari.

— Au nom du respect que me doit ma fille, dit-elle, je lui défends de penser à cet aventurier, qui a été assez adroit pour vous aveugler tous les deux. »

A ces mots, Jean se leva, le visage contracté de douleur et d'indignation.

Mais d'un geste impérieux, Méréndol lui fit signe de s'asseoir et de se taire.

— Malheureuse !... dit-il à son tour... vous oubliez que je suis le maître ici !

Philippe tressaillit :

— Que voulait-il dire ?...

Avec son extraordinaire intelligence, Pierre avait-il deviné quelque chose de leurs criminelles relations ?...

Alors, il allait le chasser, et tout son plan serait anéanti.

Non, Pierre ne devait rien savoir.

L'entrepreneur continuait, en la fixant seule :

— Vos appréciations sont le reflet de vos sentiments.

« Ne jugez à votre aune que ceux qui ont votre sympathie, et laissez les autres tranquilles, vous ne les comprendrez jamais. »

Le duc de Grand-Croix, plus tranquille, protesta :

— Il n'y a que des parvenus pour traiter ainsi des femmes et des hôtes, bredouilla-t-il entre les dents.

Méréndol le devina plutôt qu'il ne l'entendit.

— Tonnerre !... s'écria-t-il, en donnant sur la table un si formidable coup de poing que le service tout entier en fut bousculé, vous tairez-vous les uns et les autres ?...

« Cette maison est à moi, gagnée par mon travail ; que ceux qui s'y déplaisent la quittent. »

« Vous la première, continua-t-il, en s'adressant à sa femme. Il y a beaux jours que je vous y supporte à grande-peine. »

« Si vous ne voulez pas m'obéir, partez ! »

Il ajouta, plus brutal :

— Avec vos droits !...

Philippe à ces mots tressaillit, pris une fois de plus d'une peur aussi grande que l'instant auparavant, quoique d'une autre nature.

Mme Méréndol n'aurait-elle donc pas sa part de cette immense fortune ?...

Inutile de le demander à Blanche.

Elle était trop nulle pour rien connaître, même à ses propres affaires.

Mais une chose, si c'était possible, ennuya encore plus le duc que cette phrase de Méréndol.

Jusque là, ce dernier, en effet, avait été avec Philippe d'une politesse pleine de bienveillance et de bonté.

Sa douceur envers ce vaincu de la vie avait été telle que Philippe s'y était toujours mépris et avait cru que le fond du caractère de Pierre était une faiblesse absolue pour tout ce qui ne touchait pas à ses spéculations et à ses affaires.

— Avec un peu d'adresse, il ne sera pas difficile d'en avoir raison au moment opportun, avait-il pensé depuis qu'il le connaissait.

Et voilà, au contraire, que l'homme se révélait entier, absolu, ne pliant pas, prêt à en arriver aux plus violentes extrémités pour faire triompher sa volonté ; avec cela, il l'enveloppait, lui, Philippe, d'un mépris qu'il ne dissimulait point, et qui stupéfiait M. de Grand-Croix !...

C'était exceptionnellement grave.

Et plus que jamais il se disait que ses projets ne pouvaient recevoir une mortelle atteinte.

Ces projets, on le sait déjà, basés sur la faiblesse de Méréndol et sur l'orgueil de Blanche, étaient de faire épouser à Henriette son fils naturel, reconnu par lui, à l'insu de tous, ce Raoul de Grand-Croix pour lequel Philippe éprouvait la seule tendresse qui jamais eût fait battre son cœur sec et aride.

Et avec le bonheur de ce fils adoré serait satisfaite l'autre passion de sa vie, cette cupidité jamais assouvie, et pour laquelle Philippe commettrait des crimes, s'il le fallait.

Car, malgré son avarice sordide, son économie de fourmi capable de se priver de tout pour empiler quelques écus, il ne possédait rien ; peut-être moins encore que lorsque, par la bonté de Méréndol, il avait quitté ses montagnes pour aller à Paris tenter des affaires sous les auspices puissants de l'entrepreneur.

C'est que Raoul dévorait à mesure tout ce que Philippe pouvait amasser et économiser. Pétri de vices, il savait »

LA VIE COURANTE ... Par Georges Clark



— C'est la première année qu'elle a quitté l'université et elle ne peut travailler autrement.

soutirer au duc pour le jeu, les chevaux, et une foule d'autres choses plus ou moins avouables, tout ce que Mériindol lui faisait gagner.

Mais si Raoul mettait la main sur cette grosse fortune tout entière, que diable! ce serait bien une autre chanson!

Et quel que fût l'appétit du jeune homme, il parviendrait bien à le calmer, avec de tels revenus!...

Et il faudrait renoncer à tout cela?...

Avec des rages de loup pris au piège, Philippe, toutes ces choses en tête, se demanda par quelles combinaisons, quelles lâchetés, au besoin quels crimes, il pourrait arriver à la réalisation de son âpre désir.

Comme une petite lueur, d'abord insaisissable et à peine perceptible, l'infamie qui pouvait aider Philippe à atteindre son but naquit dans les profondeurs du cerveau de ce triste sire, et peu à peu grandit, grandit, illuminant tout l'avenir du misérable.

En effet, si Mériindol n'aimait pas sa femme, il avait gardé toute son estime à celle qui était, avant tout, pour lui, la mère de sa fille.

Or, Pierre n'avait jamais laissé passer une occasion de dire à quel point il eût été impitoyable pour elle si sa conduite, un jour ou l'autre, avait seulement été imprudente.

— Folle, orgueilleuse et sans cœur, je lui ai tout pardonné, disait-il quelquefois; mais de vie légère... la mère d'Henriette!... Tonnerre!... non, je la tuerais si cela lui arrivait jamais!... Elle peut bien y compter!...

Et, à cette simple idée, des rages folles le prenaient, puis des vertiges et des congestions terribles.

Or, tout ce qui pouvait les provoquer, ces vertiges et ces congestions, le médecin, en ce moment-ci, le proscrivait absolument.

Depuis que le docteur avait rendu cet arrêt, chacun dans la maison s'étudiait à écarter scrupuleusement de Mériindol toute cause de colère.

Et Philippe pensait à ces détails; et il y réfléchissait profondément, il y réfléchissait encore, la nuit, le jour...

— Bast! murmura-t-il un matin, alors que toutes ses minutes, depuis plus d'une semaine, avaient été employées à combiner, à chercher, à désirer toujours les mêmes choses, qui veut la fin, veut les moyens!

Il se leva, passa dans une pièce voisine, un petit salon qu'il occupait également, et là, il prit dans un tiroir de son secrétaire une petite cassette en fer dont il portait constamment la clef sur lui.

Les lettres étaient empilées les unes sur les autres.

Celles de dessus paraissaient récentes. Celles de dessous, au contraire, étaient jaunies par le temps.

Minutieusement, le duc de Grand-Croix les relut.

— Voilà la plus compromettante, la plus claire de toutes, dit-il enfin.

Il s'assit alors devant son bureau, et écrivit de la main gauche les lignes suivantes:

« Monsieur Mériindol,

« C'est une pitié qu'un brave homme comme vous soit mis dedans par des gens pareils à ceux qui vous entourent. On disait bien dans le pays que depuis longtemps votre coquinerie de femme vous trompait avec le duc de Grand-Croix-Châteauneuf.

« Mais comme on ne les avait pas surpris ensemble, beaucoup, moi le premier, doutions de ce fait.

« Ces jours-ci, le hasard a mis entre les mains de celui qui vous écrit ces lignes la preuve certaine de l'infamie des deux complices.

« Je me suis d'abord tu.

« A quoi bon se mêler des choses qui ne vous regardent pas?...

« Mais les grimaces et les bêtises que fait cette année Mme Mériindol, dans tous les coins du pays, avec son amant, m'ont tellement écoeuré, que je vous envoie la prose de votre susdite épouse.

« Pour sûr que si vous êtes l'honnête homme que l'on dit, vous ferez cesser ce scandale.

« Donc, dans l'intérêt de la morale publique et des bonnes mœurs, celui qui a l'honneur d'être votre correspondant, vous envoie la lettre ci-incluse avec la sienne.

« Lisez-la; et quelque formidable que soit votre aveuglement, il cessera.

« Un de vos amis dévoués,

« X X X X X ».

Cinq "X" pour signature, et c'était tout.

VII — Catastrophe

PHILIPPE relut sa lettre, sourit et, avec une expression infernale dans les yeux, il murmura:

— Si, ce coup-ci, la rage et la colère ne lui donnent pas cette fameuse attaque d'apoplexie tant redoutée, il faut avouer que je n'aurai pas de chance!

Il y avait huit jours que Jean, plein de foi dans son bonheur futur, était installé dans son usine, travaillant à l'inventaire annuel.

Mériindol avait décidé que sa famille et lui ne quitteraient pas encore les Pyrénées malgré la saison qui s'avancait, le temps étant toujours exceptionnellement beau.

Seuls, le duc et Raoul allaient retourner à Paris.

Blanche en était désespérée, et elle le disait maladroitement avec une insistance qui, pour la première fois, blessait Mériindol.

Un matin, dans son courrier, Pierre trouva la lettre anonyme.

Il la relut deux fois sans en comprendre le sens.

Enfin, en une lueur terrible, la valeur des mots lui apparut.

Cependant, le sentiment qui naquit le premier en lui, avant la colère, ce fut un dégoût profond.

— Sur mon âme, murmura-t-il, voilà une fameuse infamie!...

Il prit la lettre, la froissa dans ses doigts et s'appretait à la lancer dans la cheminée quand, subitement, certaines expressions lui revinrent, nettes et formelles.

— On me dit qu'il y a, dans la même enveloppe, une preuve irrécusable, pensa-t-il. Où est-elle, cette preuve? Il n'en coûte pas beaucoup de la voir.

Il visita de nouveau l'enveloppe.

Un deuxième morceau de papier, en effet, était resté dedans.

Il reconnut aussitôt l'écriture de Blanche.

Avec des yeux où s'allumait une colère folle, Mériindol parcourut la lettre de sa femme.

Elle datait de dix ans, mais les expressions précises ne laissaient aucun doute à son égard.

— Ah! la coquinerie!... balbutia-t-il.

« La coquinerie!

« Sous mes yeux!...

« A côté de sa fille!...

« Moi qui la croyais honnête!...

« Triple gueuse!...

Ses mains tremblaient.

Il n'y voyait plus.

Il eut cependant la force de sonner.

Un domestique presque aussitôt se présenta.

— Allez me chercher Mme Mériindol, dit-il, d'une voix bredouillante, mais si impérieuse que le valet de chambre disparut comme un éclair.

Lorsque, très peu de secondes après Blanche arriva, Pierre ne se possédait plus.

Elle s'avancait sans appréhension.

Elle n'avait pas de sens moral, et jamais, ni autrefois, ni à l'heure actuelle sa conscience ne lui avait rien reproché.

— Qu'est-ce que c'est que ça?... lui demanda-t-il en lui mettant la lettre à deux centimètres du visage.

Elle devint d'une pâleur extrême.

La physiologie de Mériindol lui faisait froid jusque dans la moelle des os.

— Je n'ai jamais écrit cette lettre, balbutia-t-elle, affolée... Elle n'est pas de moi!...

Il lui écrasa le papier sur la figure.

— Pas de toi! s'écria-t-il.

« Ah! la gueuse!... Misérable!... Femme de honte et de boue!...

« Tu mens encore!...

« Ah! tu n'as pas même su rester honnête, toi que je supportais chez moi!... Tu me trompais... Et avec qui encore?...

« Avec une canaille, un sans le sou, auquel j'avais fait l'aumône, et qui me trahissait sous mon toit... en mangeant mon pain!...

« Ah! gredins... gredins!...

« Mais vous ne le porterez pas en paradis ni l'un ni l'autre!

« Toi, je te chasse!

« Habitée à une existence de reine, tu iras crever de faim où tu voudras, car tu n'auras pas un centime de moi...

« Non, sur mon âme!

« Et lui, ce que je vais te l'étrangler! Blanche avait redressé la tête.

Entendre attaquer et insulter Philippe était au-dessus de ses forces.

— C'est le duc de Grand-Croix-Châteauneuf, dit-elle, la bouche pleine de ce nom qui lui avait fait faire des folies; il ne te craint pas!...

Mériindol était sorti du peuple.

Il en avait le cœur droit, mais aussi l'irrésistible violence.

Ces mots le mirent hors de lui.

Il se jeta sur sa femme, la souffleta, lui tordit les poignets, la roua de coups, pendant que de son côté Blanche le griffait, le mordait, l'insultait de toutes ses forces.

— Ah! coquinerie, s'écria Mériindol, tu te défends encore, au lieu de te repentir!... Attends, attends!...

Elle se révolta plus fort, redoublant ses injures.

Mériindol devint violet...

Il leva le poing.

— Si tu ne te tais pas, dit-il, je te tue!...

Cette fois Blanche eut peur.

Le visage de Mériindol était terrible. Elle se mit à pousser des cris de bête qu'on égorge.

— A l'assassin!... put-on entendre.

Henriette accourut la première.

— Ah! miséricorde!... Toi!... toi!... balbutia Mériindol en voyant sa fille.

« C'est que c'est vrai... cette femme, c'est ta mère!

Il ne put en dire davantage.

Il battit l'air de ses mains et tomba lourdement par terre, étouffé par la congestion.

Henriette était déjà agenouillée aux pieds de son père.

— Ah! mon Dieu! murmurait-elle éperdue, tout en larmes; qu'a-t-il?... murmurait-elle encore... Que se passe-t-il?

Mériindol était incapable de lui répondre.

On entendit des pas dans le corridor.

Blanche, sans avoir l'air d'y attacher d'importance, se baissa et ramassa les deux lettres qui avaient roulé dans des coins.

Philippe, du seuil de la porte, vit toute la scène.

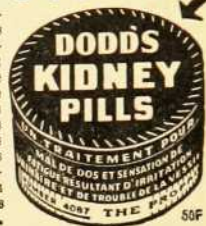
Il avait aperçu Blanche mettant les lettres à l'abri.

A côté, Henriette sanglotait devant Mériindol étendu tout de son long, le visage semblable à celui d'un mort.

— Mon petit stratagème a réussi, pensa-t-il.

FIEZ-VOUS AUX

Quand les reins n'entraînent pas l'excès d'acidité ou les déchets—il s'ensuit souvent un mal de dos, une sensation de fatigue, un repos brisé. Les Pilules Dodd's pour les Reins stimulent les reins. Vous vous sentez mieux, dormez mieux. Achetez des Dodd's maintenant.



Ayez plus de confort avec vos FAUSSES DENTS

Voici un moyen agréable de supprimer le malaise causé par les fausses dents. FASTEETH, une poudre améliorée, qu'on saupoudre sur les fausses dents du haut et du bas, fait que ces dernières adhèrent plus fermement, de sorte que vous vous sentez plus à votre aise. Aucune sensation ni goût gommeux, sur ou pâteux. Elle est alcaline (non acide). Ne surit pas. Enrayez l'odeur désagréable (haléine des dentiers). Procurez-vous FASTEETH dès aujourd'hui à n'importe quelle pharmacie.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à
ROMEO AUGER
CR. 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

AVIS IMPORTANT

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants:

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion Montréal 18

Coupon d'abonnement **Le Samedi**

	Canada	États-Unis
1 an	\$3.50	\$5.00
6 mois	2.00	2.50

☐ IMPORTANT: — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....
 Adresse.....
 Ville.....
 Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

«A moi maintenant, les millions de l'entrepreneur!...»

Et tout haut, afin de se soustraire aux regards de sa victime, si celle-ci ouvrait les yeux, il dit :

— Je vais aller quérir un médecin ; je le ramènerai plus vite que n'importe qui.

Henriette n'avait ni compris ni entendu les paroles du duc.

Elle ne s'occupait que de Mèrindol.

Toujours agenouillée devant lui, elle tenait la tête du pauvre homme appuyée sur sa poitrine, et couvrait son visage de baisers fous, lui prodiguant les appellations les plus tendres, les plus affectueuses.

Mais lorsqu'elle vit que l'immobilité de Pierre ne cessait pas, elle se releva, et comme une vaillante créature qu'elle était, elle essaya de tous les remèdes qui se prodiguent en pareil cas.

Longtemps, ses efforts demeurèrent impuissants.

Mèrindol demeurait tellement insensible à cette voix, cependant adorée, qu'on eût pu croire qu'il n'existait plus. Et le médecin n'arrivait pas!...

Henriette, plus que jamais, se désespérait.

Enfin, Pierre ouvrit les yeux, et, en apercevant sa fille penchée sur lui, il sourit.

La mémoire ne lui était pas encore revenue, mais en se voyant étendu par terre, il demanda :

— Que s'est-il passé?... Qu'est-ce que j'ai eu?...

Tout à coup, il distingua sa femme.

Comme par un éclair d'orage, sa pensée, instantanément, s'illumina.

— Ah!... malheureuse, dit-il, malheureuse!

« Je te maudis!... Je te chasse!... »

« Va-t'en!... Va-t'en!... »

Henriette, de nouveau, tomba à genoux.

— O papa!... Papa tant aimé! dit-elle. Je t'en conjure, calme-toi!... Apaise-toi!...

— Ce n'est pas possible!... Ah! la gueuse! elle m'a tué!... Je me sens frappé à mort!

« Si je pouvais voir Jean!... »

— Je vais lui télégraphier de venir.

— Il n'aura pas le temps d'arriver!

« Que vous êtes cruel, mon Dieu! Que vous êtes cruel! »

— Je t'en supplie, continua Henriette, ne t'exalte pas ainsi... ne te monte pas la tête.

« Les sinapismes t'ont fait du bien... je vais les changer!... »

« En attendant l'arrivée du médecin, ils te dégageront la tête. »

Mèrindol enveloppa sa fille d'un inexprimable regard d'amour.

— Pauvre petite, murmura-t-il, tes soins seront inutiles, et je vais te laisser seule, sans défense, la proie de ce bandit, qui s'appelle le duc de Grand-Croix!...

Quelques larmes roulèrent sur ses joues décolorées. Mais, tout à coup, son énergie accoutumée le reprit.

Il essaya de se soulever sur son coude, et dit :

— Qu'on aille me chercher, tout de suite, l'abbé Soubirade. Qu'il vienne, immédiatement, sans tarder d'une minute.

Quatre ou cinq personnes partirent à la fois.

Pascalet, qui adorait Mèrindol, arriva vite, en proie à un trouble déchirant.

On l'avait surpris, bêchant son petit jardin ; il était sans rabat, sans chapeau, et, dans sa précipitation, il n'avait pas même abaissé le pan de sa soutane relevé dans sa ceinture, afin de ne pas la salir en travaillant ses fleurs et ses choux.

Le médecin, qu'on avait fini par trouver également, ne laissait aucun espoir.

Pierre lut son arrêt sur le visage du docteur.

Avec un surhumain courage, il voulut remplir ses devoirs religieux, mais il était distrait des grandes et consolantes pensées qu'évoquait pour lui l'abbé Soubirade, et il ne cessait de répéter :

— Oh! ma fille!... ma pauvre fille! Que va-t-elle devenir?

Lorsque le curé eut terminé la cérémonie de l'extrême-onction, Mèrindol voulut qu'on fit entrer sa femme, et, en présence du curé et de quelques serviteurs, il lui dit :

— Tu vas jurer, que, dans six mois, Henriette sera la femme du marquis Jean de Verrières.

Et, comme elle hésitait, il ajouta :

— Jure donc, malheureuse, ou bien je dicte à l'abbé le récit fidèle de ton crime.

« Et ce récit, je lui ordonnerai de le publier! »

Blanche eut peur.

Son formidable orgueil tressaillit.

Elle se considérait déjà comme la duchesse de Grand-Croix-Châteauneuf.

Or, une femme de ce rang et de cette qualité ne doit pas prêter au scandale. D'ailleurs, elle pouvait bien jurer!...

Est-ce qu'un serment arraché par la peur est valable?... Et sa conscience perverse, troublée, menteuse et dénuée de sens moral se trouvait, par avance, dégagee de tout lien, de tout devoir...

Elle promit tout ce que Mèrindol voulut.

— Et maintenant, l'abbé, dit Pierre, je te confie ma fille.

« Tu seras son tuteur et son maître. »

« Tu la protégeras dans la mesure de tes forces. »

« Tu veilleras sur elle... »

« Tu administreras sa fortune jusqu'à son mariage, et, ce mariage, tu en

assureras la réalisation par tous les moyens qui seront en ton pouvoir.

Il répéta, en accentuant singulièrement ses paroles :

— Tous, tu entends!...

Le curé n'avait pas besoin de ces recommandations ; il adorait l'enfant qui avait grandi sous ses yeux.

Les forces de Mèrindol s'en allaient.

Cependant, son intelligence restait intacte.

Tout à coup, comme si en une vision rapide l'avenir lui fût apparu, il dit :

— Mes affaires sont en ordre.

« Depuis longtemps mon testament est fait. »

« Mais je veux y ajouter une clause, afin de mieux préciser mes intentions : »

« Je ne veux pas que Mme Mèrindol soit la tutrice de ma fille. »

« Je ne veux pas qu'elle jouisse d'un centime de ce que j'ai gagné! »

« Je veux écrire ce que je t'ai demandé, Pascalet : d'être le tuteur de ma fille. »

« Tu acceptes, n'est-ce pas? »

— Oui, dit le curé, d'une voix grave, parce que tu es un homme honnête, craignant Dieu et ayant toujours rempli tous ses devoirs. Et, si tu es aussi sévère que cela vis-à-vis de la mère de ta fille, c'est que tu as, probablement, de graves torts à lui reprocher... — Oh oui!... tu l'as dit, si graves, que j'en meurs!

« Je veux voir mon notaire, tout de suite, ajouta Mèrindol. »

On partit.

Néanmoins, au bout de quelques secondes, Pierre dit :

— Ce notaire arrivera peut-être trop tard. Qu'on me donne une plume et du papier.

Son désir fut vite réalisé, et d'une écriture tourmentée, mais cependant encore lisible, il écrivit ses dernières volontés :

« Henriette serait la pupille de l'abbé Soubirade, auquel il transmettait tous ses droits sur l'orpheline. »

Blanche, depuis longtemps, avait quitté la chambre de son mari, sous le prétexte que ce spectacle ébranlait ses nerfs délicats, et qu'il ne lui était pas possible d'en supporter la vue.

Mèrindol eut une syncope, après le formidable effort qu'il avait dû faire pour écrire le codicille de son testament.

A grand-peine, on lui fit reprendre ses sens, mais la vie se retirait de lui, c'était évident.

Et, cependant, un inoubliable spectacle frappa alors les regards de tous ceux qui étaient là : de grosses larmes couvraient son visage, sur lequel la mort déjà avait imprimé ses affres terribles, et il ne cessait de répéter :

— Ah! Pascalet!... Pourvu que tu puisses protéger ma fille!...

« Perdue!... perdue!... »

« Elle sera perdue, sans cela... »

« Elle, pour qui j'eusse donné mon sang!... »

Et comme l'abbé lui parlait du paradis qu'il avait mérité par sa vie d'honnête homme, encore sanctifiée par son inépuisable charité, il hochait douloureusement la tête et répondait :

— Il ne peut y avoir ni paradis, ni paix éternelle pour moi, si ma Yethou est martyrisée par ces misérables!...

Et ce fut avec cette pensée et ce désespoir qu'il entra en agonie, les yeux sur sa fille, balbutiant encore :

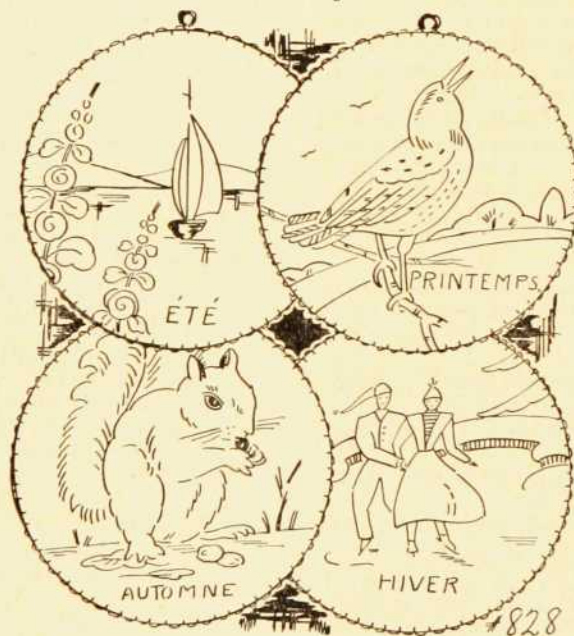
— Défends-la, Pascalet, ma Yethou tant aimée... défends-la... protège-la!...

Henriette, debout contre lui, faisait taire sa douleur pour lui sourire, essuyer son front que glaçait la sueur de l'agonie, pour le rassurer, l'encourager!

— Je me défendrai, va ; ne te rends pas malheureux ainsi!... disait-elle.

« Toutes tes volontés seront exécutées. »

VOUS BRODEZ, MADAME?



QUATRE SAISONS

Nos brodeuses apprécieront certainement ces motifs charmants, un pour chaque saison. Ils sont estampés sur coton écriu et font des poignées très pratiques ou encore sur toile ivoire comme médaillons pour panneaux décoratifs. Tableau de couleurs inclus.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
B. P. 175, Place d'Armes, Montréal.

LISTE DES PRIX — Patron No 828

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

- | | |
|--|----|
| ☐ No 828 — Ensemble de « quatre saisons » en coton écriu, avec doublures, pour poignées | 59 |
| ☐ No 828A — Ensemble estampé sur toile ivoire pour panneau mural | 75 |
| ☐ Fils de couleurs pour broder | 35 |
| ☐ Patron estampé sur papier | 20 |
| ☐ Papier carbone bleu ou jaune | 10 |

Prière à mes lectrices d'inclure le prix de la commande, plus la taxe de 5% ou de 3%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom

Adresse

Localité Province

Le Samedi — 15 novembre 1952

« Et moi, je te le jure en cet instant suprême, je remplirai tous mes devoirs. « ... Je serai toujours bonne et honnête comme toi !... »

Il eut la force d'ajouter :
— Par tous les moyens possibles... je veux que tu sois, tout de suite... la femme de Jean. Jure !...

Elle le fit, solennellement, devant tous...

Mérindol râla...
L'abbé Soubirade, agenouillé, récitait les prières des agonisants avec une ferveur d'apôtre.

La foule des domestiques, impressionnés par cette mort si proche, répondait aux versets des psaumes suprêmes.

Tout à coup, un grand frisson secoua Mérindol, ses dents s'entrechoquèrent ; il ouvrit les yeux, reconnut encore sa fille, et murmura :

— Jean, ton mari !... tout de suite !... O bien-aimée !... bien-aimée !...

Il eut une légère contraction des lèvres, qu'on eût pu prendre pour un sourire, et il demeura inerte, les paupières mi-closes...

Il avait cessé de vivre.

Henriette le comprit, et tordant ses bras brusquement élevés au-dessus de sa tête, elle eut un sanglot déchirant :

— O papa !... papa !... s'écria-t-elle. Reste !... Reste !...

Mais le curé abaissa ses mains, la pressa contre lui avec une violence de tendresse absolument paternelle, et lui dit :

— Tu dois lui fermer les yeux, ma pauvre petite ; c'est ton devoir !...

Au milieu de ses sanglots, elle lui obéit.

Mais, aussitôt après, elle retomba sur le lit, toute désespérée, et étreignit, comme une folle, le corps de celui qui l'avait tant aimée...

— Ah ! balbutia-t-elle... tout mon bonheur est parti avec toi !...

Elle ne croyait pas si bien dire !...

VIII — Martyre

LES obsèques de Mérindol n'eurent pas la pompe magnifique des grands enterrements de Paris.

Point de char caparaçonné, point de fleurs extraordinaires, ni de couronnes représentant des fortunes.

Ce qui valait mieux, c'était la pitié publique et l'amour de tout le pays, auquel il avait fait du bien, qui l'escortaient.

Ces domestiques, ses protégés, les pauvres se relayaient pour porter son cercueil.

Chacun avait coupé, dans la montagne, une brassée de fleurs sauvages, ou simplement les branches des arbres, et tout cela faisait une jonchée épaisse, du château à l'église.

Derrière le cercueil, Henriette marchait, appuyée sur Jean, accouru pour la soutenir et pleurer avec elle.

L'abbé Soubirade avait tant de larmes dans la voix et sur les joues, qu'il lui était à peu près impossible d'officier.

Blanche, en dépit de tant de raisons qui eussent dû la cloître chez elle, avait d'abord déclaré qu'elle irait à l'enterrement de son mari.

Au dernier moment, heureusement, son chapeau de deuil qui, malgré ses minutieuses recommandations, ne lui allait pas, l'empêcha, seul, de mettre ce beau projet à exécution.

Henriette, à cause de son adorable pureté, n'avait rien compris aux reproches et aux récriminations de son père, et, cependant, quand on lui avait dit que Blanche ne suivrait pas le cortège, elle en éprouva comme un instinctif sentiment de soulagement.

Entre elle et sa mère, un lien s'était brisé, un lien, que rien maintenant ne renouerait plus jamais, la jeune fille le sentait.

Pourquoi ?...

Parce que Blanche avait déserté la chambre de l'agonisant ?...

Parce qu'elle n'avait pas mêlé ses larmes à celles d'Henriette ?...

Parce qu'elle avait passé les deux journées qui avaient précédé l'enterrement, uniquement préoccupée de robes, de toilettes et d'essayage ?

Oui, il y avait de ces choses...

Mais il y en avait aussi de plus graves, de plus profondes, au milieu desquelles la présence des Grand-Croix, auprès de Mme Mérindol, avait une large part.

Sans pudeur, en effet, le duc était entré dix fois dans la chambre de Mérindol.

Il y parlait, il donnait des ordres, il pérorait à haute voix, sans égard pour ce mort, auprès duquel Henriette, prosternée et recueillie, pleurait et priait dans sa douleur mortelle, avec le même respect que dans un sanctuaire. Et la voix aiguë de Philippe l'irritait jusqu'aux entrailles.

La présence de cet étranger, dans lequel elle devinait instinctivement son pire ennemi, la froissait, la blessait, la laissait sous l'empire de sa répulsion, sans forces, pour garder les sentiments pieux qu'elle devait à sa mère. L'arrivée de Jean fut, pour la malheureuse orpheline, un soulagement inespéré.

Elle ne savait pas que l'abbé Soubirade eut télégraphié, et elle ne l'attendait pas encore.

Quand elle le vit, elle se jeta dans ses bras :

— Ah ! tu es venu, mon Jeannot !... s'écria-t-elle. Merci !... Merci !...

Elle pleurait sur l'épaule du jeune homme, tandis que lui mêlait ses larmes aux siennes, et, sans un mot, embrassait ses beaux cheveux blonds.

— Je n'ai plus que toi !... balbutia, enfin, la pauvre enfant.

— Oui, répondit-il doucement, mais, moi aussi, ma Yethou, ainsi que lui, c'est pour toute la vie !...

— Ah ! bien-aimé !... murmura-t-elle, je te crois !... Il t'aimait tant, toi comme moi !...

— Je le sais ! Allons auprès de lui. Veux-tu ?...

Elle l'y conduisit, tout de suite.

Et comme il pleura avec elle, celui-là !...

Avec quelle tendresse passionnée il baisa ce pauvre visage déjà froid, prodigant à celui qui avait été son vrai père les noms les plus doux, les remerciements les plus sincères, les protestations les plus poignantes pour toute son affection et ses bienfaits !

Il voulut lui rendre, seul, les derniers devoirs.

Puis, le soir, il exigea que la jeune fille, épuisée, allât se reposer, tandis que lui veillait et priait devant le cercueil.

A l'église, il se rendit à l'offrande, ainsi qu'un fils.

Et tous ceux qui étaient là, les pauvres comme les riches, pleuraient en voyant sa douleur profonde et sincère.

— Il est de chez nous, toujours, notre petit marquis, disait-on. Il a bien le cœur de sa race, celui-là !...

« Quand sera-t-il, de nouveau, notre maître, ainsi que l'ont toujours été les siens ?... »

— On dit que notre pauvre Monsieur veut qu'il soit le mari de Mademoiselle, affirmait un autre.

— Pour sûr, répondit un malin.

« Mais ces deux pauvres petits vont avoir affaire à forte partie ; ils n'ont qu'à bien prendre garde !... »

Et, du regard, on désignait Philippe, que chacun craignait et abhorrait.

Après la cérémonie, Jean demeura quelques jours avec sa fiancée.

Et il l'entoura de tant de soin, d'une tendresse si pure, si attentive, d'un amour si discret, mais si absolu en même temps, que la malheureuse enfant sentit l'amertume de son désespoir s'atténuer un peu.

— Tu sais, mon Jeannot, lui dit-elle, un jour, notre pauvre père nous a fait jurer à tous que, dans six mois, mon mariage avec toi aurait lieu.

— Six mois, répondit le jeune marquis, c'est trop tôt.

« Ma situation ne sera pas alors assez nette pour me permettre de lui obéir. Elle se redressa, inquiète.

— Oh ! je t'en conjure, lui dit-elle. Plus que jamais, tu dois faire taire ton orgueil !...

« A présent que mon bien-aimé père ne sera plus là pour me protéger, que va-t-il m'arriver ?... »

« Si tu savais comme j'ai peur !... »

Il la regarda, subitement inquiet et bouleversé au-delà de toute expression.

Mais Henriette était pure comme un ange.

En ses grands yeux naïfs, il y avait toujours l'empreinte de cette pureté que rien, jusqu'à présent, n'avait troublée.

Non, ces derniers événements avaient ébranlé sa nature de sensitive, mais c'était tout !...

Il est bien vrai que toutes les discussions sont vaines, ce sont les tempéraments qui s'affrontent et non les idées.

A. MAUROIS.

Souvenez-vous qu'il y a deux choses qu'un homme ne pardonne pas à une femme : c'est de l'aimer et de ne pas l'aimer.

A. MAUROIS.

Jean se rassura.

— Je ne suis pas loin, dit-il. Vous allez, du reste, probablement, ta mère et toi, revenir très prochainement à Paris, et, là, je serai plus près encore.

« En attendant, ici, l'abbé Soubirade, ton tuteur, veillera sur toi.

Elle n'osa pas insister, et Jean dut repartir pour reprendre, dans son usine, ses importantes occupations. Au bout du mois, seulement, le juge de paix de Verrières leva les scellés ; et quelle ne fut pas la stupefaction de tous, excepté du curé, en voyant que Mérindol, marié sous le régime de la séparation de biens, ne laissait quoi que ce fût à sa femme de son immense fortune.

Toutes les œuvres de bienfaisance du pays, les pauvres, serviteurs, ses amis, son fils adoptif, chacun avait, de lui, un legs ou un souvenir : Blanche, rien !...

Quant à sa fille, son exclusif amour, il lui parlait en termes si élevés, il lui faisait de si nobles, de si hautes recommandations, qu'en présence de ces lignes, on se demandait quel grief mystérieux, mais probablement très grave, il avait eu contre Mme Mérindol, pour ne pas même la nommer, après plus de vingt ans de vie commune.

De sorte qu'elle demeurait avec les modestes cent mille francs qu'elle avait, jadis, apportés à son mari.

Cent mille francs de capital, pour une femme habituée à en consacrer cinquante mille, tous les ans, à sa toilette personnelle... Quelle chute !

Elle poussa des cris d'orfraie, et, oubliant ses torts immenses, elles insulta la mémoire de Mérindol, se déclarant atrocement lésée et trompée par lui.

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. D'emploi facile, économique et à la portée de toutes :

Les Pilules

MYRRIAM DUBREUIL

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ ce COUPON

(pour le Canada seulement)

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5 cents pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec la brochure.

Nom

Adresse

Ville

Province

Henriette, horriblement pâle, l'écou-
tait, les yeux brillants et les narines
dilatées.

— Tais-toi, lui dit-elle, enfin. Rien ne
sera changé à ta vie, mais à la condi-
tion que tu n'ajoutes pas un mot de plus.

« T'entendre jamais parler de lui, dans
les termes que tu viens d'employer, me
faire oublier, je crois, les égards que
je te dois... »

Blanche, effrayée, se tut, en effet.

Henriette, aujourd'hui l'unique maî-
tresse des millions de Méréndol, devait
être ménagée !...

— Et puis, lui disait Philippe de
Grand-Croix, lequel avait fini, à force
d'intelligence, par prendre son parti de
la misère relative de Blanche, vous êtes
tutrice légale de votre fille.

« Si vous m'écoutez, avec un peu
d'énergie et de volonté, il faudra bien
qu'ils viennent à nous, ces jolis petits
millions dont on a essayé de vous frus-
trer !... »

« Alors, madame la duchesse, avec un
titre qui sera le vôtre, un mari comme
moi... et un fils tel que Raoul, votre
bonheur ne sera-t-il pas complet ?... »

Elle trouvait qu'il avait raison.

Et, hypnotisée, tranquille, sans re-
mords, elle attendait que l'année révo-
lue lui permit de troquer ce nom, si humble
d'après elle, contre la couronne ducale
qui lui était promise et que tant elle
avait convoitée.

Mais une déception cruelle l'atten-
dait.

Huit jours après la première réu-
nion chez le juge de paix, celui-ci con-
voquait, de nouveau, le conseil de fa-
mille et Mlle Méréndol.

L'abbé Soubirade, en effet, venait de
déposer le codicille qu'avait fait l'entre-
preneur avant de mourir, et par lequel
il le nommait, lui, le tuteur d'Henriette,
à l'exclusion absolue de Mme Méréndol.

Plus de tutelle !...

Et le mariage, à brève échéance, avec
le marquis de Verrières !

Le duc, cette fois, en faillit mourir de
rage.

Mais, alors, c'était la ruine complè-
te...

Toutes les combinaisons, pour l'avenir,
impossibles à réaliser !

L'infamie de la lettre anonyme inu-
tile !...

Par-dessus tout, cette fortune si âpre-
ment désirée, perdue, et, maintenant,
sans espoir de retour.

Non, non, jamais !...

Philippe parla un instant, tout bas,
à Mme Méréndol, et, tout aussitôt, il dit
à haute voix :

— Le coup qui frappe cette malheu-
reuse femme est tellement cruel, tel-
lement abominable, qu'il la laisse sans
forces.

« Elle a besoin de réfléchir à sa ligne
de conduite, et, dans quelques jours,
monsieur le juge de paix, elle vous
fera connaître sa décision. »

Il lui donna le bras, et, sans la laisser
parler, se méfiant de ses récriminations,
il l'emmena de la salle où le conseil
de famille s'était réuni...

Chez elle, grâce au pouvoir que Phi-
lippe avait su prendre sur cette insuffi-
sante et coupable créature, non seule-
ment Blanche se calma, mais le duc
arriva à lui faire jouer, aux yeux de
tous, une savante comédie de douleur,
de dignité, surtout de désintéressement.

Elle, la mère... traitée ainsi !...

Aux amertumes de sa vie entière,
car elle n'avait jamais été heureuse avec
un homme que les affaires absorbaient
uniquement, s'ajoutait maintenant, ce
suprême affront !...

Elle ne s'était jamais plainte, ne vou-
lant pas accuser le père de sa fille.

Mais, aujourd'hui, sa vertu de femme
lui faisait un devoir de se révolter, de
protester.

Tout cela fut dit, redit, et répété au
pays tout entier, avec des inflexions de

voix, des attitudes et des jeux de phy-
sionomie que Philippe avait fait pren-
dre à Mme Méréndol, dix fois devant
lui, avant de la livrer à elle-même.

Puis, Blanche était encore belle.

Son visage régulier, quoique trop
placide, ses grands yeux sans expres-
sion, mais très doux, les larmes qu'elle
répandait à volonté, lui donnaient aisé-
ment l'aspect d'une martyre.

Bientôt, l'opinion publique s'émut et
la plaignit.

Alors, Philippe mit en jeu toutes ses
relations.

Aux uns, il promit de l'argent ; aux
autres, quelque faveur depuis long-
temps désirée...

Quand il ne pouvait s'adresser direc-
tement aux membres du conseil de fa-
mille, il allait trouver leurs parents,
leurs femmes, leurs amis...

Il ne négligea rien.

Un succès complet couronna ces ef-
forts de géant.

Le juge de paix, lui-même, fit com-
me les autres et se laissa retourner com-
me un gant.

Bref, la codicille du testament, qui,
seul, enlevait à Mme Méréndol la tu-
telle de sa fille, fut considéré comme
l'aberration d'un homme qui allait mou-
rir. En définitive que reprochait-il à
sa femme pour lui infliger se suprême
affront ?...

L'abbé Soubirade, interrogé, ne put
rien formuler.

S'il avait su quelque chose au der-
nier moment, c'était, probablement, sous
le sceau redoutable de la confession que
son ami le lui avait confié, et il avait
dû l'oublier.

Et malgré ses protestations et ses
supplications éperdues, il vit annuler,
sous ses yeux, la volonté dernière de
Méréndol, celle qui, seule pouvait pro-
téger l'enfant qu'il adorait.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, en sor-
tant comme un fou de la salle, Henriette
est perdue !... perdue !...

L'abbé Soubirade alla s'agenouiller
au pied de l'autel, ce qui, en toutes cir-
constances, était la suprême ressource
du saint prêtre.

Il y demeura longtemps, plongé dans
ses méditations et ses prières.

A la fin, quand il se releva, ses traits
portaient la trace d'une inébranlable
résolution.

— Comme j'ai raison de ne reconnai-
tre que vos lois divines, mon Dieu !...
murmurait-il, en regagnant son hum-
ble logis... Sont-elles iniques et immo-
rales, ces règles qui vont livrer cette en-
fant, sans défense, à ses pires ennemis !

« Ah !... vous me pardonnerez, si ja-
mais, pour la sauver et obéir à celui qui
me l'a confiée, je me mets en dehors
de ces lois, qui ont donné raison, au-
jourd'hui, aux criminels contre les inno-
cents ! »

Pendant ce temps, Mme Méréndol, chez
elle, exultait ; car elle se voyait au
comble de ses vœux. Et Henriette,
seule dans sa chambre, enfermée avec
ses regrets mortels, pleurait, parce qu'en
dehors de toutes ces questions d'intérêt
qu'elle ne connaissait pas, elle sentait
que les volontés du mort avaient été
violées.

L'abbé aussi désespéré qu'elle, s'occu-
pait extraordinairement, de la distraire
ou de lui inculquer des sentiments de
résignation.

Pour cela, il venait la chercher tous
les jours et l'emmenait ou prier sur la
tombe de Méréndol ou bien porter ses
secours aux malades et aux pauvres des
environs.

Mais, bientôt, le cœur meurtri de la
pauvre enfant reçut une terrible bles-
sure de plus.

M. de Grand-Croix qui, par pruden-

ce, était rentré chez lui après la mort
de Pierre et y avait passé les premiers
mois qui avaient suivi le veuvage de
Blanche, revint, un matin, s'installer au
château de Verrières.

Depuis longtemps déjà, il donnait des
ordres, dirigeait le domaine, surveillait
les ouvriers.

Raoul, à ses côtés, paraissait le fils
de la maison.

Blanche avait, pour lui, des attentions
et des tendresses qu'elle n'avait jamais
prodiguées à sa fille.

Henriette, blessée cependant jusqu'au
vif de cet état de choses s'était tue,
et nul, pas même Jean auquel elle écri-
vait fréquemment, pas même le vieux
curé, n'avait soupçonné sa douleur et ses
colères.

Mais Philippe, qui avait toutes les
audaces, prit, pour lui, le cabinet
où Henriette avait vu son père travailler,
écrire, rédiger ses comptes...

Là, étaient les grands cartonniers où
Méréndol serrait ses dossiers et ses do-
cuments.

Là, la lampe qu'il allumait le matin
quand, ne pouvant dormir, il allait
écrire ou mettre ses affaires en ordre.

Là, le grand fauteuil où souvent,
l'après-midi, il dormait, s'étant levé trop
tôt.

Là, son portrait à elle, sa première
poupée conservée derrière une petite
vitrine avec ses premiers cahiers d'écri-
ture, et les prix de Jean, comme autant
de touchantes et saintes reliques...

Et tout cela était profané par cet
étranger... cet être que la jeune fille,
par une intuition certaine, détestait et
méprisait ; car elle le sentait instinc-
tivement capable des pires bassesses.

Le cœur débordant de chagrin, elle
en parla à sa mère...

— Cet instrus installé, comme chez lui,
dans le cabinet de mon pauvre père !...

« O mère, je t'en conjure, épargne-moi
cette douleur !... »

« Non, non, pas ça ! »

Mais elle n'avait pas affaire à un
cœur l'aimant, ou seulement capable
de comprendre certaines délicatesses.

Mme Méréndol s'indigna...

— Un intrus, notre meilleur ami ?...
répéta-t-elle.

« O ingrate !... Ingrate !... »

« Tu devrais bénir Dieu de nous avoir
envoyé dans le duc de Grand-Croix
un secours aussi précieux... »

« Que deviendrions-nous sans lui ?...
Et elle la congédia un peu brusque-
ment, lui disant :

— C'est très petites gens, tu sais, de
ne pas savoir être reconnaissant.

« Tâche de ne pas tomber dans ce ri-
dicule-là. »

La jeune fille, par respect filial, mal-
gré son culte et son amour blessés pro-
fondément, essaya encore néanmoins de
chercher des excuses à Blanche.

— C'est toujours son orgueil qui est
flatté de cette relation, pensa-t-elle, re-
cevant la même impression qu'avait eue
Méréndol toute sa vie, jusqu'au jour
fatal où ses yeux s'étaient ouverts.

Mais l'antipathie d'Henriette contre les
Grand-Croix augmenta sensiblement.

Cet envahissement de sa demeure lui
paraissait un crime et une profanation.

Bientôt l'empressement de Raoul, qui
vivait sous le même toit qu'elle, se fit
plus indiscret, plus blessant pour Mlle
Méréndol.

Le soir, le seul moment de la journée
où Henriette demeurait au château,
Raoul lui adressait des paroles trop
aimables ; il l'assommait de compli-
ments, et comme il n'avait pas la main
précisément légère, ces compliments,
accompagnés de certains regards brû-
lants, froissaient l'âme délicate de la
jeune fille. Et cela sous les yeux de
Blanche qui, loin de blâmer ces in-
convenances, les approuvait, au contrai-
re, les encourageait même.

Un jour, les choses allèrent si loin
que Mlle Méréndol ayant imploré sa

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



*A quoi s'expose-t-on quand on lance des oeufs à la tête des gens au
lieu de les déposer délicatement dans la poêle à frire ?*

Un oeuf, c'est bon sur le plat, il y en a qui le préfèrent en omelette, d'autres
le veulent brouillé. Personne cependant n'aime le recevoir par la tête,
tout cru.

Le prévenu est devant le Recorder pour être jugé. On l'accuse d'avoir lancé
un oeuf et surtout d'avoir atteint son but.

— C'est pas bien grave, soutient l'avocat de l'accusé. Un tout petit projec-
tile et pas explosif par-dessus le marché.

— Mais il a été lancé à la tête du premier Magistrat de la Ville, rétorque
l'accusation. C'est très grave, au contraire.

— C'est tout de même un homme. Il ne peut avoir peur d'un oeuf, insiste
la défense.

— Ce n'est pas la peur, c'est l'insulte qui doit être considérée. Sans compter
que l'incident s'est déroulé au cours d'une manifestation populaire, alors
que Monsieur le Maire y figurait officiellement. Très grave ! Très grave !

— De quoi accuse-t-on le prévenu ? Pas d'assaut au moins ?

— L'article 222b du Code pénal impute à crime, entre autres prescriptions,
le fait de gêner ou d'incommoder des gens en public...

— Mais rien qu'un oeuf, ce n'est toujours bien pas si gênant, ni si incommo-
dant... ?

— Au contraire. Dans les circonstances la gravité de l'offense justifie l'im-
position du maximum de la peine prévue.

Or cette peine peut être une amende s'élevant jusqu'à \$100. ou un maximum
de trois mois de prison, ou les deux à la fois.

Telle conduite est-elle répréhensible au point de justifier une condamnation ?

OUI ! a décidé le Recorder, à Montréal, dans un jugement rendu le 18 août
1952. Vu les circonstances et la préméditation le prévenu n'avait-il pas em-
porté au moins un oeuf pour assister à une parade ? — L'offense vaut deux
mois de prison.

mère du regard, et voyant que celle-ci souriait et ne voulait pas évidemment intervenir, se leva très pâle.

— Où vas-tu?... lui demanda Blanche.

— Chez moi, où je resterai désormais tout le temps que je ne serai pas chez l'abbé Soubirade...

— A propos de quoi, cette belle résolution ?

— Parce que vous ne me protégez pas comme vous le devriez, et qu'ici, vous me forcez à subir des insultes qui me révoltent.

Et elle partit sans entendre la scène que lui faisait Mme Méridol, et ses récriminations violentes.

— La paix !... dit Philippe, qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

« Vous n'avez de mesure, ici, ni les uns ni les autres.

« Tu es allé trop loin, Raoul. On ne parle pas ainsi à une jeune fille que l'on veut apprivoiser tout doucement.

« Tu t'arranges pour qu'elle crie : « Au feu ! », avant que l'allumette se soit seulement approchée !...

« Reste désormais tranquille, et viens me demander conseil. Sois tranquille, elle sera à toi.

« Néanmoins, pour cela, il faut beaucoup de patience et encore plus de volonté.

« C'est une cire molle. Nous en ferons ce que nous voudrons, mais avec plus d'adresse que tu n'en as déployée jusqu'ici vis-à-vis d'elle.

Le lendemain, Henriette, toute sanglotante, se jeta dans les bras de l'abbé Soubirade.

— Je ne voulais pas vous en parler, lui dit-elle.

« Mais je ne peux plus supporter la vie qui m'est faite à Verrières !... Non, je ne le peux plus.

« Tout ce qui a appartenu à père est profané systématiquement.

« On dirait que l'on veut effacer jusqu'à son souvenir de cette maison, celle de Jean, la nôtre !

« Ah ! je souffre trop ! Je suis trop malheureuse !

Elle n'osa pas lui avouer ses autres griefs : les regards effrontés de ce Raoul que tant elle détestait, et qui lui disait des choses qui la faisaient rougir jusqu'au blanc des yeux !...

Et sa mère qui ne voulait pas la garantir de ce contact que, malgré toute son innocence, Henriette sentait dangereux ou pervers !

Et le pauvre curé ne devina pas ces douleurs plus intimes.

Du reste, à la voir devant lui, sanglotant et se désespérant, il oubliait tout, il étouffait, il pleurait lui-même toutes ses larmes !

Il voulait la consoler, lui parler de Dieu, de ses devoirs de chrétienne...

Mais tout cela, il le faisait maladroitement, en dépit de son immense tendresse pour l'orpheline, car il eût considéré comme une mauvaise action d'attaquer Mme Méridol devant sa fille, et d'atténuer dans le cœur de l'enfant le respect qui lui était dû.

— C'est une rude épreuve à passer, ma pauvre petite, lui dit-il ; Dieu seul peut te protéger.

« Il faut le prier et t'armer de courage. Mais cette douleur ne sera pas longue.

« L'hiver est dur dans nos montagnes, et vous allez probablement les quitter sous peu pour revenir à Paris.

« Là, les Grand-Croix ne pourront plus vivre auprès de vous, et Jean te donnera des conseils...

Non, le départ n'eut pas lieu...

Philippe organisa, au contraire, le château pour y passer toute la mauvaise saison.

Et lorsque Henriette demanda à Blanche de quitter Verrières pour Paris, celle-ci répondit à sa fille :

LE CANADA EST LE ROI DU NICKEL

[Suite de la page 7]

de ce métal en a fait l'un des éléments les plus recherchés dans la poursuite de la suprématie dans le monde. Le Canada, actuellement, couvre plus de 80 pour cent de la production mondiale et peut à peine répondre à la demande sans cesse grandissante.

La plus grande partie du nickel canadien provient des cinq mines de The International Nickel Company of Canada Limited dans le bassin de Sudbury. La force d'INCO comme producteur ne repose pas seulement sur ses activités souterraines et en surface, mais dépend aussi d'un vaste réseau comprenant usines de laminage, centres de recherches, d'assistance technique et de renseignements, laboratoires, fonderies, raffineries et centres de distribution qui rendent l'organisation complète et mondiale.

L'an dernier, au cours de sa période de production la plus considérable jusqu'à date, Inco a apporté sur le marché, 250,000,000 livres de nickel environ. La

nait beaucoup d'avantages aux industriels s'il était employé convenablement, et au cours de la Première Grande Guerre, il s'avéra d'une valeur inappréciable pour la préparation des aciers et des armes. Lorsque l'armistice fut signé, les métallurgistes du nickel recommencèrent leurs recherches afin de trouver des usages pour ce métal en temps de paix. L'avenir n'était pas rose et même en 1921, des usines durent fermer leurs portes faute de demande.

Des personnes clairvoyantes cependant, réalisèrent que les mêmes qualités qui ont fait du nickel un métal recherché en temps de guerre, pourraient aussi avoir des avantages en temps de paix. De plus, l'industrie toujours anxieuse de développer de meilleures machineries, des produits plus solides et des marchés plus étendus, s'intéressa à la versatilité du nickel. Sous la direction des savants métallurgistes qui firent des recherches, ce métal joua un rôle encore plus grand qu'auparavant

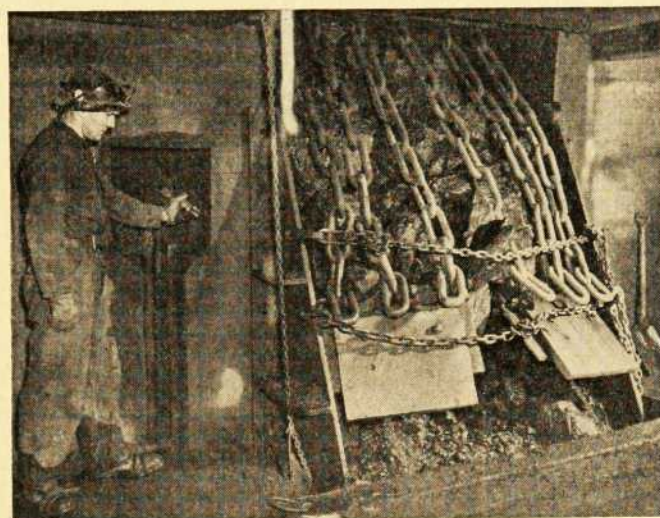
loppement était une seconde nature. Dans le monde entier, ses mines, usines, fonderies et raffineries, dirigées par des techniciens et des métallurgistes qui avaient résolu des problèmes qui n'existaient pas 20 ans auparavant, furent outillées et organisées pour fournir l'effort immense que les Alliés demandaient concernant la production.

Dans l'histoire du nickel canadien, il existe un nom que l'on peut mettre au-dessus de tous les autres. Il s'agit de The International Nickel Company of Canada Limited, fondée en 1902, qui a fourni la majorité des talents et la plus grande partie de la production au cours des 50 années de développements du nickel. Aujourd'hui sa production atteint plus de 80 pour cent de la quantité produite dans le monde entier, et cette production augmente encore. Pendant la guerre, l'organisation travailla avec les Gouvernements démocratiques pour essayer d'obtenir une production encore plus grande des ressources mondiales alors connues. Par l'entremise de sa filiale, la Canadian Nickel Company, des explorations et des recherches se poursuivent pour découvrir de nouveaux gisements de minerai au Canada, en Alaska, en Afrique et dans d'autres pays.

Aujourd'hui, la distribution du nickel est contrôlée presque entièrement par les besoins de la défense. Par l'entremise de la Conférence Internationale des Matériaux, le métal est réparti entre les manufacturiers dont les produits et les recherches contribueront à armer les nations alliées contre le danger d'agression. La consommation domestique a été réduite pour que les programmes d'armements puissent maintenir leur demande et pour que les développements techniques se poursuivent et même surpassent ceux des autres pays. En même temps, International Nickel augmente ses facilités de production pour fournir encore plus de nickel à l'industrie.

Actuellement, il n'est plus question des jours incertains durant lesquels le nickel devait se chercher des débouchés sur le marché mondial. Il s'agit plutôt à présent, d'extraire le plus de métal possible du sol pour augmenter chaque année la production et de développer de nouveaux modes d'usage. Dans cette lutte poursuivie par Inco pour une production plus grande, un réseau plus étendu a été organisé au cours des dernières années pour répondre à la demande grandissante. Un travail important dans le domaine des recherches, se poursuit nuit et jour au laboratoire Inco, et comprend des essais avec presque tous les métaux ferreux et non-ferreux.

Le nickel peut être un alliage qui rebuffe les gaz chauds dans la turbine d'un moteur à fusée ou encore qui résiste à la corrosion sur les navires. Il participe aux combats avec les chars blindés et les voitures de l'armée. Là comme dans ses applications industrielles innombrables, un fait est mis en lumière : le nickel a atteint sa majorité.



La "bouche" d'une concasseuse à minerai qui est prévue pour emplir les camions d'un seul coup et presque sans interruption.

liste de salaire indique plus de 25,000 employés parmi le personnel Inco dont 70 pour cent travaillent au Canada.

Au tournant du 20^e siècle, la position du nickel était précaire dans le monde. On l'employait alors pour le nickelage, la monnaie et pour l'argent nickélé, un alliage qui fut d'abord employé en Europe. Mais c'est en traitant le cuivre que le nickel fut connu. Lorsque le Gouvernement canadien, sous l'administration de Sir John A. Macdonald, était occupé à établir la fameuse ligne de chemin de fer d'un océan à l'autre, en passant par le Nord de l'Ontario, une partie du grand bassin de Sudbury fut alors découverte. Il existait une quantité si considérable de nickel dans les minerais recherchés du cuivre, que l'entreprise minière dans cette région semblait perdue car il n'y avait pas de marché établi pour ce métal blanc et brillant.

Peu après cependant, un travail expérimental prouva que le nickel don-

naît dans le développement des ressources naturelles.

Peu après, les alliages de nickel — variétés de Monel, Inconel et autres — chacun avec des caractéristiques particulières qui conviennent respectivement pour chaque usage, commencèrent à recevoir une demande et le nickel devint de plus en plus important. L'acier inoxydable, autrefois un métal spéndieux et rare, commença alors à sortir des usines en quantités considérables.

Vers 1929, plus de nickel fut employé en temps de paix que durant toute autre période de guerre auparavant. En même temps, des explorations ouvraient de nouveaux territoires qui assuraient des réserves pour les années à venir.

Puis, la Deuxième Grande Guerre survint mais le nickel était prêt cette fois. Des années de recherches et de préparation avaient mis l'industrie du nickel dans une position où le déve-

— Tes intérêts nous retiennent ici.

« Il y a un si grand désordre dans le domaine !... »

« Tout était à l'abandon ! »

« Il faut réorganiser chaque chose, puis les diriger, puis les surveiller de près.

« C'est un travail surhumain.

« Ah ! nous avons une bien grande chance d'avoir un ami comme M. de Grand-Croix.

Henriette fut obligée de faire appel à toute sa volonté.

Elle ne pouvait plus contenir l'indignation que ces paroles mettaient en elle.

Non seulement la place de ce père si vénéré était prise, mais Blanche, cette insignifiante poupée qui n'avait jamais su s'occuper que de chiffons et de frivolités, se permettait de blâmer l'homme dont l'intelligence personnelle était arrivée à une si magnifique situation.

Avant de s'en aller, néanmoins, ses yeux eurent un éclair.

— Tout ce que père a fait était bien ! dit-elle, d'une voix nette et ferme.

« Je ne veux pas que la moindre de ses actions soit attaquée devant moi.

Et elle partit plus farouche, plus sauvage que jamais.

— Patience !... se disait-elle, quand, toute seule, sur les pentes de la montagne, elle réfléchissait, et se demandait comment elle pourrait quelque jour

échapper à cet enfer. Patience!... Si l'abbé Soubirade me parle toujours de mes devoirs vis-à-vis de maman, je n'en ai aucun envers cet étranger! Or, il ne m'est rien du tout, et, le jour de ma majorité, je le chasserai sans merci...

«Oui, continua-t-elle, violente et concentrée, sans merci!»

«Et cela, dans trois ans, puisque je vais en avoir dix-huit!»

Et elle se taisait, renfermant au-dedans d'elle-même ce suprême espoir, comme elle y concentrait également les douleurs, les blessures et les froissements, sans cesse renouvelés, que chaque jour apportait à la malheureuse enfant.

Les lettres de Jean étaient sa seule consolation, le seul coin, un peu bleu, que Dieu laissait intact dans son existence désespérée.

Mais comme le jeune marquis avait peur qu'on ne les saisisse au passage, encore ces pauvres lettres étaient-elles froides, compassées, pleines de gêne et de réticences.

—Est-ce que son affection s'amoindrirait? se demandait l'infortunée.

Maintenant, elle n'avait même plus le triste bonheur d'aller voir ses amis: les pauvres enfants et les malades.

Une neige épaisse s'était étendue sur la contrée tout entière.

A perte de vue, tout était blanc, d'un blanc éclatant, pur et triste!

Tout, depuis les cimes aiguës des montagnes sur lesquelles les noirs manteaux des sapins n'apparaissaient même plus, jusqu'au gîte, qui bondissait à quelques pas des terrasses dans la petite vallée, tout avait disparu, nivelé par le grand linceul mélancolique de l'hiver rigoureux.

Blancs, les tapis de verdure, les fleurs, les massifs des jardins...

Blanc, le clocher de l'église, blanche, à côté, la chapelle dans laquelle dormait Méréndol, et où Henriette ne pouvait plus porter toutes les plantes des jardins et des serres!

Bientôt, sa pâleur augmenta...

Le large cercle de bistre, qui rendait ses yeux si profonds et si beaux, se creusa encore; son teint se plombait. D'involontaires tressaillements agitaient le coin de ses lèvres décolorées.

Blanche semblait ne rien voir.

Quelques mois se passèrent dans cette existence de martyre.

Un jour, l'abbé Soubirade lui annonça une nouvelle qui augmenta sa peine:

Méréndol avait promis au patron de son fils adoptif de cautionner le prix de l'usine, laissant au jeune marquis, on s'en souvient, sa petite fortune pour les fonds de roulement.

Mais Blanche, comme tutrice de sa fille, refusait absolument de ratifier cette promesse qui avait été verbale; et Jean devait se contenter, faute de capitaux, de rester simple intéressé dans la maison.

—Est-ce vrai?... écrivit-elle à son fiancé.

—Oui, lui répondit-il.

Mais, avec sa fierté naturelle, il ajouta:

—Qu'est-ce que cela fait?... La réussite sera plus longue à venir et me demandera probablement une somme de travail plus grande.

«Mais le travail ne me fait pas peur pour te gagner, ma tant aimée.

«Et toi, je sais bien que ton affection est de celles qui sauraient attendre toute une vie, s'il le fallait...

Henriette tordit ses mains.

Non, Jean se trompait: Elle ne pouvait plus, elle ne voulait plus attendre!

Dans le château, il se complotait quelque chose; elle le devinait, sans pouvoir préciser quoi!

N'était-ce pas contre sa liberté, que des pièges se dressaient; que des pièges qu'elle ne serait pas capable d'éviter,

seule et abandonnée, ainsi qu'elle l'était...

Et ce Jean qui paraissait la croire dans une situation ordinaire, sans risques ni dangers!...

Tout à coup, elle se redressa.

Elle courut chez sa mère.

—On me dit une chose que je ne veux pas admettre, fit-elle, en s'adressant à Blanche qu'elle finit par rencontrer occupée à essayer la plus jeune, la plus élégante de toutes les amazones.

Mme Méréndol tourna à peine la tête.

—Toujours un air à porter le diable en terre, murmura-t-elle, ennuyée au suprême degré.

«Tu n'es pas gaie, tu sais, pauvre chère!»

«Qu'est-ce que tu as encore?»

«Dis vite, car je suis prise!... Oh! mais prise!»

«Je ne sais où donner de la tête.

«Allons, va! je t'écoute.

Le silence d'Henriette, comme jadis celui de Pierre, déconcertait toujours un peu Blanche.

Lentement, la jeune fille dit:

—Mon père avait proposé à Jean de le cautionner pour l'achat de sa fabrique de produits chimiques.

«J'apprends que, comme tutrice, vous refusez de faire honneur à ses engagements.

«Est-ce vrai, cela?»

Blanche parut chercher tout au fond de sa mémoire.

Puis, tout à coup, comme une leçon apprise par coeur, du ton psalmodiant et trainard d'une toute petite fille récitant le catéchisme, elle commença:

—J'ai une lourde tâche, mais à laquelle je ne faillirai pas: celle de sauvegarder ton bonheur et tes intérêts.

«Ce que voulait exiger de moi le marquis de Verrières me paraît absolument contraire à mon devoir, j'ai dû le refuser.

—Et moi, je vous dis que la fortune de mon père est à moi.

«J'entends qu'on donne à mon fiancé la somme dont il a besoin.

—Comme tu me parles!... s'écria Blanche en pleurnichant, car sa période finie, elle n'était plus capable de rien ajouter de son cru.

—Je vous parle comme la maîtresse que je suis et que je resterai, chaque fois qu'une question d'honneur sera en jeu.

—Ah! tu me fais rudement sentir que je suis pauvre!...

«As-tu donc l'intention de me mettre sur la paille?»

—Vous faites dévier la question. Elle n'est pas là!

«Mon père a pris un engagement; — je veux, je veux, entendez-vous, qu'il soit tenu.

Le duc de Grand-Croix, percevant le bruit d'une discussion violente, entra. Il comprit vite de quoi il s'agissait.

Mais jamais il ne heurtait ni ne froissait Henriette en face.

—Ce que vous demandez, ma chère petite, lui dit-il, est on ne peut plus légitime.

«Mais votre mère n'est pas la maîtresse.

«Elle a derrière elle un conseil de famille.

«Ce conseil, déjà consulté au sujet de la demande du marquis de Verrières, a refusé cette caution.

—Je veux qu'on le convoque de nouveau, déclara la jeune fille, et je lui parlerai moi-même.

—Il en sera comme vous le désirez; mais je vous avertis qu'il s'agit d'un demi-million.

«C'est une somme importante; et comme ces braves gens ne voient que vos intérêts, j'ai bien peur qu'ils ne hasardent ainsi, malgré toute votre volonté, cinq cent mille francs.

—Que m'importe! Tout ce que j'ai n'est-il pas à Jean, puisqu'il doit être mon mari?

Le duc ne répondit pas; et se trouvant un peu en arrière de Mlle Méréndol, il fit à Blanche un signe impérieux, afin qu'elle se tût également.

Puis il sortit.

—Au lieu de te rendre malheureuse pour toutes ces affaires si arides, et auxquelles je ne comprends rien moi-même, dit Blanche afin d'obéir au duc de Grand-Croix et de changer de conversation, tu ferais bien mieux de m'imiter...

—De quelle façon?

Mme Méréndol montra l'amazone qu'elle n'avait pas quittée.

—Tu le vois. Je me prépare pour une chasse à courre.

«Tu montes admirablement à cheval, je désire qu'à mes côtés tu fasses les honneurs de cette fête à toute la noblesse du pays qui a accepté mon invitation.

Henriette devint pâle comme pour mourir. —C'est ici qu'elle doit avoir lieu, cette chasse? demanda-t-elle.

—Oui!... cette demande!

Mlle Méréndol se redressa.

—Non seulement je n'assisterai pas à cette fête, dit-elle; mais si par malheur elle n'est pas décommandée, si en dehors de ces deux étrangers dont je suis obligée de subir le contact, une seule personne entre dans cette maison avant mon deuil fini, je m'en irai.

—Tu t'en iras?... Où? Que veux-tu dire?

«Est-ce que tu as seulement le droit de dire ici: je veux ou je ne veux pas?

«Est-ce que tu es maîtresse de tes actes ou de tes volontés?

—Eh bien! essayez et vous verrez!

Elle n'ajouta pas un mot; mais sa physionomie toujours si douce revêtit subitement un tel caractère d'énergie et de décision, que Blanche, malgré sa bêtise, comprit ce que cela voulait dire et eut une peur terrible.

—La chasse ne doit pas avoir lieu, répondit le duc, auquel Mme Méréndol rendit fidèlement compte de ce qui s'était passé après son départ.

«Il ne faut pas nous exposer à quelque scandale avant d'être les maîtres. Dans six mois, ce sera différent.

«En vertu de mon autorité paternelle, quand je serai votre mari, je ferai marcher cette révoltée.

«D'ici là, taisons-nous et subissons ses caprices.

Et la chasse, en effet, fut contremandée.

A quelque temps de là, un jour, Blanche remarqua que Jean de Verrières donnait plus rarement de ses nouvelles.

—Il me semble que ton beau marquis te néglige un peu, dit-elle à sa fille. Je ne vois plus de lettres de lui dans mon courrier.

C'était vrai. Et le silence de Jean était une très grande douleur pour l'âme exquise de sa fiancée.

Néanmoins Henriette redressa la tête, et d'une voix que toute sa volonté arriva à rendre tranquille et assurée, elle répondit à sa mère:

—Jean travaille. Il veut atteindre son but.

«Il y consacre tous ses moments, il fait bien...

—Tu es naïve. Moi, j'ai des renseignements sur lui.

—Que M. de Grand-Croix à coup sûr vous a fournis?...

—Certainement, et c'est une preuve de plus de son amitié à toute épreuve pour nous.

Henriette ne répliqua pas.

—Tu ne veux pas les apprendre, ces renseignements?

—Non. Et quels qu'ils soient, je ne les croirai pas.

—Mon devoir est de te les faire connaître malgré toi.

«Le marquis de Verrières ne t'écrit plus parce qu'il s'est épris d'une Parisienne extrêmement séduisante; et,

LA VIE COURANTE... Par Georges Clark



— Vos entrecôtes ne valaient rien du tout. Demandez seulement à mon mari combien il m'a fallu de patience pour les lui faire manger!

de plus beaucoup plus riche que toi.

— Ce n'est pas vrai !

— Tu peux protester tant que tu voudras.

« Mais il n'y a pas moyen de nier : sa conduite est un scandale.

Le coeur d'Henriette, ce pauvre coeur si éprouvé depuis quelque temps, se brisa.

Néanmoins, très vaillante, elle se raidit et, avec une très grande flamme dans les yeux, elle dit :

— C'est encore M. de Grand-Croix qui a inventé cette nouvelle calomnie !

— L'avenir, heureusement pour tous, te prouvera la vérité.

— Heureusement ?... répéta la jeune fille. Vous tenez donc bien à ce qu'un désespoir complet soit en moi ?

— Au contraire, je veux ton bonheur.

— Drôle de manière d'y travailler !

— Oui, j'aime mieux qu'une douleur passagère te soit infligée, que de te voir pour toute ta vie liée à un garçon sans principes, sans valeur morale, et qui ne veut de toi que la for...

Henriette ne la laissa pas continuer.

— Taisez-vous, maman, lui dit-elle violemment, mon pauvre père a choisi Jean. Je l'aime, et seul, il sera mon mari !

— Ton père a été aveugle. Quant à moi, je ne me prêterai jamais à ce que je considère comme la pire des catastrophes pour toi.

— Ah !... vous vous parjurez !

« Vous aviez promis à un mourant que ce mariage aurait lieu !

« Vous oubliez donc votre parole ? Et les circonstances sacrées dans lesquelles vous l'avez donnée ?

— Je soupçonnais déjà à cette époque que M. de Verrières était un intrigant...

« Aujourd'hui, j'en ai la preuve certaine.

« Je sais que je blesse tes sentiments, ma pauvre petite, ajouta-t-elle avec une hypocrisie abominable ; mais tu me remercieras plus tard de ma fermeté.

« Le mariage, vois-tu, c'est grave !

« Il dure toute la vie !...

Henriette, sans émotion apparente, répondit :

— Je ne vois qu'une chose : Vous trahissez vos serments.

— Dans ton intérêt, oui !

— Et vous retirez le consentement que vous aviez donné au lit de mort de mon père ?...

— Oui ! Et ne compte pas que je te le donnerai jamais ce consentement !...

— Je saurai attendre.

— Tu réfléchiras.

« Tu n'as que dix-huit ans. Tu es intelligente.

« A présent que tu es prévenue, tes yeux s'ouvriront.

Au bout de quelques secondes, Blanche ajouta :

— Pourquoi t'obstiner à aller chercher si loin ce que tu as tout près ?...

« Avec Jean de Verrières, tu seras malheureuse toute ta vie, tandis qu'ici, tu es si ardemment, si purement aimée !

« Ah ! chère petite, comme tu me rendrais heureuse si tu voulais enfin réaliser le vœu de mon coeur !

Mlle Mérindol, ne voulant pas comprendre, s'écria :

— Quel vœu ?... quel vœu qui ne soit pas sacrilège et maudit ?...

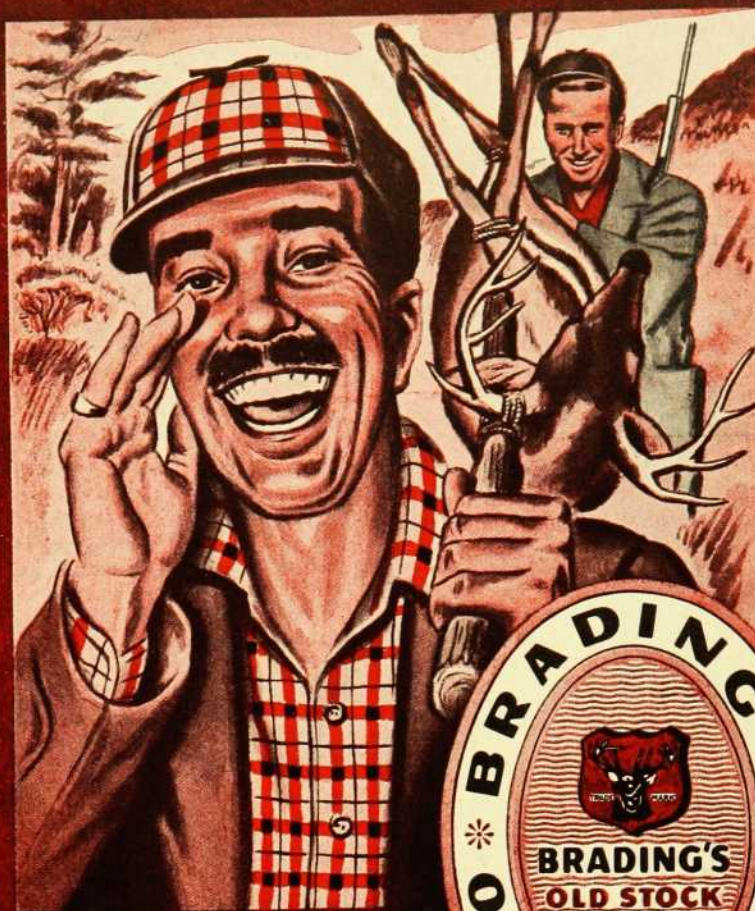
— Sacrilège ! Je ne saisis pas pourquoi.

— Parce que les désirs des morts, les promesses qu'on leur a faites sont mille fois plus inviolables que tous les vœux des vivants ensemble !...

« Moi, j'ai fait un serment à mon père.

« Envers et contre tous, je le tiendrai ! Imperturbable, Blanche répliqua :

— Si ton père eût connu Raoul de Grand-Croix comme je le connais moi-même, c'est à lui qu'il t'eût fiancée, point à l'autre.



"On va mouiller ça!"
avec une

BRADING

« En voilà un qui a véritablement une âme de gentilhomme !

« Et puis quels grands sentiments, et quelle délicatesse !...

« Ah ! si tu y consentais, chère enfant bien-aimée, nous ne ferions tous qu'une famille !...

« Et quel bonheur serait le nôtre ? Henriette se leva.

Maintenant, son indignation ne connaissait plus de bornes.

— Moi, dit-elle, la femme de ce Raoul ? de ce ridicule imbécile qui m'inspire une horreur et une antipathie si profondes ?

« Lui, dont les sentiments sont si bas et si vils ?...

« Oh ! non, par exemple !...

« Et si c'est pour atteindre ce but-là que M. de Grand-Croix calomnie si atrocement mon Jean si noble et si désintéressé, il perd son temps et se trompe de route, vous pouvez le lui dire...

Elle quitta le salon, blessée, irritée, malheureuse au-delà du possible.

Un mot de sa mère surtout l'avait frappée :

— Nous ne ferions qu'une seule famille, avait dit Blanche.

Que signifiaient ces paroles ?...

Henriette y réfléchit nuit et jour pendant une semaine, parlant encore

moins qu'à l'ordinaire, obsédée, ne dormant plus, ne mangeant pas.

Enfin, à bout de forces, elle se rendit chez l'abbé Soubirade, que dans sa douleur concentrée elle fuyait lui-même.

Elle lui raconta sa conversation avec Blanche.

— Ne croyez-vous pas, lui demanda la jeune fille, que maman songe à se remarier avec le duc de Grand-Croix ?

Le curé eut un clignement des yeux très fin.

— Qu'elle y songe, dit-il, c'est absolument certain.

« Ce mariage représente pour ta mère un rêve d'orgueil, caressé depuis qu'elle connaît M. de Grand-Croix. Mais qu'elle puisse le réaliser, c'est une autre histoire.

— Pourquoi ?...

— Parce qu'elle n'a aucune fortune personnelle.

— Et ce qu'a laissé mon pauvre père n'est donc pas à nous deux ?

— Non, à toi exclusivement. Or, à ta majorité, il faudra tout te rendre.

— Tout ?...

— Oui, tout ! Mérindol l'a voulu ainsi.

« Alors, M. de Grand-Croix, qui est un comptable de première force, ne donnera pas son nom à une femme qui ne lui apportera pas de quoi faire figure dans le monde.

La physionomie douloureuse d'Henriette se détendit.

— Ah ! père bien-aimé, dit-elle, quel bien vous me faites !...

« Alors, je n'ai plus que trois ans à souffrir.

« ... Trois ans, pendant lesquels il me faudra voir envahie et profanée la demeure de l'être que j'ai tant adoré, tant vénéré !...

« Mais après, comme je les chasserai de chez moi, ces deux intrus, ces deux misérables !...

« Comme le souvenir de mon pauvre mort y reviendra seul, inviolable et sacré !

Elle s'arrêta, les narines palpitantes, ses beaux yeux clairs si dilatés qu'ils en paraissaient noirs.

L'abbé ne voulait ni ne pouvait l'encourager dans ces sentiments de colère et de vengeance.

Son caractère sacerdotal s'y opposait.

Mais, au fond, comme il l'approuvait !

— Ce que vous venez de me dire, continua la jeune fille, me rend une partie de mon courage...

« Vous n'avez pas l'idée de ce que j'ai souffert à la pensée que ma mère pouvait se remarier !

« La place de mon père, ostensiblement prise dans sa maison, était une douleur au-dessus de mes forces.

« Et, d'un autre côté, je n'ai pas le droit de juger maman !

« J'ai vis-à-vis d'elle des devoirs très définis que vous-même m'avez enseignés.

« Elle peut oublier les siens, c'est son affaire...

« Moi, c'est autre chose. Les devoirs qui m'incombent, je les remplirai toujours, quoi qu'il arrive.

Elle s'arrêta, parut respirer plus à l'aise qu'elle ne l'avait fait jusque là, et au bout de quelques minutes elle reprit :

— Ah ! qu'il ne lui soit jamais rien, ce duc de malheur !... Et dans trois ans, foi de Mérindol, je lui ferai payer ce que j'endure aujourd'hui.

Plus farouche, elle ajouta :

— Et ce n'est pas peu de chose !

Elle voulut rester ferme, malgré son chagrin...

Mais en prononçant ces mots, elle eut un tressaillement si douloureux dans la voix, ses lèvres pâles tremblèrent si violemment, qu'on eût juré que des sanglots allaient s'échapper de sa poitrine.

Cependant, en elle était l'énergie de Mérindol...

Elle se raidit, et se contenta de regarder l'abbé.

Celui-ci, spontanément, lui prit la tête à deux mains, et l'embrassa comme si elle eût été sa fille véritable.

— Tu seras heureuse tôt ou tard, lui dit-il.

« Tu le mérites trop pour qu'il en soit autrement !... »

Elle hocha douloureusement la tête.

— Et si Jean ne m'aime plus ?... dit-elle.

Le curé l'interrompit.

— Est-ce que c'est possible ? s'écria-t-il.

« Ne plus t'aimer, lui qui n'a pas fait autre chose toute sa vie ? Il faut plutôt croire que le soleil cessera de nous éclairer.

— Alors, pourquoi ne m'écrit-il plus ? L'abbé hésita :

— C'est un cœur délicat, dit-il enfin.

« Il doit avoir peur que les lettres qu'il t'adresse soient lues par d'autres que par toi.

On eût juré que la poitrine de la malheureuse enfant tout à coup se dilatait.

Elle l'avait bien eu cette pensée ; mais que cela lui causait donc de bonheur de l'entendre formuler par son vieil ami !...

— Vous m'aimez, n'est-ce pas ?... lui demanda-t-elle subitement, sans hésitation.

Il se récria, offensé.

— Alors, prouvez-le-moi ! fit-elle avec une voix qui rappela tout à coup à Pascal celle de Mérindol.

— Comment ?... fit-il un peu inquiet.

— Consentez à recevoir les lettres de Jean pour moi.

Le prêtre ne protesta pas.

— Je crois, dit-il au bout de quelques secondes, que je puis le faire.

Henriette lui sauta au cou.

— O père !... balbutia-t-elle, père ! vous êtes aussi bon que l'autre !...

— Bon ?... je ne le sais pas, mais je tiens ma promesse.

« Mon pauvre ami m'a donné sur toi les droits qu'il avait lui-même.

« Il m'a fait jurer de travailler constamment et toujours à ton bonheur.

« S'il était là, certainement, il te donnerait les lettres de ton fiancé.

— Oh ! merci !... merci !... dit la jeune fille, heureuse à en mourir.

Plus bas, elle ajouta :

— Vous me sauvez la vie, j'étais à bout de forces.

Dès qu'elle eut prévenu Jean, Henriette reçut de lui, en effet, des lettres expansives, aussi confiantes qu'elles avaient été froides et banales jusque là.

L'abbé Soubirade les lisait quelquefois.

Alors les larmes lui venaient aux yeux.

— Comme Pierre a eu le coup d'oeil juste, se disait-il à ces instants-là. Jean est un cœur d'or !

Rien, c'est certain, ne saurait dépeindre l'élévation des sentiments du jeune marquis, sa délicatesse, sa droiture...

Tout en lui était loyal, honnête et juste.

Et tant d'amour avec cela !...

Ah ! Henriette le savait bien que M. de Grand-Croix l'avait calomnié, son Jeannot tant aimé !

Un peu de baume descendit dans le cœur de l'orpheline.

Mais l'épreuve avait été trop forte. Henriette, malgré sa joie actuelle, ne pouvait s'en relever.

Sans cesse, elle pensait :

— Pendant trois ans on nous éloignera systématiquement l'un de l'autre.

« Nous ne nous verrons pas, jamais !... »

« Et, pendant ces trois années terribles, qui sait les pièges et les embûches qui nous seront tendus, à tous les deux, à moi surtout ? »

Et cette idée, jointe au contact si douloureux du duc de Grand-Croix et de son neveu, devint pour Henriette un ver rongeur de tous les instants.

TROISIEME PARTIE

I — Au retour

Il y avait juste dix mois que Pierre Mérindol était mort.

Au commencement de juillet, Blanche déclara à sa fille qu'elle allait l'envoyer à Bagnères-de-Bigorre dont les eaux ferrugineuses rétabliraient sa santé compromise.

Henriette ne fut pas facile à décider.

Elle ne voulait pas quitter ses montagnes, son vieil ami, le cimetière où reposait son père.

Le curé, consulté par elle, désapprouva son refus.

— Pour supporter vaillamment les épreuves qui t'attendent peut-être encore ici, lui dit-il, tu dois être forte. Ne pas faire tout ce qu'il faut pour reconquérir ta santé serait une faute de ta part.

Elle le comprit, et tout de suite déclara qu'elle suivrait son conseil.

— M'accompagnez-vous ? demanda-t-elle à Mme Mérindol.

Celle-ci se troubla profondément.

— Ma présence est indispensable ici, finit-elle par répondre à sa fille.

Henriette ne se permit pas une observation.

Avec Blanche, en effet, n'aurait-elle pas dû subir les Grand-Croix !

Le curé avait sous la main une jeune veuve des plus honorables, Marguerite Hubert.

Ce fut avec elle que la jeune fille partit une semaine après pour cette jolie petite ville de Bigorre où les gaves bondissent à chaque pas, dans ses rues étroites, au seuil de ses maisons construites en marbre.

Les soins dont Marguerite Hubert entourait Mlle Mérindol furent si tendres, si affectueux, que, loin de l'irritation continuelle éprouvée au château, loin surtout de Philippe de Grand-Croix et de son neveu, la santé d'Henriette se consolida.

Sa volonté, son énergie renaquirent comme par enchantement.

Les paroles de l'abbé Soubirade lui revenaient :

— Le duc de Grand-Croix est trop cupide, il ne se mariera jamais avec une femme qui n'aurait pas personnellement à elle une fortune capable de lui faire mener grand train dans le monde !...

Et confiante dans la perspicacité de son second père, Henriette se disait :

— Patience, monsieur le duc, dans trois ans, nous verrons bien qui sera le plus fort de nous deux !

Mme Mérindol n'écrivit pas une seule fois à sa fille ; l'abbé Soubirade pas davantage.

Henriette ne se plaignait point de ce silence.

Dans la solitude complète où elle se trouvait, elle se ressaisissait, se calmait, s'apprêtait de nouveau pour la lutte à soutenir.

Seules, les lettres de son fiancé, maintenant quotidiennes, apportaient un bonheur très pur à son cœur déchiré.

Jean avait hésité pour savoir s'il ne viendrait pas la retrouver.

Mais sa délicatesse native reprit vite le dessus.

Non, le jeune homme surmonterait cette tentation.

La future marquise de Verrières, la fille de son bienfaiteur, ne devait pas être soupçonnée !...

Les ennemis, qui les guettaient tous les deux, ne la calomniaient pas !...

Henriette, quoique avec un peu de regret, se soumit à la décision de son fiancé.

Et, pendant cinq semaines, elle vécut dans le calme le plus complet, oubliant Verrières et tout ce qui s'y passait, consacrant ses journées à écrire à Jean ou bien à prier pour leur prochaine réunion, dans l'admirable chapelle des Carmes, dont le silence et le recueillement l'apaisaient.

Au milieu de l'épouvantable épreuve qu'elle traversait en effet, depuis la mort de son père, seule avec son vieux curé au cœur d'apôtre, mais au fanatisme de plus en plus absolu, Mlle Mérindol avait vu sa piété augmenter considérablement.

Plus que jamais elle adoptait les idées de son vieil ami, maudissant comme lui les lois humaines qui la laissaient seule et désarmée vis-à-vis de sa mère, c'est-à-dire du duc de Grand-Croix ; et elle ne reconnaissait plus, elle n'admettait plus que la puissance de ce Dieu qui la consolait, et en la justice duquel elle avait mis toute sa confiance.

Quand elle revint à Verrières, la fille de Mérindol avait reconquis ses forces et son énergie.

Et cependant la plus terrible des douleurs l'attendait au retour.

Sa mère était remariée avec le duc de Grand-Croix-Châteauneuf.

— Ah ! fit simplement Henriette, c'est pour cela que vous m'avez éloignée !... Je comprends !

Oui, on avait eu peur d'elle, de ses reproches, de ses récriminations, peut-être de ses décisions.

On la mettait devant la brutalité du fait accompli.

Elle fit taire son indignation, sa colère, son désespoir également.

C'était fini !... la place de Mérindol était tout à fait prise !...

Philippe s'était emparé de tout, même de sa chambre, celle où Pierre était mort, jusque là fermée et respectée comme un sanctuaire !...

Et elle, Henriette, voyait ses mains liées par ses devoirs vis-à-vis de Blanche !

« Les scènes et la colère ne feraient que m'affaiblir ou m'énerver ; il faut que je reste maîtresse de moi-même... »

Si complète fut alors son énergie que Philippe s'y trompa et, en la trouvant si calme, il se dit :

— Elle prend mieux les choses que je ne le supposais...

« Je ne m'étais pas trompé, elle est sans volonté, du moins sans persévérance... Je l'ai lassée !... »

Il essaya alors de jouer avec elle la comédie de la tendresse et de la sollicitude paternelles.

— Ne veux-tu donc pas comprendre à quel point je t'aime, ma fille bien-aimée, lui dit-il un jour où la froide indifférence d'Henriette commençait à l'ennuyer, et contrariait ses plans.

Elle s'éloigna de quelques pas, superbement dédaigneuse et méprisante.

— Je vous défends de me tutoyer, monsieur, lui dit-elle, et surtout de m'appeler votre fille.

— Je suis cependant votre père, que vous le vouliez ou non, dit-il très désagréablement impressionné de cette résistance plus âpre, plus violente que jamais, alors qu'au contraire, il la croyait lasse, et aisée à conquérir.

Elle se redressa encore, la taille plus haute, les yeux plus clairs et plus décidés, sa froideur plus glaciale :

— Mon père ?... répéta-t-elle. Vous... monsieur ?

« Le sens moral vous fait donc tout à fait défaut ? »

« Vous avez pu voler la place de celui dont vous avez mangé le pain, lui voler même tout ce qui lui a appartenu... Sa fille ?... Non. Ce n'est pas en votre pouvoir... quoique vous soyez capable de tout ! »

La colère aveugla Philippe de Grand-Croix.



Tu permets ? Je vais juste jeter un coup d'oeil...



...Tu permets ? Je vais juste entrer et demander le prix...



...Tu permets ? Je vais juste l'essayer...



...Tu permets ? Je vais juste prendre un petit billet...

— Capable de tout ?... répéta-t-il hors de lui.

« Ah ! malheureuse, prenez garde que je ne justifie vos insultes ! »

Henriette ne recula pas.

— Je n'ai pas peur, dit-elle, votre intérêt, et c'est je crois bien la seule chose qui vibre en vous, me répond de ma sécurité.

Il essaya de rire, de lever les épaules, de la dédaigner, la comptant pour rien.

— Mon intérêt ? fit-il. Ce n'est pas dans les mains d'une personne d'aussi petite valeur que vous qu'il sera jamais placé.

— C'est ce qui vous trompe...

« Oh ! vos grands airs ne m'en imposent point, et tout duc de Grand-Croix-Châteauneuf que vous êtes, vous ne m'éblouissez point ! »

« Depuis mon retour ici, et la nouvelle qui m'y attendait, j'ai voulu être renseignée sur ma situation et mes droits ; savoir, en un mot, ce que j'avais à craindre et à vouloir. »

« Quand on a le malheur d'avoir des Grand-Croix mêlés à sa vie, c'est prudent... »

« Mes droits sont entiers sur la fortune de mon père. »

— Vous n'avez rien du tout. Votre mère est la seule maîtresse ici...

— Jusqu'à ma majorité, je le sais.

« Et encore depuis mes dis-huit ans jusqu'à mes vingt et un ans, elle me devra des comptes de tutelle. »

— Que vous lui demanderez ?

— Vous pouvez y compter, dit-elle.

Philippe se sentait de plus en plus mal à l'aise.

— Laissez-moi continuer mes explications, reprit Mlle Mérindol. Elles modifieront peut-être votre manière de faire.

« Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je vous crois capable de tout, en premier lieu de me supprimer pour que ma mère, c'est-à-dire vous, puissiez mettre la main sur mes millions. »

Le duc blêmit.

— Vous êtes folle ! dit-il.

— Oh ! que non pas !... Mais n'y pensez point, à ce crime.

— Que voulez-vous dire ?...

— Ceci : mon testament est fait et déposé en lieu sûr.

« Mes héritiers, avec les recommandations que je leur impose, vous feront rendre gorge, soyez sans crainte. »

« Or, comme vous avez la jouissance de ma fortune entière jusqu'à ma majorité, vous êtes trop cupide pour vouloir vous priver d'une seule parcelle de mes revenus. »

« Donc, pendant trois ans, je suis tranquille. »

« Après, nous verrons !... »

— Insolente ! malheureuse ! Je vais vous faire enfermer comme folle. »

— Avec des amis sûrs, on sort de partout. »

« Trois ans sont vite passés... »

« Et, prenez garde, si jamais vous tentiez rien contre moi, j'oublierais même que votre femme est ma mère, pour ne me souvenir que des volontés si nettement exprimées par mon père mourant !... »

Elle le quitta à ces mots, sans le saluer, sans le regarder.

On n'eût jamais dit qu'elle venait de prononcer des paroles si graves, si violentes.

Sa voix n'avait pas tremblé, elle ne s'était pas altérée.

Seuls, ses beaux yeux clairs, dans son visage que l'indignation pâlisait, s'étaient assombris et agrandis ; seules, ses fines et longues paupières, plus bistrées encore qu'à l'ordinaire, tremblaient sur ses prunelles, comme des ailes d'oiseau blessé.

La foudre tombant aux pieds de Philippe ne lui eût certainement pas causé une stupéfaction semblable.

Quelle volonté !... Quelle énergie ! Quelle netteté de décision, alors qu'il la croyait, au contraire, plus faible qu'une cire molle, malléable à son gré...

Pendant plusieurs jours, le duc évita de rencontrer la jeune fille.

Il mangeait dans son appartement avec Blanche, et Henriette devait se trouver seule à table auprès de Raoul.

Le jeune homme, paraissant ignorer ce qui s'était passé avec son oncle, assumait plus que jamais Mlle Mérindol de ses oeillades et de ses déclarations.

Il devint même, en présence des domestiques, si inconvenant, si effronté, que Mlle Mérindol pria Marguerite Hubert, qu'elle avait gardée, de venir dîner avec elle.

Une si humble personne n'était pas faite pour arrêter le jeune Grand-Croix.

Le soir, il fallait longer un corridor assez obscur pour regagner le grand salon en quittant la salle à manger.

Il faisait encore demi-clair, et l'on n'avait pas commencé d'allumer.

Une fois, Raoul saisit Henriette sans qu'elle s'y attendît, et la couvrant de baisers fous malgré les efforts éperdus de la jeune fille pour se dégager, il murmura :

— Ah ! que tu le veuilles ou non, par force ou par ruse, tu m'appartiendras ; car j'en perdrais la raison autrement !

Elle parvint à s'éloigner et, furieuse, indignée, hors d'elle-même, elle cria :

— Ah ! lâche !... famille de lâches ! Non, sur mon âme, vos desseins ne s'accompliront pas !

Elle s'enfuit dans sa chambre, accompagnée de Marguerite, et là, elle eut une violente attaque de nerfs.

Ce qu'elle avait tant redouté se produisait !..

Et Jean, son Jean... n'était pas là pour la défendre !

La jeune veuve ne voulut pas la quitter ; et s'installant au chevet de son lit, elle la veilla.

Malgré la présence de son humble amie, la nuit ne fut pour la malheureuse enfant qu'une longue insomnie.

Vers deux heures, il leur sembla à toutes deux qu'on essayait d'ouvrir la porte...

La serrure heureusement était solide et posée du côté de la chambre.

— Mon Dieu, Marguerite ! s'écria Mlle Mérindol. Il est là !

La veuve alla regarder.

(Lire la suite au prochain numéro)

St-Raphaël

Se boit pur glacé ou

Cocktail : $\frac{1}{3}$ Gin - $\frac{2}{3}$ St-Raphaël

: $\frac{2}{3}$ St-Raphaël - $\frac{1}{6}$ Citron - $\frac{1}{6}$ Rhum

L'APÉRITIF DE FRANCE



LEQUEL PRÉFÉREZ-VOUS?..

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

COUPON D'ABONNEMENT

☐ LES 3 MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

1 an (Canada seulement) \$5.50

OU

Can. E.-U.

☐ LE SAMEDI	\$3.50	\$5.00	pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00	" " "
☐ LE FILM	1.00	1.00	" " "

Veillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Localité Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

DANS LE MONDE SPORTIF

[Suite de la page 11]

« File, file, mon brave Phil ! L'enfer est encore à moitié vide !... »

C'est là de l'humour, mais de l'humour qui sera, sans doute, dépensé en pure perte, car la griserie de la vitesse reste, généralement, la plus forte.

Un conseil, entre autres : Sportsmen, s'il vous arrive d'ingurgiter un trop

grand nombre de boissons alcooliques, au cours de vos soirées, laissez à d'autres, plus sobres, le soin de conduire votre bagnole à destination, ou prenez un taxi, dont le chauffeur vous conduira au foyer, sain et sauf. Entre nous, cette décision vaut une chandelle !

OSCAR MAJOR

RIEN DE SÉRIEUX

X... devisait avec la jolie Comtesse de B...

Le thème était riche : les défauts des femmes.

X... avoua, peut-être un peu légèrement :

— Je n'ai jamais connu que deux femmes qui fussent vraiment parfaites.

— Quelle est l'autre ? lui demanda finement son interlocutrice.

Bébé est à table, il joue, laisse tomber son joujou et se baisse pour le ramasser. En se relevant, il se heurte le front à la table et se met à pleurer :

— Mange ta soupe, mon petit Paul, lui dit sa mère, cela fera disparaître ta bosse.

Bébé se console, mange sa soupe, et après quelques instants de réflexion :

— Maman, est-ce que si les chameaux mangeaient de la soupe, ça ferait passer leur bosse ?

— Mon enfant, c'est très bien ; tu donnes la plus grosse part de ton orange à ton frère. Mais j'aurais mieux aimé que tu lui eusses laissé le choix.

— Pourquoi, maman ? Tu penses bien qu'il n'aurait pas pris la plus petite !

— Voilà un homme qui m'a fait perdre deux millions...

— Hein ? Deux ?... Phu... u... u... uh !...

— Oui... Il a refusé de me donner la main de sa fille.

Un naïf timide était assis, dans un jardin public, derrière une jeune fille avec laquelle il aurait bien voulu lier conversation ; mais il ne savait comment débiter. Un insecte s'étant posé sur la mante de la jeune fille, une inspiration vint au jeune homme :

— Mademoiselle, dit-il, vous avez une bête derrière vous.

— Ah ! monsieur, pardon, fit l'interpellée avec un petit cri d'effroi, je ne vous avais pas vu.

Un prédicateur, emporté par la fougue de son éloquence, s'écriait :

— Admirez, mes très chers frères, la force de Samson : avec une mâchoire d'âne, il passa mille Philistins au fil de l'épée.

En Angleterre, les noms de famille peuvent servir à prénommer les enfants. Un parrain, à qui le ministre demandait quels prénoms il désirait donner à son filleul, répondit donc le plus tranquillement du monde :

— Kitchener, Jellicoe, Douglas Haig, Lloyd George.

— Bien ! fit le ministre, mais se tournant vers son bedeau, il ajouta : « Un peu plus d'eau bénite, John, s'il vous plaît ! »

— Quel est votre auteur favori ? demandait-on à un joueur.

— Descartes, répondit celui-ci avec spontanéité.

Un jeune collégien à son père :

— Papa, qu'est-ce donc qui distingue la civilisation de la barbarie ?

— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple : La civilisation, c'est de tuer son ennemi à six mille pieds avec un boulet de canon. Et la barbarie, c'est de lui couper la tête avec un sabre !

— Voyons si tu es savant. Dis-moi, mon petit, à qui nous devons la pomme de terre ?

— A l'épicier d'en face, maman lui en doit trois livres et une livre de sucre !

— Tout le monde dit que mon portrait est tout à fait manqué, vous m'avez faite beaucoup plus laide que je ne le suis.

— Les gens qui disent cela ne vous ont pas regardée...

— Il vous enlève les boutons, les rides, les taches de rousseur et vous fait paraître de nouveau jeune...

— L'institut de beauté ?

— Non, le photographe.

Au bal, pendant un temps d'arrêt dans une valse :

— Vous aimez donc bien la valse, Monsieur ?

Le Monsieur. — Je l'adore.

La Dame. — Alors pourquoi n'apprenez-vous pas à danser ?

Une agréable coquille cueillie dans un grand journal financier :

« Les actionnaires pourront se présenter pour toucher leurs dividendes au « piège » de la Société. »

La Vie Courante par George Clark



— Désolée, Mme Gagnon, mais sa mère m'a fait promettre de ne pas le perdre de vue.

Guibollard commence un roman. Car Guibollard s'est mis en tête d'écrire. Il lit ses premiers chapitres à un ami :

« Minuit cinq sonnait à l'horloge du château... »

L'ami l'interrompt :

— Mais une horloge ne peut pas sonner minuit cinq.

Guibollard, un moment démonté, réfléchit, puis :

— Pardon ! si elle avance.

On causait et l'on critiquait les trop nombreuses imperfections de la nature humaine.

— Que voulez-vous ? intervint X..., au moment où Dieu créa l'homme, les sciences étaient si peu avancées !

MEURTRE A L'AUBERGE

V — Justice doit être faite

Assis devant son bureau, Cartier relisait pour la seconde fois le dossier qui venait de lui être expédié de Tunis.

Sans doute la lecture en était-elle passionnante car l'inspecteur principal n'entendit même pas le coup frappé à la porte. Celle-ci s'ouvrit cependant et l'un de ses meilleurs auxiliaires se précipita dans la pièce.

— Patron, on a arrêté cette nuit, à la suite d'une rixe dans une boîte de nuit, un type qui avait sur lui des papiers au nom de Bernard Reydel.

Cartier fit un bond sur sa chaise.

— Bernard Reydel ! Et tu ne me l'as pas encore amené ?

— Ben ! C'est qu'on allait le remettre en liberté. Tout est parfaitement en règle. Le type fait un potin du diable. Il a, paraît-il, de hautes relations et si le petit Dorsey, qui a travaillé pour vous, n'avait pas été sur les lieux. Il était relâché sitôt après l'interrogatoire d'identité.

— Amenez-le, mort ou vif ! tonna l'inspecteur.

Dix minutes plus tard, extrait du dépôt, un grand garçon qui ne paraissait guère plus de vingt-cinq ans, pénétrait dans le bureau de l'inspecteur.

Sans attendre que celui-ci lui posât la moindre question, il attaqua, se plaignant véhémentement d'avoir été molesté.

— Vos hommes sont stupides, Monsieur le Commissaire, et cette gaffe leur coûtera cher. En vertu de quel droit m'ont-ils arrêté ? Quelques coups de poing échangés ? Il n'y a pas de plain-

[Suite de la page 15]

te contre moi. Il ne saurait y en avoir. Le type que j'ai corrigé méritait la leçon.

— Cette affaire ne m'intéresse pas.

— Le commissaire devant lequel on m'a brutalement trainé m'a affirmé que tout s'arrangerait si mon adversaire ne portait pas plainte, et il s'en gardera bien, le salaud !

TOURS (FRANCE) OFFRE AU QUEBEC... [Suite de la page 5]

Nous avons longé ce quai de Loire désert et paisible où s'attardent seulement quelques pêcheurs. Nous nous sommes arrêtées devant le vieux portail de l'entrepôt, qui est le même et que Marie si souvent dut franchir, puis nous nous sommes acheminées vers ce couvent des Ursulines, tout proche où, en 1633 seulement, Marie put répondre à l'appel du Seigneur et entrer en religion. L'ordre venait d'être fondé à Tours, mais Marie savait que sa mission n'était pas de s'attarder en ces lieux.

Le couvent a subi bien des vicissitudes depuis que Marie y prononça ses vœux.

Il reste une partie de bâtiment demeurée intacte et qu'on retrouve dans l'actuel couvent de Québec. Nous avons vu un charmant logis du XVI^e siècle, parfaitement conservé, appelé la Petite Bourdaisière et qui fut acquis par les Ursulines en 1625.

Il restait encore, il y a quelques années, au fond du jardin du couvent un minuscule oratoire où Marie aimait à

— Bon. Causons plutôt de la mort du jeune Carlo.

— Carlo ? Mais je ne connais personne qui porte ce nom.

— En vérité ! C'est cependant le fils d'une femme dont vous avez forcément connu l'existence, que vous avez fréquentée alors qu'elle était l'amie de M. Reydel. Ce Carlo était élevé entre sa mère et votre père. Vous étiez au collège, c'est vrai, puis à la Faculté, mais vous passiez vos

prier solitaire et où elle reçut de Dieu l'ordre d'accomplir sa mission. Un accident récent a fait s'écrouler le fragile édifice, on n'en a pu conserver que l'arrasement de brique, au milieu duquel s'inscrit une croix du souvenir, que Monseigneur Roy, archevêque de Québec, inaugura lors de son passage à Tours, il y a deux ans.

Il reste surtout la chapelle St-Michel où Marie de l'Incarnation fit sa profession religieuse en 1633.

Cette chapelle, la ville de Tours est désireuse de l'offrir en hommage à la Province de Québec où elle accomplit sa mission. Des formalités administratives n'ont pas encore permis la réalisation de ce vœu. Il n'en reste pas moins cher aux Tourangeaux. Ils ne peuvent mieux honorer leur glorieuse compatriote qu'en remettant au Canada, qu'elle a aimé de toute sa ferveur, cette chapelle où elle sentait « son cœur enchaîné dans le cœur du Christ. »

MAGALI ET CLAUDE JAUNIÈRE.

vacances sous le toit paternel, auprès du faux ménage.

— C'est possible. En tout cas, ces détails intimes ne vous regardent pas ! D'ailleurs, mon père est mort. Cette femme aussi. L'enfant...

— Abandonné de ce fait, a été élevé par charité.

— Qu'est-ce que cela peut me faire ? C'est une preuve qu'il n'y eût plus de relations entre lui et moi.

— Ceci reste à prouver. Je crois, au contraire, que, récemment, vous avez repris contact avec ce jeune garçon.

— C'est faux ! Absolument faux !

— Alors, comment expliquez-vous qu'avant de se donner la mort il vous ait écrit ?

— Je n'ai jamais reçu cette lettre.

— En voici la copie.

L'inspecteur venait de mettre sous les yeux de Bernard une photographie dont celui-ci s'empara. Aussitôt son visage perdit son expression hautaine. Il pâlit et ses mains se mirent à trembler.

— Je ne comprends rien à cela. Je n'ai jamais revu Carlo depuis des années.

— Et Rachel Strager, vous est-elle également inconnue ?

— Rachel Strager ! répéta l'homme hébété.

— C'est vous, Reydel, qui avez tué cette jeune fille après l'avoir attirée dans l'Auberge de Jeunesse où vous saviez que Carlo Prati, après avoir quitté, sur votre conseil sans doute, les braves gens qui l'avaient élevé, devait séjourner. C'est lui qui vous a fait pénétrer dans la maison, vous a aidé à vous y cacher, lui qui est mort, enfin, quand il a compris le rôle que vous lui aviez fait jouer. Il s'est tué, ne pouvant supporter la hantise de votre crime.

[Lire la suite page 34]

BEN-HUR

d'après l'oeuvre célèbre de LEWIS VALLACE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — TROISIEME EPISODE



1. Juda a repris confiance, persuadé que Valérius Gratus ne saurait qualifier d'attentat l'accident dont il vient d'être victime. Tout à coup, alors que Juda s'est retiré avec sa mère et sa soeur dans une salle du palais, des coups assourdissants proviennent de la grande porte.



2. Immédiatement, Juda devine l'objet de ce tumulte: les Romains n'ont pas cru à un banal accident, et viennent châtier celui qui a voulu attenter aux jours de Valérius Gratus.



3. A l'extérieur, plusieurs soldats se ruent sur la porte du palais, et déjà, les premiers panneaux sont brutalement enfoncés. La porte une fois brisée, les Romains se précipitent à l'intérieur de la vaste demeure.



4. Mais un coup encore plus rude attend Juda: Messala, son ami d'enfance, avec lequel, quelques minutes auparavant, il évoquait de tendres souvenirs, est là, plus ironique que jamais. Avec un sang-froid odieux, il a tenu à procéder lui-même à l'arrestation de son ami.



5. Juda ne peut croire à tant de cynisme. A l'instant où sa mère et sa soeur s'approchent à leur tour, pleines d'appréhension, il supplie Messala de lui venir en aide, au nom de leur amitié de jadis.



6. Mais la haine du patricien est désormais implacable. Non seulement, il reste sourd à l'appel de Juda, mais encore il ordonne aux soldats de s'emparer des deux femmes. Juda ne paraît plus réagir, et pourtant, en un instant, il vient de passer de l'adolescence à l'âge d'homme.



7. Juda, sa mère et sa soeur, arrêtés pour attentat contre le procureur Valérius Gratus, sont emmenés par les Romains comme de vulgaires malfaiteurs, et la vieille servante Amrah, témoin impuissant du drame, s'écroule en larmes, aux pieds de sa maîtresse...



8. La vengeance de Valérius Gratus est prompt. Dès le lendemain de la tragique journée, le palais des Hur est déclaré « Propriété Impériale ».



9. Quelques jours après ces dramatiques événements, des cavaliers romains trainant un prisonnier harassé, s'acheminent lentement vers Nazareth.



10. Parmi les témoins de la scène, un vénérable vieillard, accompagné d'un adolescent de dix-huit ans, contemple avec compassion le jeune prisonnier condamné aux galères.



11. Juda est à bout de forces, son corps est brisé, et, en dépit des menaces ses muscles le trahissent. Il s'écroule à genoux au milieu de la route.

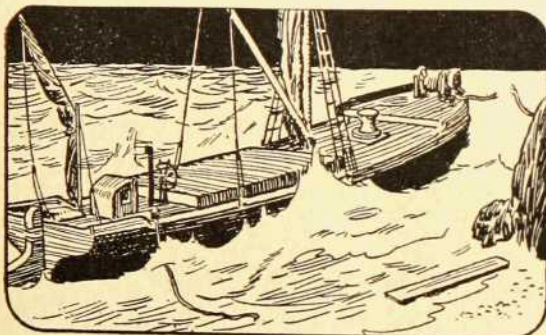


12. Déjouant la surveillance des cavaliers, l'adolescent s'est approché de Juda, et lui tend une cruche d'eau. C'est Jésus, le fils de celui qu'on nomme Joseph le Charpentier... Jamais plus, Juda n'oubliera ce regard. (à suivre dans le prochain numéro)



LA FALAISE DES NAUFRAGEURS

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — QUATRIEME EPISODE



1. Ayant abandonné l'oncle Jules et Jeanne prisonniers à fond de cale, les contrebandiers disparurent dans la cachette qu'ils avaient au creux de la falaise mystérieuse tandis qu'une tempête se levait. La mer vint battre les flancs du navire et finalement les amarres se rompirent.



2. L'oncle et la jeune fille eurent rapidement connaissance de ce terrible phénomène car, secouant le bateau violemment, la mer les envoya rouler d'un bord à l'autre tandis que les caisses, rompant leurs liens, roulaient aussi de toutes parts, menaçant de les écraser.



3. Dans l'obscurité complète, car sa torche était usée, le vieux gardien tentait de remonter le moral de Jeanne. Au fond de lui-même il avait bien conscience de courir un terrible danger. La mer envahit d'abord le pont, puis, tout à coup, fit une voie d'eau dans la cale.



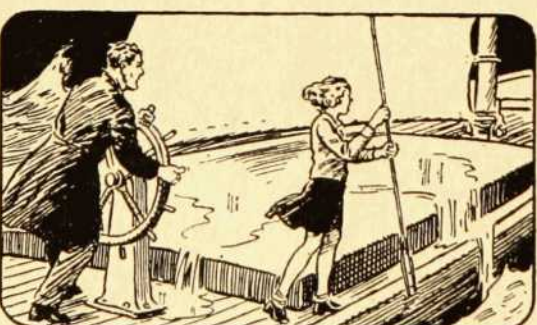
4. Une méchante vague avait crevé le plafond de la cale, emportant plusieurs planches : — « Nous pouvons sortir maintenant », dit Jules tout en entreprenant l'ascension contre le courant. Il tendit une main secourable à Jeanne et ils se retrouvèrent bientôt à braver la tempête sur le pont.



5. Mieux valait être en plein air qu'à fond de cale, mais quel vision dantesque et peu encourageante s'offrait à eux. La tempête faisait rage, des vagues plus hautes que des maisons, et des éclairs, des coups de tonnerre comme Jeanne n'en avait jamais rencontré. Le plus inquiétant, toutefois, était bien le récif menaçant vers lequel la frêle embarcation semblait être irrésistiblement entraînée. Jules se précipita vers le gouvernail et commença de barrer de toutes ses forces. Il parvint finalement à contourner l'obstacle, mais il était temps !



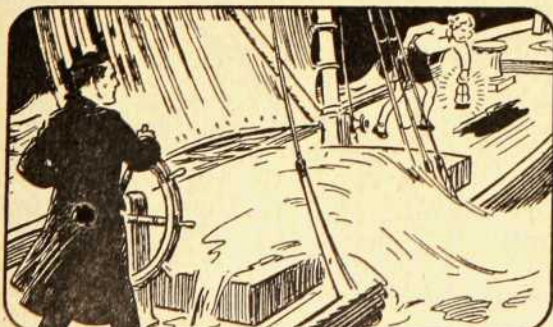
6. « Voilà un mauvais pas de franchi ! », dit-il. « Maintenant, aide-moi, Jeannot, peut-être parviendrons-nous à ramener le bateau au port et ce serait une merveilleuse preuve contre les bandits : nous tenons leurs marchandises ». Ils s'attelèrent aux cordages.



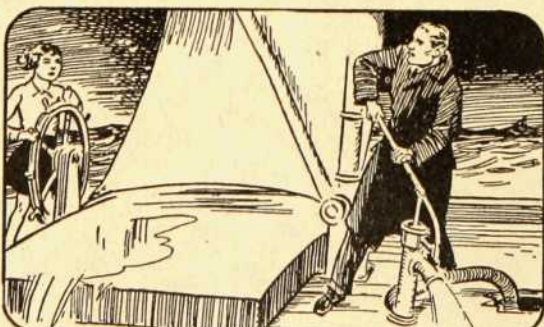
7. Ce fut un rude travail, mais finalement ils hissèrent la grande voile. Le bateau, plus stable, semblait vouloir tenir la mer. Toutefois Jules qui tenait la barre était inquiet. — « Quelque chose ne va pas, le bateau donne drôlement de la bande », se disait-il.



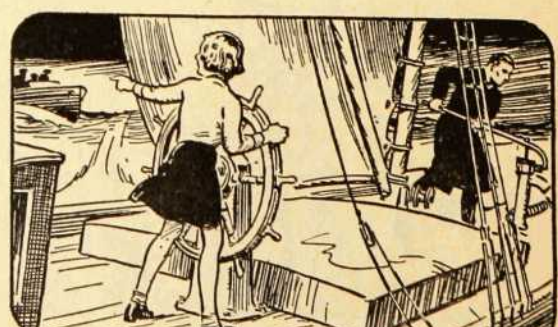
8. Jeanne, à la proue du navire, entendit un bruit de gargouille très malsain qui montait des cales. Elle alla voir. — « Le bateau est plein d'eau » cria-t-elle, affolée. — « Voilà pourquoi nous donnons de la bande », ajouta Jules. Il pâlit : on était en train de sombrer !



9. Jeanne s'était saisie d'une lanterne pour juger de la catastrophe. Son expertise n'était pas satisfaisante, loin de là : on voyait l'eau monter à gros bouillons, bientôt on pourrait la toucher. Elle cria son alarme. — « Prends le gouvernail », décida l'oncle Jules.



10. Jeanne s'empressa d'obéir et, tel un grand capitaine-corsaire, prit en main les destinées du navire en perdition. Les vagues passaient maintenant par-dessus bord : on embarquait l'eau de toutes parts. Jules finit par trouver la pompe de secours et la mit rapidement en oeuvre.



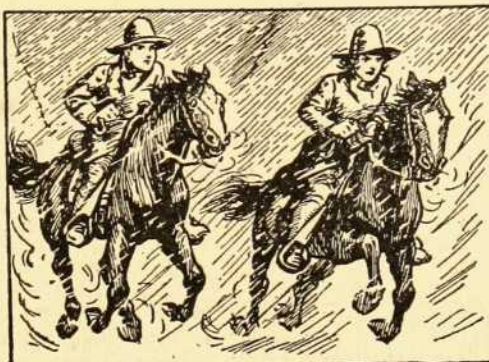
11. « Si seulement nous atteignons le port, les bandits sont perdus », pensait le vieux garde-côte. « Nous aurions toutes les preuves contre eux ». Et, tandis qu'il pompait de toutes ses forces, Jeanne, tout en tenant la barre, eut un coup d'oeil circulaire : — « Une vedette ! » annonça-t-elle. (à suivre)

LE TOMAHAWK DORÉ

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — TROISIEME EPISODE



1. S'assurant que Pedro était seulement assommé et se remettrait bientôt, Armand effraya le cheval du coquin qui se sauva à l'épouvante. « Cela va nous garantir de ne pas être poursuivis », dit-il. « Heureusement que tu m'as trouvé, Julie. Autrement, je ne sais comment j'aurais pu en venir à bout ».



2. Malgré le froid intense et la neige continue, Armand et Julie étaient tout joyeux comme ils avaient repris leur chevauchée. Il leur semblait que rien ne pouvait les empêcher de joindre à temps Aigle Rouge et ainsi sauver leur oncle.



3. Ils galopèrent des milles et des milles, pendant que la neige tombait de plus en plus épaisse, au point qu'ils pouvaient voir difficilement le côté du ravin à travers lequel ils filaient. Puis, soudain, Armand lança un cri d'alerte. « Prends garde, Julie ! » cria-t-il. « C'est une avalanche ! »



4. Julie risqua un oeil au-dessus, pour apercevoir des tonnes de neige tombant le long des côtés du ravin. Des masses gigantesques s'estompaient là-haut, et nos deux héros semblaient destinés à en être victimes. Ils pressèrent désespérément leurs montures en avant, et les bêtes y répondirent courageusement, semblant se rendre compte de leur propre péril. La neige tourbillonnait dans un sifflement fantastique qui s'intensifiait à l'approche de l'avalanche.



5. C'est alors qu'advint la catastrophe. Le sol était couvert d'une neige glissante, aussi les chevaux avaient-ils grand-peine à se tenir sur leurs pattes. Et, comme ils tentaient de dépasser l'avalanche, leur crainte fut plus forte que leur prudence. La monture de Julie se mit à glisser. Elle fit des efforts inouïs pour garder son équilibre, mais ne réussit pas, et alors cheval et cavalière piquèrent du nez, en plein sur le sentier de l'avalanche.



Lisez chaque semaine
les contes illustrés
du "Samedi"

6. Julie poussa un cri d'angoisse en sentant sa monture trébucher et glisser sur le flanc dans la neige. Puis l'animal s'affala, lançant la fillette hors de la selle, juste sur le sentier de l'avalanche. Derrière elle, Armand tira avec frénésie sur les rênes du cheval.



7. Sa monture vint s'arrêter tout près de Julie. Armand n'avait pas le temps de descendre, car des masses de neige se précipitaient des hauteurs, et chaque instant était précieux s'ils voulaient s'en tirer indemnes. Il se pencha de côté sur sa selle.



8. « Tiens-toi bien après moi, Julie ! » haleta-t-il, saisissant la jeune fille sous les épaules. D'un effort prodigieux il l'enleva, et Julie parvint à s'installer à cheval devant son frère. Pendant ce temps, l'avalanche augmentait de fureur.



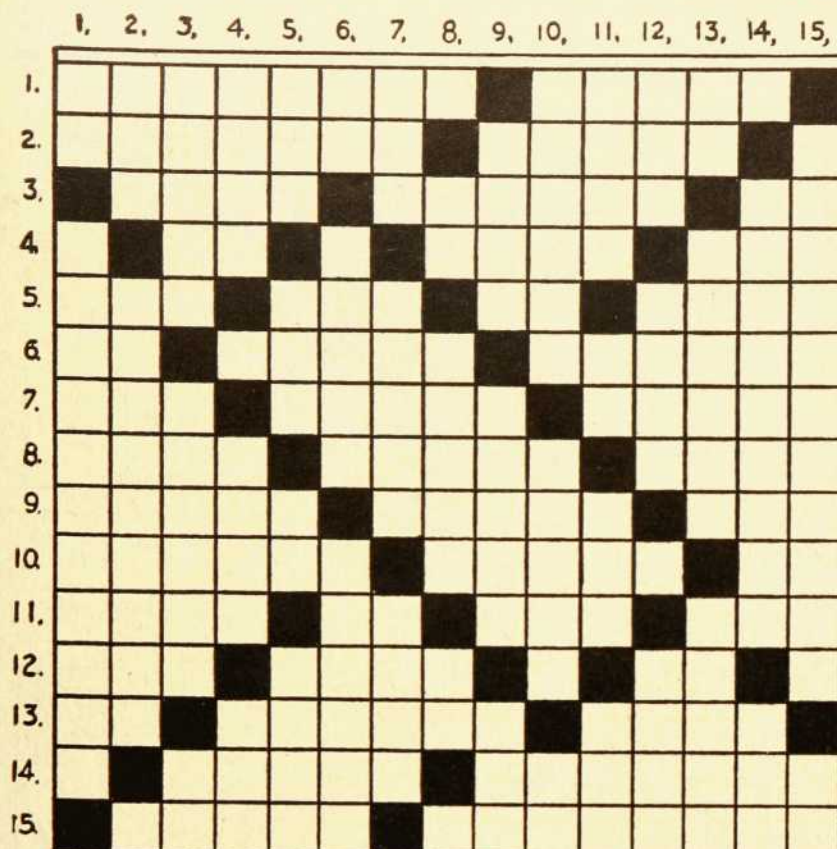
9. Des masses de neige s'écrasaient au sol, ne semblant manquer Armand et Julie que par des fractions de pouce. Et le garçon audacieux crut que seul un miracle pouvait leur épargner ainsi l'engloutissement, mais leur chance persista. Les chevaux aussi sentirent le besoin de vitesse coûte que coûte, et s'élancèrent noblement, hennissant toujours de frayeur. Alors, aux yeux d'Armand horrifié, un abîme apparut droit devant eux.



10. Inutile de tenter d'arrêter ou de changer de direction. L'avalanche se précipitait, et hésiter signifiait l'engloutissement dans l'abîme. « Tiens-toi bien, Julie ! » souffla Armand, en lançant son cheval en avant. L'animal, malgré sa charge excessive, fit un bond prodigieux et vola au-dessus du gouffre. Armand retint sa respiration.

(à suivre dans le prochain numéro)

Les Mots Croisés du Samedi



Problème No 1090

HORizontalement

- 1—Excavation longitudinale à ciel ouvert. — Couche.
- 2—Rosée sur les feuilles. — Tout fruit ou sémence qui ne présente qu'un petit volume.
- 3—Bile. — Charrue sans avant-train. — A lui.
- 4—Chemin de halage. — Facile. — Unité de pression atmosphérique.
- 5—Habitant. — Unité de mesure pour les surfaces agraires. — Négation. — Extrémité.
- 6—Milieu. — Démonstration qui n'est que pour l'apparence. — Argument composé d'une suite de propositions liées entre elles.
- 7—Se suivent dans brevet. — Toute violation très grave de la loi civile. — Outils pour couper la corne des pieds des chevaux.
- 8—Rongeurs. — Substance gommée résineuse. — Fondateur de la congrégation de l'Oratoire.
- 9—Coffret pour serrer les bijoux. — Région ténébreuse de l'enfer. — Voir, en anglais.
- 10—Arrêté d'un compte. — Rivière de France. — Année.
- 11—Genre d'algues gélatineuses. — Interjection, qui marque la surprise. — Époque. — Homme politique français, né à Lumigny.
- 12—Se suivent dans criée. — Endroit offrant peu de ressources. — Fleuve.
- 13—Négation. — Fruits succulents. — Ridicules, fâcheux.
- 14—Tiré du péril. — Contenu de plusieurs poëles.
- 15—Languette de cuir servant à fermer un portefeuille. — Sorte de tapis de chambre.

VERTICALEMENT

- 1—Possessif. — Découpures en bois qui couronnent un pavillon.
- 2—Massif montagneux du Maroc. — Jeune fille qui a été l'objet d'un miracle.
- 3—Souple. — Amarrage sur deux cordages qui se croisent. — A lui.

- 4—Gros nuage épais. — Paysage pittoresque. — Terme du jeu d'échecs.
- 5—Cicatrice saillante. — Courbe décrite par une voûte. — De l'alphabet grec. — Fin.
- 6—Mimologisme représentant le rire. — Faire cuire avec du beurre. — Pièce de bois pour soutenir le plancher.
- 7—Roi d'Israël. — Saint, martyrisé en Afrique, en 250. — Jeune cerf.
- 8—Coup de baguette. — Corindon granulaire fort dur. — Petit cube.
- 9—Avantage, succès. — Ville de Syrie, sur l'Oronte. — Ville de Belgique, prov. de Liège.
- 10—Rompus. — De l'Ibérie. — Métal.
- 11—Clairsemé. — Fleuve. — Espace de temps. — Pièce de la charue dans laquelle le soc est emboîté.
- 12—Interjection, qui exprime une douleur. — De couleur entre roux et noir. — Chacune des deux extrémités de l'axe.
- 13—Préfixe privatif. — Noms de divers récipients. — Morceau de musique religieuse.
- 14—Petite languette de bois mince, dans le clavecin, armée d'un morceau de plume. — Manche, au tennis.
- 15—Qui a rapport à la doctrine de Descartes. — Pronom.

Solution du problème No 1089

C	A	R	E	N	E	P	E	C	U	L	A	T			
A	N	A	L	Y	S	E		L	O	R	I	S			
M		S	A	L	O	N	S		N	E	T		H	A	
E	T		N	O	N		E	S	S	E		C	O	U	
M	O	L		N		B	O	U	C		A	O	U	T	
B	I	E	N		V	A	U	R	I	E	N	N	E		
E	L	U		C	A		L	I	E	S	S	E		A	
R	E		T	R	I	O		E	N	T	E		S	N	
T		C	A	I	S	S	E		C	E	N	E	O		
V	A	I	S	S	E	L	L	E		H	O	R	N		
H	E	I	N		E	R	I	E		M	S	A	A		
O	R	D		P	L	A	T		L	E	S		O	C	
U	T		L	O	I		E	V	I	E	S		E		
X		C	I	R	E	R		A	M	I	C	A	L	E	
C	E	N	T	R	E	R		E	S	S	A	I	S		

MEURTRE A L'AUBERGE

[Suite de la page 30]

Effondré, Bernard ne songeait même plus à se composer une attitude qui ne l'accusât point aussi clairement qu'un aveu. Il balbutia seulement :

— Comment savez-vous ? Personne ne pouvait savoir...

— Ça c'est mon métier. En tout cas, tu es fait, mon petit ! Avoue donc ça évitera des enquêtes et du temps perdu. Et l'on te tiendra compte de ta bonne volonté. Avec un peu de repentir et des remords bien dosés, tu attendras le jury et sauveras ta tête.

— Ma tête, répéta le misérable d'un air égaré.

Une lamentable histoire que celle de ce dévoyé que la tragique mort de son père avait enrichi à une époque où la France se démoralisait sous l'atroce influence des vainqueurs, où toute valeur spirituelle, toute conception de l'honneur et du devoir, vouaient ceux qui arboraient à la prison, à la déportation, au poteau.

Bernard Reydel, lui, n'avait voulu voir, dans les malheurs de son pays, qu'un contretemps à sa soif inextinguible de luxe et de distractions.

Paris sous la botte allemande lui paraissait triste et insupportable. Il fut de ceux qui, voulant à tout prix jouir de l'existence, n'hésitèrent pas à se mêler aux plaisirs des vainqueurs.

Qu'était sa fortune d'avant-guerre, bien amoindrie par les destructions, devant les exigences de la vie.

Le jeune homme n'hésita pas. Il se rangea du côté du plus fort. Tout d'abord, il ne considéra ses amis que comme des compagnons de noce. Il serra sans répugnance ces mains qui s'étaient rougies du sang français. Bientôt, il comprit qu'il lui faudrait donner des gages, d'autant plus que l'argent commençait à lui manquer.

Il était pris dans l'engrenage. Bien pris ! Le dévoyé, l'homme à la conscience large, devint dénonciateur.

Il accepta les pires besognes parce que ces besognes étaient bien payées.

Entre autres ignominies, il commit celle de se mettre en rapports avec des malheureux qui, se sentant en danger de par leurs opinions ou de par les lois raciales, voulaient, afin de se soustraire à l'atroce déportation, passer du côté que l'on nommait encore : la France libre.

Contre une grosse somme d'argent, il les faisait parvenir en territoire non occupé, mais la plupart du temps, les fuyitifs étaient arrêtés en cours de route.

De ceux-ci, combien échappèrent aux geôles, au poteau, aux camps d'extermination ? Bien peu auraient pu porter, désormais, témoignage contre le Judas qui les avait trahis.

Gaullistes, résistants de droite ou de gauche, écrivains se refusant à entonner les louanges de l'ennemi, résistants brûlés par leurs activités clandestines, Bernard Reydel ne choisissait pas ses clients. Parmi eux se trouvèrent quelques familles Israélites.

Un paisible ménage de riches commerçants fut du nombre. Daniel Strager possédait, dans le quartier du Sentier, un magasin de tissus en gros. Il s'était obstiné à demeurer à Paris. Combattant de la dernière guerre, grièvement blessé et décoré de la Croix avec citation élogieuse, il s'imaginait être en pleine sécurité.

Cependant, dès le début des hostilités, M. et Mme Strager avaient envoyé leur fille unique, alors âgée de dix ans, chez un frère, lequel exploitait, en Tunisie, une importante plantation d'oliviers. Ceci afin d'éviter à l'enfant le danger des bombardements, l'émotion des alertes nocturnes.

Quand ils comprirent leur erreur, il était trop tard. Vichy subissait les volontés nazies et obéissait servilement.

Ils tombèrent alors entre les sinistres mains du jeune bandit. Leur sort fut celui de tant d'autres. Partis le cœur plein d'espoir afin de rejoindre leur petite Rachel, personne n'entendit plus jamais parler du couple.

Ce crime, entre tant d'autres, serait demeuré ignoré si le caissier de Daniel Strager, qui devait être du voyage, n'avait, au dernier moment, averti par on ne sait quel pressentiment, refusé de tenter l'aventure.

Après la Libération, il fit au frère de Daniel Strager le récit de ce qu'il connaissait du drame. Et c'est ce récit que venait de lire l'inspecteur principal.

Reconstituer les événements actuels dans leurs moindres détails était un jeu pour un esprit aussi subtil que celui du policier.

D'ailleurs, ce que ne disaient pas les rapports de ses confrères de la Régence, il l'arracha bribe par bribe au coupable, affolé par l'inéluctable châtement qu'il prévoyait.

Rachel Strager n'avait pas pardonné. Bien plus, elle avait juré de venger ses infortunés parents et, puisqu'elle connaissait le nom du traître, elle parviendrait à le retrouver, à le dénoncer à son tour, à appeler sur lui les châtements de la loi et, si la loi faisait défaut, elle punirait elle-même.

Dès son arrivée à Paris, où elle comptait terminer de brillantes études, elle se voua à cette tâche, mais son zèle la rendit un peu maladroite. Ses recherches dans les milieux où Bernard Reydel évoluait durant l'occupation, ne passèrent pas inaperçues.

L'ex-auxiliaire de la Gestapo avait gardé des intelligences dans le monde de transactions louches et des anciens trafiquants du marché noir. Il fut prévenu, découvrit d'où venait le danger et résolut de prendre les devants.

La fille de ses victimes était un péril pour lui. Elle devait donc disparaître.

Méthodiquement, il dressa son plan. Un hasard l'avait remis en face de l'ancien petit protégé de son père. Il aida sa première fugue, l'incita à quitter définitivement le toit de ses bienfaiteurs. Ce fut lui-même qui traça l'itinéraire du jeune garçon au bout duquel Carlo devait le rejoindre à Paris et y réussir grâce à sa protection. Il régla la halte à l'A. J. Enfin, se sentant sûr de l'impunité, une lettre anonyme fixa le fatal rendez-vous. Alors que Rachel Strager commençait à désespérer de retrouver celui qui était, à ses yeux, responsable du tragique destin des siens, on lui offrait de la guider vers le misérable.

Elle eut l'imprudence de se rendre au lieu désigné en utilisant la carte d'identité qui avait été jointe à la mystérieuse missive.

Complice inconscient, Carlo avait favorisé l'intrusion clandestine de Bernard dans l'auberge de jeunesse, l'avait aidé à se dissimuler, le croyant recherché par la police pour un quelconque et bénin délit.

Implacablement, le terrible scénario s'était déroulé.

Rachel, frappée à mort, Carlo, incapable de dénoncer l'assassin dont il avait été l'instrument inconscient. Rien ne devait plus gêner le délateur qui, depuis la libération, avait eu le temps de faire peau neuve.

Rien, si ce n'est l'imprévisible : quelques lignes écrites par un innocent accablé sous le poids d'une honte et d'un crime qui n'étaient pas les siens.

ROGER DELVART.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

En 1817, les cinq fils de Mayer Amschel Rothschild reçurent de l'empereur François d'Autriche le droit de faire précéder leur nom de la particule *von* et, en 1822, le titre de baron en reconnaissance du rôle qu'ils avaient joué pendant et après les guerres de l'Empire. En 1882, le petit-fils de l'un d'eux, Nathaniel, fut le premier Juif anglais élevé à la pairie et eut la coquetterie de conserver son propre nom, Lord Rothschild au lieu de prendre comme cela est habituel, celui d'une de ses propriétés. En France, les Rothschild utilisèrent tous le titre de baron auquel ils avaient droit et se contentèrent de traduire le *von* autrichien par *de*.

Le 11 mars 1944, les pompiers parisiens furent appelés pour éteindre un incendie et découvrirent les corps de trois personnes qui avaient été brûlées dans la fournaise. L'enquête démontra que ce monstre avait tué ainsi 63 personnes. Ces victimes étaient presque toutes des Juifs que le docteur s'était engagé à faire sortir du pays moyennant une forte somme. Il les attirait ainsi chez lui, les tuait et s'emparait de leur argent. On retrouva dans le grenier 139 articles ayant appartenu à ces malheureux et qui furent identifiés par des parents.

Les indigènes de l'île de Yap, la plus occidentale de l'archipel des Carolines, ignorent la crise monétaire actuelle. En ce lieu, les coquillages tiennent la place de la menue monnaie. Mais les devises plus élevées sont représentées par des pierres.

Bob Hagy, d'Albuquerque, au Nouveau-Mexique, est un dessinateur de fer forgé. L'an dernier pour faire une surprise à sa femme, il lui a confectionné un chapeau en se servant d'une feuille de fer extrêmement mince. Cette création ne pesait que cinq onces, avait un fini de laque noir et était doublée de soie rouge. M. Hagy vend maintenant ses chapeaux de \$7.50 à \$12.50, selon les modèles. Les clientes ont le choix entre l'or, l'argent, le noir, le cuivre, le crème et le blanc.

Les équipements « radar » des avions modernes ne peuvent être métalliques, tous les métaux interceptant les signaux que l'appareil doit enregistrer. Les matières plastiques sont érodées par la pluie lorsque l'avion est lancé à grande vitesse. Le caoutchouc synthétique vient les protéger en pulvérisations qui laissent une couche protectrice.

A Lisbonne, dans la chapelle du palais du comte de Ribeira, devant un parterre de princes, parmi lesquels l'ex-roi d'Italie Umberto, Conchita Cintron est devenue dona Francisco de Sales de Castello Brancon. Ce n'est pas la célèbre femme torero qu'aimait don Francisco, mais la jeune Portugaise blonde aux yeux de madone et, pour lui, Conchita a renoncé à l'arène. Invités, les plus grands toreros : Belmonte, Lalança, Vasquez, Ordóñez, Dominguez se sont excusés pour ne pas lui rappeler ses triomphes passés. Le couple s'est installé à Aneiro, au nord de Lisbonne, où Francisco dirige une usine, et Conchita terminera un livre sur sa carrière.

Un savant, qui sans doute avait des loisirs, a eu la curiosité de dresser la liste des morts étranges de l'histoire. En voici quelques-unes d'assez inattendues. Eschyle est mort écrasé par une tortue; Clément XIV fut empoisonné par une pastèque; Bajazet trépassa dans une cage de fer; Charles le Mauvais, dans de l'esprit de vin; les crabes dévorèrent l'amiral Drake; Marguerite de Bourgogne fut étranglée à l'aide de ses cheveux; l'Arétin mourut de rire; Hugolin, de faim; Sophocle, de joie. Quant au duc de Clarence, condamné à la peine capitale, il fut, sur sa demande, noyé dans un tonneau de malvoisie.

Il y a eu, le 7 juillet dernier, une représentation unique au bénéfice de la restauration du château de Versailles. On ouvrit, pour l'occasion, la salle en forme de lyre du théâtre de la Reine au Petit-Trianon, lieu où ne pénétrèrent pas les visiteurs ordinaires. La salle a été restaurée avec un soin exceptionnel en 1936, grâce à la donation Rockefeller. Elle ne contient que 200 spectateurs. Ce soir-là, des artistes de l'Opéra vinrent chanter un opéra-comique de Sedaine et Philidor, Blaise le Savetier, et danser un ballet de Rameau. Spectacle délicat et qui eût sans doute enchanté la cour de Louis XVI.

Cuzco, ville du Pérou, avait jadis été surnommée « la ville d'or ». Depuis quatre siècles, elle ne mérite plus ce nom. L'or de ses temples et de ses palais est devenu la proie des conquérants, l'enjeu des joueurs, la rançon des rois, le butin des pirates. Cette capitale, qui comptait deux cent mille habitants au XVI^e siècle, n'en a plus que quarante mille. C'est encore, perdue au cœur d'une vallée difficilement accessible, une grande ville austère, pleine d'églises, de couvents et de beaux cloîtres calmes; c'est aussi une ville romantique avec ses toits aux festons de tuiles rouges, ses balcons noirs, ses patios, ses arcades et les géraniums de ses miradores. Et quand le grand vent des Andes se fait sentir, la nuit venue, on comprend que l'on ait en ces lieux élevés des temples au soleil.

On sait que la mode des comics a gagné l'Europe et les journaux français eux-mêmes sont maintenant constellés de dessins qui, suivis d'une brève légende, mettent à la portée de toutes les intelligences les oeuvres les plus populaires de la littérature. Mais les Italiens ont trouvé mieux. L'écrivain Enrico vient de lancer des volumes qui racontent en 500 photos des histoires spécialement conçues pour cette nouvelle forme de publications. Il paraît que les jeunes gens qui posent devant l'objectif pour les héros de ces livres sont déjà presque aussi célèbres que les vedettes de cinéma.

Depuis la fin de la guerre, les autorités américaines, en Allemagne, ont retracé 700.000 objets d'art pour les remettre aux pays qui en sont les propriétaires. Les « rouges » de Hongrie réclament maintenant des Etats-Unis, la couronne historique de saint Etienne, comme partie de la rançon du journaliste américain Robert Vogeler.

Essayez le

VERMOUTH

MARTINI & ROSSI

fameux dans le monde entier.

Vous vous rendrez compte de sa **SUPERIORITE**

LE CHOIX des connaisseurs pour un mélange parfait.

ESSAYEZ quantité égale de Vermouth Martini & Rossi et de rye whisky, ajoutez de la glace et du soda. Excellent!

VOUS AIMEREZ un Vermouth Martini & Rossi, bien frappé, avec quelques gouttes de jus de citron.

IMPORTÉ EN BOUTEILLE

MARTINI & ROSSI • TURIN • ITALIE

V-9F

Rayonnez
de Santé
et Beauté



Etes-vous déprimée ?
Nerveuse ! Sans énergie !

Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? des vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Mme CLAIRE LUCE,

Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous:

Votre nom

Votre adresse

Où Allez-vous?

en FLORIDE aux BERMUDES dans les LAURENTIDES

Partout où vous entendez passer la
saison rigoureuse, ou, si vous n'ai-
mez pas nos sports d'hiver, partout
où vous irez pour échapper au froid,

FAITES-VOUS SUIVRE
DE VOS AMIS FIDELES

Hiver comme été, voilà ce
qui plaît à toute la famille

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

- INSTRUCTIFS
- AMUSANTS
- DES ROMANS PALPITANTS
- DES CHRONIQUES VARIEES
- DES ARTICLES D'ACTUALITE

ABONNEZ-VOUS A DES REVUES DONT TOUTE LA FAMILLE PROFITE

REMP LISSEZ NOTRE COUPON D'ABONNEMENT À I

MME OMER VERRIER
574 CURATTEAU
LONGUE POINTE

4-053-R-99187

